

II

ATTAQUES DE NIETZSCHE : NIETZSCHE CONTRE LE « CHRISTIANISME » : LUTHER, LES GUILLEMETS ET LA FOI

Quand Nietzsche s'en prend au christianisme, il met presque toujours ce mot et les notions qui en relèvent entre *guillemets*. Il faut y prendre garde. Ces guillemets indiquent qu'il pourrait y avoir malentendu : la critique nietzschéenne du « christianisme » est incontestable, mais le « christianisme » qui en fait l'objet n'est pas une notion évidente. Pour Nietzsche, il importe avant tout de « mettre à découvert » le « christianisme », de dévoiler ce qu'il cache, pour pouvoir dire ce qu'il est en réalité. C'est une analyse *généalogique* qui permet de le définir, de savoir quelle réalité se *dissimule* sous ce *mot* de « christianisme », et c'est sur cette généalogie que se fonde la critique. Pour savoir comment Nietzsche attaque le « christianisme », *ce qu'il attaque* dans le christianisme, il faut comprendre sa définition généra-

logique, et donc quels découpages la généalogie opère, mais surtout, *d'où elle procède*.

Faute de ce soin, on s'expose à un *risque* : ne pas comprendre quelles sont la portée et la validité de cette critique en son sens radical ; et l'on se donne une *facilité* : esquiver l'impact de cette critique, l'édulcorer pour s'en sortir indemne — éternelle ruse de tous les cagots.

Or, c'est justement parce qu'elle s'en prend à *tous* les cagots, croyants soi-disant « chrétiens » ou soi-disant « athées », que la critique anti-« chrétienne » de Nietzsche est (volontairement ?) mal comprise : elle veut dissiper un *malentendu*, le « christianisme », et la ruse des « chrétiens » consiste à l'entretenir pour la « réfuter » ou la « récupérer ». Car la portée de cette critique est à la fois plus restreinte et plus large qu'on ne veut bien le croire. D'abord, Nietzsche attaque moins le Christ et la Bible que les « chrétiens ». Ensuite, quand il combat les « chrétiens » il inclut dans son offensive ceux qui le sont sans le savoir et le restent tout en prétendant ne pas l'être. Les guillemets signifient que les « chrétiens » sont *moins* fidèles au message du Christ qu'ils ne le disent, et qu'il y a *plus* de « chrétiens » qu'on ne le croit. Par rapport au Christ, « chrétien » est une appellation impropre, et, par rapport à la croyance qui définit le « christianisme », le mot « chrétien » est trop restrictif. Car même les « athées » sont en réalité « chrétiens » dans la mesure où, comme les « chrétiens », ils rejettent Dieu ou Jésus ou la Bible, et croient en fait à l'Idéal moral. Qu'ils s'appellent « chrétiens », « libres-penseurs », « socialistes », « progressistes », « humanistes », « anarchistes », « athées », « nationalistes », etc., tous sont encore des croyants du Dieu mort, donc des « chrétiens ». Pour Nietzsche, il n'y a pas d'athées ou de chrétiens sans guillemets : il n'y a que des « chrétiens », c'est-à-dire des idolâtres.

Donc, n'est pas anti-chrétien *nietzschéen*, n'est pas athée *nietzschéen* qui veut ou qui croit l'être. Dans ces conditions, il n'est jamais évident qu'on ait le droit d'approuver les critiques de Nietzsche sans tomber sous leur coup, tant qu'on n'a pas montré d'où elles viennent et vu à qui elles s'adressent, tant qu'on n'a pas

prouvé qu'elles ne sont pas « tous-azimuts » (1). Il est bien commode de se croire épargné en généralisant ou en restreignant la portée des « tirs » (1) anti-« chrétiens » de Nietzsche. Faute de saisir la spécificité, c'est-à-dire aussi l'*origine* de l'anti-« christianisme » de Nietzsche, on s'en tire à trop bon compte : ou bien on cantonne ses critiques et on les restreint abusivement à un christianisme « impur » dont on se croit « pur » — pour se permettre de continuer à se dire chrétien sans problèmes —, ou bien on les généralise trop et, faute de voir *ce que* Nietzsche attaque précisément dans le « christianisme », on fait de ce dernier un fantôme, sans voir que Nietzsche attaque aussi « en dehors » du « christianisme » ce qu'il récuse en lui — autre façon de se croire protégé par un « athéisme » fictif —. Si l'on n'a pas *spécifié qui* et *ce que* Nietzsche combat dans le « christianisme », mais aussi, comme l'indiquent les guillemets, plus largement, dans l'« athéisme » encore « chrétien », et de quel point de vue il l'attaque, la critique de Nietzsche est désamorcée (1).

Quel est donc le fondement de cet élargissement-restriction ? Quelle est, en d'autres termes, la généalogie de la critique (généalogique) nietzschéenne du « christianisme », *qui* est-ce qui parle en elle ? A quel titre et de quel point de vue Nietzsche critique-t-il le « christianisme » ?

Avant tout, il faut bien comprendre que, pour Nietzsche, le « christianisme » n'est pas un ensemble d'idées et d'arguments, mais une certaine façon d'être et de parler : Nietzsche ne va donc pas le « réfuter », ni chercher à démontrer par des arguments que Dieu n'existe pas ou que le message de Jésus est faux.

« Jusqu'ici, les attaques contre le christianisme ont toujours été conduites non seulement d'une façon timide, mais d'une façon fausse. Tant qu'on

(1) Nietzsche se vantait d'être ancien artilleur (lettre à Brandes, 20 nov. 1888). Il dit dans *Ecce homo* : « Je ne suis pas un homme, je suis de la dynamite ».

ne ressentira pas la *morale* du christianisme comme *crime capital contre la vie*, ses défenseurs auront beau jeu. La question de la simple "vérité" du christianisme — pour ce qui touche à l'existence de son Dieu ou l'historicité de la légende qui lui a donné naissance, sans parler de l'astronomie et des sciences de la nature chrétiennes — est une affaire tout à fait accessoire tant qu'on n'aborde pas la question de la valeur de la *morale* chrétienne. Est-ce que la morale chrétienne *vaut* quelque chose, ou n'est-elle qu'une honte et un outrage en dépit de toute la sainteté de ses moyens de séduction ? Il y a toutes sortes de faux-fuyants pour le problème de la vérité ; et les plus croyants peuvent en venir à utiliser la logique des moins croyants, pour s'arroger le droit d'affirmer que certaines choses sont irréfutables, c'est-à-dire *au-delà* des moyens de réfutation... » (2)

Ce que Nietzsche va *combattre* dans le « christianisme », c'est donc une attitude : il ne le réfute pas, il prend, lui aussi, une *attitude* contre lui. Ce qu'il va charger — c'est le mot —, c'est une *Parole* (d'où les guillemets), comme fondement d'une foi qui sert à refuser la *pratique* chrétienne et à travestir pour la justifier une autre *pratique non-chrétienne* qui se substitue à elle : en un mot, une *morale*. Ainsi, pour lui, le christianisme n'existe pas en tant que pratique conforme au message de Jésus (justification par les œuvres) : il est justification par la foi, mais à ce titre, il est une justification abusive d'une pratique non christique (3).

Or, pourquoi Nietzsche a-t-il cette réaction, et pourquoi définit-il ainsi le « christianisme » ? C'est qu'il est né et a été élevé *protestant allemand*, ce qui, fatalement, laisse des traces : « héritage spirituel » ou stigmates ineffaçables, ces traces sont indissociablement positives *et* négatives, et entraînent une attitude à la fois

(2) WzM, § 251.

(3) Mais il est évident que la même critique s'adresse à l'« athéisme » comme parole illusoire, remplacement de la pratique par le mot, l'appellation justificatrice.

fidèle *et* critique. On s'explique alors le sens de la critique nietzschéenne : ce n'est pas simplement une critique de l'extérieur, mais aussi et peut-être surtout une critique *interne*.

« L'antichrétien (*Antichrist*) même est la logique nécessaire de l'évolution d'un chrétien authentique, en moi le christianisme se sur-monte lui-même. » (4)

D'où la difficulté de beaucoup à comprendre le sens, c'est-à-dire l'origine de la position anti-« chrétienne » de Nietzsche, et les graves malentendus qui grèvent sa compréhension : pour savoir *ce qui*, en Nietzsche et dans son discours, nie ou « dépasse » le « christianisme », *comment* il spécifie ce qu'il attaque, il faudrait presque être de la même origine que lui et, comme il le dit, « être né pour cela », avoir le même « *Geblüt* » (sang). S'il n'a pas « vécu » le protestantisme, l'interprète le plus habile et le plus érudit manque quelque chose, et peut-être l'essentiel (5) : l'orientation « protestante-allemande » de la formidable offensive anti-« chrétienne » (et aussi antiprotestante) de Nietzsche (6).

(4) KGW, VIII, 3, 24 (1), § 6.

(5) Ainsi, le livre récent de J.-L. Marion, *L'idole et la distance*, dont les références théologiques sont presque exclusivement catholiques, s'arrête court dans son analyse de l'apparement de Nietzsche et du christianisme, faute d'avoir lu K. Barth et parce qu'il ne jure que par Heidegger. Le très grand livre de P. Valadier n'échappe pas tout à fait à ce défaut, et il n'envisage Nietzsche que dans son attitude critique. Cf. en revanche W.A. Kaufmann, *op. cit.*, p. 337 sqq.

(6) Cela ne saurait, en revanche, justifier en aucun cas les tentatives de récupération protestantes-« chrétiennes » de Nietzsche. Si l'on se réjouit de voir Nietzsche « protestantisé », on risque d'autant plus de déchanter : pour lui, le nerf du « christianisme » est protestant (cf. 167, note 33), et c'est lui qu'il attaque : avec ce christianisme, c'est tout le « christianisme » qui saute. Le reste n'est à ses yeux qu'hérésie ou superstition — et il l'ignore.

A. Nietzsche protestant allemand (Luther) : L'Écriture contre l'Église

1) La distinction Bible-Église, Christ-« chrétiens »

Le « christianisme » pour Nietzsche, ce n'est pas une doctrine religieuse, ce sont les « chrétiens ». L'attaque porte donc essentiellement — mais pas exclusivement — sur les « chrétiens », la « chrétienté », l'Église, les prêtres, généralement distingués de la Bible (surtout de l'Ancien Testament), du Christ, du texte : les premiers ont faussement réinterprété les seconds. Lorsque Nietzsche exprime sa répulsion à l'endroit du Nouveau Testament, il met en cause les premiers chrétiens comme rédacteurs d'un texte qui a faussé la réalité de la vie et du message du Christ (7). Même si Nietzsche n'épargne pas toujours Jésus, dont l'image — en vérité assez pauvre — qu'il présente est tributaire de la faiblesse exégétique de la théologie de son époque (8), il le donne beaucoup plus comme une victime de ses sectateurs que comme l'adversaire à abattre en priorité. Jésus est un innocent, c'est même parfois « un idiot » (9), mais Nietzsche ne conteste jamais sa pratique, qu'il dit toujours possible et évoque en des termes extrêmement proches de ceux qu'il utilise pour exprimer sa propre doctrine. En revanche — et une telle discrimination ne saurait être due au pur hasard —, c'est par rapport à Jésus que Nietzsche fait des « chrétiens » sa cible de prédilection, en mettant soigneusement entre guillemets tout ce qui, selon lui, relève chez eux d'un abus : la référence au *Christ* dans « chrétien » ou « christianisme » est, pour Nietzsche, le comble de la

(7) Cf. An, § 31.

(8) Voir les commentaires par Nietzsche de certains passages du Nouveau Testament dans An, § 45, et son interprétation des premiers chapitres de la Genèse dans An, § 48.

(9) On ne saura sans doute jamais si Nietzsche pensait au prince Muichine, l'idiot de Dostoïevski (atténuation qui tente beaucoup d'interprètes cherchant désespérément à excuser Nietzsche du blasphème), s'il traitait effectivement Jésus de quasi-oligophrène, ou s'il voulait laisser exprès le lecteur dans l'incertitude. En tout cas, sa sœur a supprimé cette épithète des éditions de l'œuvre de son frère (p. ex. An, § 29) — à tout hasard ?

malhonnêteté. Dans le même sens, Nietzsche affirme que le prêtre, exploiteur des faibles et du troupeau « chrétien », « emploie à tort le nom de Dieu » (10), et c'est d'ailleurs les termes mêmes de la traduction du Commandement par Luther qu'il reprend pour les retourner contre ceux qui s'en prétendent les défenseurs. Déviation, usurpation d'un texte ou d'un personnage, le « christianisme » est poursuivi par Nietzsche en tant qu'il est déformation par rapport à celui qui lui donne son nom : il est donc logique que, pour Nietzsche, le « fondateur du christianisme » ne soit pas Jésus (ou ses apôtres), mais... Paul (11), dont Nietzsche privilégie le rôle à sa façon (et pour certaines raisons précises qui ne dépendent pas de lui), en affirmant qu'il a fondé le « christianisme » par la falsification des faits et l'interprétation erronée des paroles et de la mort du Christ. Pour Nietzsche, Paul est le prototype du prêtre, qui veut asseoir sa domination personnelle en se réclamant abusivement du Christ (12).

Or, il s'agit d'une *interprétation* qui, erreur ou non, va dans un certain sens : elle ne lui tombe pas du ciel, il se la laisse imposer du fait de sa situation religieuse d'origine. En effet, si on parle d'usurpation, il faut se demander par rapport à quoi. Mais alors, il faut admettre que le point de référence de Nietzsche, c'est nécessairement Jésus et la Bible : comme pour Luther. Tous ces découpages sont calqués sur ceux de Luther. Sont en effet spécifiquement luthériennes l'importance accordée à Paul ainsi que la distinction entre « christianisme » et Christ, « chrétiens » et Évangile, Église et Bible — distinction que Nietzsche retourne contre Paul, « fondateur du christianisme », contre les « chrétiens » et, pour finir, contre Luther et la Réforme protestante.

« Paul crut au Christ parce qu'il avait besoin

(10) An, § 26.

(11) Cf. A, § 68, et la belle analyse de ce texte par Lucien Febvre : *Un destin, Martin Luther*, p. 43-45.

(12) Nietzsche identifie donc (A, § 68) Paul et Luther, tous deux falsificateurs et prêtres. C'est à Renan que Nietzsche emprunte l'idée de la distinction entre le message de Jésus et le christianisme falsificateur de Paul.

d'un objet qui le concentrât et lui donnât satisfaction. Luther combattit le clergé parce que sa sérieuse tentative pour en devenir l'expression idéale avait échoué et lui paraissait dorénavant impossible, et impossible à tout le monde. Toute la *vita contemplativa* lui était suspecte du fait de ses expériences ; il crut à la *Bible* parce qu'il ne voulait plus croire au pape, il la mit entre les mains de tout le monde et enseigna le sacerdoce *universel* — il *haïssait* justement la classe sacerdotale. » (13)

« Que l'on songe à la *liberté* avec laquelle Paul traite le problème personnel de Jésus, l'escamote presque — un homme qui est mort, que l'on a revu après sa mort, voué à la mort par les Juifs... Un simple "motif" : la musique, c'est *lui* qui la rajoute... Au début, un zéro. » (14)

C'est de Luther que Nietzsche tient ces distinctions : il maintient, sans les mettre en cause, les discriminations de l'augustin, qui se révoltait contre ce qu'il appelait une « adultération » (15). Encore marqué par son christianisme, il formule ses critiques selon des catégories qui relèvent de ce qu'il attaque (16). Car on ne peut parler d'« usurpation » que si l'on se réfère à une réalité authentique, légitime : or Nietzsche combat moins celle-ci que son usurpation et ne se rend pas compte que la distinction entre les deux ne lui est pas propre. Il eût été plus commode et, surtout, plus radical, de condamner en bloc, sans discrimination, Jésus et les « chrétiens ». En vertu de quelle vérité Nietzsche met-il les chrétiens entre guillemets ? Même s'il conteste la Réforme et ne se veut pas réformateur, — et, cependant, il l'est en un sens, par son insistance sur la parole et le texte, comme il est prophète par son rappel

(13) A, 4(261).

(14) KGW, VIII, 3, 15(108) = WzM, § 177.

(15) « Vices », « scandales », etc. opposés à la « Parole de Vérité » : Luther, sermon de 1512, cité par L. Febvre, *op. cit.*, p. 42.

(16) Ajoutons qu'APZ, bourré de citations et d'allusions bibliques, est *absolument incompréhensible* dans son athéisme, si on ne le réfère à la *Bible* qu'il conteste. APZ est une *reprise* (contestatrice ?) de la Bible.

de la nécessité de la pratique — Nietzsche combat le « christianisme » selon le schéma d'opposition de la réforme luthérienne. Pour lui, comme pour Luther, c'est moins la Parole que l'Église qui est mensonge dans le « christianisme », *mensonge par rapport à une parole*, celle du Christ (17).

C'est ici l'occasion de dissiper un malentendu que Nietzsche, grand amateur de mots à double sens, se plaît à entretenir par provocation. Nietzsche se présente — telle est l'orthographe du mot allemand qu'il emploie — comme « *Antichrist* ». Or, le mot allemand constitue une équivoque, que la traduction ne peut éviter de faire disparaître et de figer en erreur. On traduit généralement par « antéchrist », mais ce n'est pas si simple. En allemand, Jésus est appelé « *Christus* », le chrétien se dit substantivement « *der Christ* », et chrétien (adjectif) se dit « *christlich* ». Que veut dire alors l'allemand *Antichrist* ? Pour une oreille allemande et une mémoire protestante de la Bible de Luther, ce mot signifie d'abord antichrétien, car ce que l'on traduit abusivement en français par antéchrist (l'adversaire du Christ) se dit en allemand *der Widerchrist* (le contre-Christ) (18) (Bible de Luther, I Jean 2 : 18 et 22 ; 4 : 3 ; II Jean 7).

Mais, justement : pourquoi feint-on de croire que Nietzsche est Antéchrist et s'oppose au Christ, ce qui n'est pas absolument évident ? Pourquoi les « chrétiens » font-ils semblant d'être horrifiés de cet attentat contre celui dont ils croient pouvoir se réclamer ? Cette « belle indignation » cache une défense bien *commode* : faire dévier *sur le Christ* les offensives de Nietzsche, alors que c'est bien *d'abord* les « chrétiens » qu'il vise !

(17) Mais on va voir que l'abus et le mensonge se trouvent, selon Nietzsche, également dans la Parole elle-même par rapport à la réalité, à l'acte, à la *pratique*. Le « christianisme » ment par rapport au texte biblique et par rapport à la pratique réelle que lui demande Jésus.

(18) Dans l'usage, *Antichrist* (mot inconnu de la Bible de Luther) signifie antéchrist. Mais il est important de souligner que Nietzsche n'attaque pas tant le Christ que les « chrétiens » : il attaque le « christianisme » comme mensonge et ne dit jamais que le Christ ait menti ; s'il ne désapprouve pas formellement la pratique de Jésus, en revanche, il se dresse vigoureusement contre le défaut de pratique chrétienne des « chrétiens » et contre leur pratique non-chrétienne.

Inutile de s'embusquer derrière le Christ : c'est précisément le « chrétien » en tant que *planqué* que Nietzsche vise. Et il vise bien ! (19) Il ne reste plus alors au « chrétien » qu'à dire que Nietzsche vise les « mauvais chrétiens » (qui sont les autres) : mais, pour Nietzsche, tous les « chrétiens » sont, comme l'indiquent les guillemets, de faux et mauvais chrétiens.

Se réclamer du texte contre la religion et l'institution, dénoncer une discordance, voire une contradiction entre l'Évangile et l'Église « chrétienne », invoquer la grâce contre la loi, l'esprit contre la lettre et contre l'utilisation de l'Évangile comme un masque, dénoncer les indulgences comme l'abus du nom de Dieu, c'est encore, que Nietzsche le reconnaisse ou non, le geste luthérien (20).

Ce thème constant de sa critique du « christianisme » le conduit ainsi à écrire des phrases que Luther n'aurait pas toujours reniées :

« Il ne faut pas confondre le christianisme avec cette unique racine qu'évoque son nom : les *autres* racines dont il est issu ont été beaucoup plus puissantes, plus importantes que son noyau ; c'est par un abus (*Missbrauch*) sans égal que ces abominables monstruosité et résidus de déclin, qui se nomment "église chrétienne", "foi chrétienne", "vie chrétienne", se parent de ce saint nom. Qu'est-ce que le Christ a *nié* ? — Tout ce qui, aujourd'hui se nomme chrétien. » (21)

« Le "christianisme" est tout autre chose que ce qu'a fait et voulu celui qui en est l'origine. » (22)

« L'Église est exactement ce contre quoi Jésus

(19) Presque aussi bien que les Prophètes, Jésus et « Celui qui sonde les reins et les cœurs ». Plusieurs fois, il traite les « chrétiens » de « sépulcres blanchis » (APZ, III, des trois méchantes choses ; Matt. 23 : 27).

(20) Mais c'est encore l'esprit et le texte que Nietzsche va retourner contre Luther et le protestantisme.

(21) KGW, VIII, 3, 16 (87) = WzM, § 158.

(22) WzM, § 195

a prêché et contre quoi il a enseigné à ses disciples à lutter. » (23)

« Toute la doctrine chrétienne *orthodoxe*, toute la prétendue "vérité" chrétienne n'est qu'illusion et mensonge, et le contraire absolu de ce qui a donné l'impulsion au mouvement chrétien. Ce qui est chrétien au sens *ecclésiastique* est par essence *anti-chrétien* : des choses et des personnes mises à la place des symboles ; des histoires au lieu des faits éternels ; des formules, des rites, des dogmes au lieu d'une pratique de vie. Le vrai christianisme consisterait dans l'indifférence totale aux dogmes, au culte, aux prêtres, à l'Église, à la théologie. » (24)

« Il serait possible que ce qu'on doit au christianisme ne doive pas être attribué à son fondateur, mais plutôt au produit achevé, à l'ensemble, à l'Église qui en est issue. La notion de fondateur est si équivoque qu'elle peut même signifier la simple cause occasionnelle d'un mouvement : on a grandi la figure du fondateur à mesure que se développait l'Église ; mais justement cette optique de vénération permet de conclure qu'à un moment quelconque, ce fondateur était quelque chose de fort mal défini et de mal fixé — au début... Que l'on songe à la *liberté* avec laquelle Paul traite le problème personnel de Jésus, l'escamote presque. Quelqu'un qui est mort, que l'on a revu après sa mort, quelqu'un que les Juifs ont voué à la mort... Un simple "thème" : c'est *lui* qui compose là-dessus sa musique... Au début, un zéro. » (25)

« Le christianisme (sans guillemets) refuse l'Église. » (26)

(23) WzM, § 168

(24) WzM, § 159

(25) KGW, VIII, 3, 15 (108) = Wzm, § 177.

(26) An, § 27. Cf. Kierkegaard : « La chrétienté a aboli le christianisme ».

« Un Dieu mort pour nos péchés ; le salut par la foi ; la résurrection après la mort — autant de falsifications du christianisme authentique, dont il faut rendre responsable cette néfaste tête carrée, Paul. » (27)

La critique nietzschéenne du « christianisme » apparaît ainsi, au moins partiellement, déterminée par des schémas et des distinctions chrétiens ou, plus spécifiquement, protestants (Luther). Écoutons-le s'insurger contre une certaine idée misérabiliste et vulgaire de Dieu :

« (Appréciez) la naïveté vaniteuse d'agitateurs chrétiens — on les appelle Pères de l'Église (...) (Ils montraient) fièrement des livres de légendes, des épîtres apostoliques, de petits traités apologétiques, à peu près comme aujourd'hui, avec une littérature du même genre, "l'armée du salut" anglaise part en guerre contre Shakespeare et autres païens. Je n'aime pas le Nouveau Testament, on le devine déjà ; cela m'inquiète presque d'être ainsi seul de mon avis au sujet de cet écrit si estimé et surestimé (le goût de presque deux millénaires est contre moi) : mais qu'y faire ? "Me voici, je ne puis faire autrement" — j'ai le courage de mon mauvais goût. L'*Ancien* Testament, — là, c'est autre chose : tous mes respects à l'*Ancien* Testament. Là, je trouve de grands hommes, un décor héroïque et, chose rare entre toutes en ce monde, l'incomparable naïveté du *cœur fort* : bien plus, j'y trouve un peuple. Dans le Nouveau, en revanche, je ne trouve que le remue-ménage de sectes, le rococo de l'âme, quelque chose de tarabiscoté, tortueux et bizarre, l'atmosphère des conventicules, sans omettre à l'occasion un souffle de douceur bucolique qui sent bien l'époque (et la province romaine) et qui d'ailleurs est plutôt hellénistique que judaïque. L'humilité et

(27) WzM, § 169. Luther, sur ce point, ne serait évidemment pas d'accord : mais la formulation de la critique de Nietzsche contre Paul et contre Luther est de type luthérien.

l'air important se donnent la main ; il y a là une verbosité du sentiment qui assourdit presque ; de l'emportement, pas de passion ; une pantomime pénible ; de toute évidence, la bonne éducation faisait défaut. Comment pouvaient-ils faire tant de bruit de leurs mauvaises habitudes, ces pieux avorton ! Personne ne s'en soucie, et Dieu moins que personne. Le comble est qu'ils veulent encore avoir la "couronne de la vie éternelle", ces petites gens de province. Pourquoi donc ? En quel honneur ? On ne saurait pousser plus loin l'impudence. Un Pierre "immortel" : qui donc supporterait *ça* ? Ils ont un orgueil qui prête vraiment à rire : *ça* ne cesse de ruminer ses affaires personnelles, ses sottises, ses tristesses, ses soucis d'homme de peine, comme si l'En-soi des choses était obligé de s'en soucier, *ça* n'est jamais las de mêler Dieu aux plus infimes tourments où ils sont fourrés. Et ce perpétuel à-tu-et-à-toi de mauvais goût dans les rapports avec Dieu ! Cette familiarité (...) de la gueule et de la patte avec Dieu (...). (Certains) peuples ne se permettent pas de prononcer même le nom de leur Dieu (...) C'est encore trop délicat, et pas seulement pour les "premiers" chrétiens : pour marquer l'opposition, qu'on se souvienne de Luther, le paysan le plus "éloquent" et le plus immodeste que l'Allemagne ait connu, et du ton luthérien qui lui plaisait par-dessus tout dans ses dialogues avec Dieu. La guerre entreprise par Luther contre les saints médiateurs de l'Église (et en particulier contre "le pape, cette truie du diable"), n'était en somme, sans nul doute, que la rébellion d'un rustre à qui déplaisait la *bonne étiquette* de l'Église, cette étiquette cérémonieuse du goût hiératique, qui ne permettait l'approche du saint des saints qu'aux plus consacrés et aux plus silencieux, et laissait les rustres dehors. Une fois pour toutes, les malappris n'avaient pas droit à la parole, surtout ici — mais le paysan Luther l'entendait tout autrement, *ça* n'était pas assez *allemand* pour lui : il voulait avant tout parler directement, en personne, "sans

gêne" avec son Dieu... Et voilà ! il l'a fait. » (28)

C'est aux trois-quarts faux, bien sûr, mais on aurait tort de se choquer de ces lignes et de les dire « blasphématoires », ce qui a longtemps été le premier réflexe des chrétiens quand par hasard ils osaient lire Nietzsche. Mais ce texte est un test : qui s'en trouve scandalisé pourrait trahir par là à quel point est étriquée sa conception de Dieu, et, plus généralement, celle du christianisme dominant. Nietzsche s'en prend justement à une image métaphysique et religieuse de Dieu qui est plus celle du « chrétien » que celle de la Bible. Par conséquent, quiconque regrette la mort de ce Dieu des « petites gens » et de la sécurité prouve, selon Nietzsche, qu'il n'est qu'un « esclave », un pusillanime, qui accapare et donc RENIE Dieu. Que Nietzsche blasphème n'est donc pas si sûr. Lisons d'un peu près. Quand, avec une allègre férocité (29), Nietzsche attaque un texte sacré, le Nouveau Testament (30), ou plutôt la

(28) GM, III, § 22

(29) Ajoutons, pour être honnête : avec une férocité injuste, qui lui fait confondre le texte avec l'interprétation dominante de ce texte à son époque. Nietzsche est injuste, faute d'une philologie exégétique suffisante. Mais qui est responsable de ce lamentable « manque de philologie » ? N'est-ce pas l'arbre des chrétiens qui a masqué à Nietzsche la forêt du texte ? N'est-ce pas aussi Nietzsche qui a obligé à lire autrement le texte du Nouveau Testament ?

(30) C'est une constante chez Nietzsche : cf. notamment PBM, § 53 ; Cld, les réformateurs de l'humanité, § 3 ; An, §§ 45 et 46 ; Mus., XVI, p. 332 ; WzM, § 201. Aussi bien, rigoureusement parlant, c'est bien sur le Nouveau Testament que se fonde la foi spécifiquement chrétienne (par rapport au judaïsme, auquel elle « emprunte » l'Ancien Testament). Or, cet emprunt est, selon Nietzsche, abusif : c'est par une usurpation profondément malhonnête que les chrétiens ont accaparé à leur profit l'Ancien Testament, qui ne leur appartenait pas de droit ! Cf. A, § 84 :

« La philologie du christianisme. Combien peu le christianisme enseigne l'honnêteté et la justice, c'est ce que permettent d'apprécier les caractères des écrits de ses savants : ils avancent leurs conjectures aussi hardiment que des dogmes et sont rarement embarrassés pour interpréter un passage de la Bible. Ils ne cessent de répéter : « J'ai raison, car il est écrit... », et s'ensuit un arbitraire si éhonté de l'interprétation que le philologue qui entend ça est pris entre l'irritation et l'envie de rire et ne cesse de se demander : est-ce possible ? est-ce honnête ? est-ce seulement décent ? A cet égard, la quantité de malhonnêtetés qui se commettent dans les chaires protestantes, la lourdeur avec laquelle le prédicateur tire parti de son avantage : personne ne peut l'interrompre, la façon dont la Bible est tripatouillée et dont l'art de mal lire est enseigné dans les formes au peuple : tout cela, ne peut le sous-estimer

lecture qu'en faisait son temps mais qui nous domine encore, ce sont sans doute les « chrétiens », c'est le Dieu des « chrétiens » qu'il veut attaquer. Mais au nom de qui, au nom de quoi le fait-il ? Qu'il le veuille ou non, il le fait en fonction d'une certaine idée de Dieu. Laquelle ? Il est troublant de constater que, pour exprimer son dégoût devant le Dieu du Nouveau Testament, il se drape dans une attitude « réformatrice », et qu'il entende exprimer son « respect » pour l'Ancien Testament : une formule s'impose à lui, qui le pose en réformateur contre celui-là même qui l'a prononcée : « Me voici, je ne puis faire autrement ». Comment se fait-il que, toutes les fois qu'il veut protester contre un rabaissement ou une dégradation de l'idée de Dieu, de la force de la Vie, contre l'abus du nom de Dieu, (et lors même qu'il entend réformer cette idée de Dieu dans sa dégradation « réformée »), ce soit toujours cette formule de Luther à Worms que Nietzsche se donne

que celui qui ne va jamais ou va toujours au temple. Mais, finalement, que faut-il attendre des effets après-coup d'une religion qui, dans les siècles de sa fondation, s'est livrée à une farce philologique inouïe sur l'Ancien Testament : je veux dire la tentative de « souffler » aux Juifs l'Ancien Testament, en affirmant qu'il ne contient que des doctrines chrétiennes et qu'il appartient aux Chrétiens en tant que véritable peuple d'Israël, alors que les Juifs n'auraient fait que mettre la main dessus. Ensuite, on se laisse aller à une fureur d'exégèse et d'interpolation qui n'a absolument pas pu s'allier à la bonne conscience : en dépit de toutes les protestations des érudits juifs, il fallait que, dans l'Ancien Testament, il soit partout question du Christ, et uniquement du Christ, et notamment de sa Croix, et partout où on évoquait un morceau de bois, une verge, une échelle, un rameau, un arbre, un saule, un bâton, cela devait signifier une prophétie du bois de la croix : même l'érection de la licorne et du serpent d'airain, même Moïse étendant les bras pour prier et jusqu'aux pieux sur lesquels on fait rôti l'agneau pascal — tout cela, allusions et pratiquement préludes à la croix ! Un seul de ceux qui affirmaient cela y a-t-il jamais cru ? »

Pour Nietzsche, le christianisme est le résultat d'une succession d'usurpations, qu'il estime « indécentes ». C'est comme usurpation qu'il attaque le christianisme et il n'agit pas autrement qu'un « réformateur », qui dénonce les déformations pour tenter de restaurer le sens originel. Ainsi, les chrétiens s'arrogent l'A.T. ; Paul s'arroe le droit d'exploiter la résurrection du Christ ; Luther s'arroe le droit de la Réforme, etc. Nietzsche, dans le « christianisme », met en cause des déviations.

Par ailleurs, Nietzsche a lu Wellhausen sur l'A.T. (cf. Valadier, *op. cit.*, p. 295 sqq.). Mais Wellhausen n'était-il pas chrétien, et surtout hégélien ? Nietzsche, nous le verrons, admet le pré-supposé hégélien qui identifie les formes historiques du christianisme (la chrétienté) avec la vérité du christianisme, mais il combat ce christianisme comme trahison de la Parole de Jésus. Kierkegaard a la même réaction.

l'élégance de reprendre à son compte (31) ? Mais il y a plus encore, dans ce texte de la *Généalogie* : Nietzsche s'amuse, mais il ne peut s'empêcher de donner une résonance biblique à une formule de l'allemand courant, et il rapproche celle-ci d'une parole tirée justement... du « deuxième tome » du livre dont il dit n'apprécier que la première partie. « Personne ne s'en soucie » est la traduction d'une locution allemande très usitée : « *Kein Hahn kräht darnach* », dont la transcription littérale serait : « Nul coq ne chante à ce propos », « ça n'alerte personne ». Mais la valeur et même le sens de l'expression deviennent tout autres, quand Nietzsche, juste après, évoque le personnage de Pierre, ce qui oblige le lecteur à considérer cette tiède indifférence envers l'aplatissement de la notion de Dieu comme un *reniement* (32). Et voilà Nietzsche un instant à la place même de... Jésus ! Pour faire remarquer qu'on ne se soucie pas de la grandeur de Dieu au point de transformer cette insouciance en reniement, il faut bien n'être pas un athée comme les autres, et peut-être même avoir foi en une certaine idée de Dieu ! Ce qui suggère à Nietzsche l'opposition Christ-« christianisme » et lui fait attaquer un « christianisme » entre guillemets, le pousse à le considérer comme une adultération, c'est le schéma que continue de lui imposer la réforme de Luther, même retourné contre ce dernier.

Faute d'établir ce point de départ — si prégnant que, lorsqu'il attaque la Réforme luthérienne et le protestantisme, Nietzsche le fait encore selon des réflexes hérités d'eux —, on comprend mal que Nietzsche réfère explicitement sa « guerre contre le christianisme » à ses antécédents chrétiens (33) :

(31) Cf. EH, IV, § 2 ; APZ, IV, parmi les filles du désert.

(32) Cf. notamment Luc 22 : 34 et p. ex. Jean 18 : 27, ou Matt. 26 : 74-75, ou Marc 14 : 32 et 72.

(33) Un soupçon même peut venir à l'esprit : tout se passe comme si Nietzsche semblait vouloir se réserver les attaques contre le « christianisme », en les interdisant aux « libres-penseurs », comme s'il en était jaloux, comme si, même négativement, le christianisme était « sa » chose. Cf. An. § 8 : « La "libre-pensée" de Messieurs nos Naturalistes et Physiologistes est, à mes yeux, une *farce* : ils ignorent la passion pour ces choses, et la "passion" que l'on souffre en leur nom... » Or, la passion, Nietzsche la met aussi dans

« Les deux formes les plus nobles de l'homme que j'aie personnellement rencontrées furent le *parfait chrétien* (je me fais un honneur d'être issu d'une lignée qui a pris au sérieux, dans tous les sens du mot, son christianisme) — et le *parfait artiste* de l'idéal romantique, que j'ai trouvé inférieur au niveau chrétien. Il est évident que, lorsqu'on a tourné le dos à ces formes, parce qu'elles ne vous suffisaient pas, il n'est pas facile de trouver à se satisfaire auprès d'un autre type humain d'aujourd'hui. — Dès lors, je suis condamné à la solitude, bien que je puisse fort bien imaginer une espèce d'hommes à laquelle je prendrais plaisir. » (34)

2) L'esprit et la lettre : « En moi, le christianisme se sur-monte lui-même »

« Si je fais la guerre au christianisme, j'en ai le droit uniquement parce que je n'ai jamais rien vécu de chagrin ou de triste de ce côté-là, — au contraire, les êtres les plus dignes d'estime que je connaisse ont été des chrétiens authentiques, je ne garde pas le moins du monde rancune aux individus de ce qui est fatalité millénaire. Mes ancêtres mêmes étaient ecclésiastiques protestants : si je n'avais pas reçu d'eux un sens élevé et pur, je ne vois pas d'où me viendrait le droit de faire la guerre au christianisme. Ma formule en ce cas : l'anti-chrétien (*der Antichrist*) même est la logique nécessaire de l'évolution d'un chrétien vrai (*eines echten Christen*), en moi le christianisme se sur-monte lui-même. » (35)

ses critiques du protestantisme : « L'espèce la plus malpropre de christianisme qui soit, la plus incurable, la moins facile à réfuter, le protestantisme » (An. § 61). Et, dans la *Loi contre le christianisme*, appendice à An : « On sera plus dur envers les protestants qu'envers les catholiques, plus dur envers les protestants libéraux qu'envers ceux de stricte observance ». Pourquoi le protestantisme serait-il pour Nietzsche l'espèce la plus incurable et la plus difficile à réfuter ? En grande partie parce qu'il s'y sent encore soumis, qu'il en est encore « malade » (incurable ?)...

(34) OP, § 70 = K., XIV, 2^e partie, § 223.

(35) KGW, VIII, 3, 24 (1), § 6 : ce texte est un brouillon d'EH, I, § 5.

N'est-ce pas l'esprit de la parole christique ? Le texte de la Bible, la prédication de Jésus, c'est, comme le rappelle Luther — réformateur parce que continuateur —, l'invocation de la Parole contre la Loi.

Le christianisme authentique, tel qu'il s'exprime dans l'Écriture, est d'abord une Parole et un Texte qui se définissent comme esprit contestant sa propre lettre : récusation incessante de sa propre coagulation morale, dépassement vivant des schémas légalistes. Cette parole est vivante en ce qu'elle contredit perpétuellement sa solidification. Or, il apparaît que la critique nietzschéenne du « christianisme » s'inspire de cette conception de l'esprit ou la rejoint : on ne lit jamais le texte biblique pour rien. Nietzsche conteste le « christianisme » *comme* la Parole attaque la Loi, *comme* Jésus combat les scribes et les pharisiens, c'est-à-dire ceux qui transforment la parole vivante en lettre (morte), *comme* le christianisme en tant que combat du Christ contre les « chrétiens ». La parole de Dieu comme Grâce est elle-même conflit : elle n'est de Dieu qu'en tant qu'elle dépasse la logique humaine ; elle est Esprit en tant qu'abolition de la lettre. Et Nietzsche, curieusement, attaque précisément le « christianisme » comme l'esprit revient pour attaquer la lettre. S'il s'avoue chrétien d'origine, son christianisme persistant consiste à être anti-« chrétien ». On ne peut donc dire tout simplement que Nietzsche combat le « christianisme » sans préciser que ce qui parle en lui ici, c'est le christianisme en tant qu'il est combat contre lui-même. En Nietzsche, c'est aussi le christianisme qui continue sa propre intention contestante, s'il est vrai que la parole du Christ est d'abord protestation (36), lutte libératrice contre *soi*, dissolution des formules fixées : *vie* (37).

Nietzsche écrit dans le texte définitif : « Voici un autre point sur lequel je ne suis que mon père répété ». Son père était pasteur.

(36) Cette contestation se retrouve, quoi qu'en pense Nietzsche, pour lequel la parole est aussi possibilité d'affaiblissement, dans l'appel de Paul à la *χάρις* contre la loi et dans le recours de Luther à l'Écriture contre l'Église. Cf. Jean 9 : 39 : *χαρις* signifie « contestation ».

(37) Une vie qui ne se conteste plus n'est plus vivante, de même qu'une parole devenue « vérité » absolue n'est qu'une lettre *morte*.

« A condition d'être un peu laxiste dans l'expression, on pourrait qualifier Jésus d'"esprit libre" — peu lui chaut tout ce qui est fixé : la lettre *tue*, tout ce qui est *fixé tue*. L'idée, l'expérience de la "vie", comme seul il les connaît, s'oppose chez lui à tout ce qui est lettre, formule, loi, foi, dogme. Il ne parle que de ce qu'il y a de plus intérieur, — tout le reste, toute la réalité, toute la nature, la langue même n'ont pour lui que la valeur de signes, de symboles. Sur ce point, on ne saurait absolument pas se méprendre, quelle que soit la force de la tentation égarante que recèle le préjugé chrétien, c'est-à-dire le préjugé *de l'Église* : un être de symboles *par excellence* comme lui se tient à l'écart de toute religion, de toute idée de culte, de toute histoire, de toute science de la nature, de toute expérience du monde, de toute politique, de toute psychologie, de tout livre, de tout art (...). La *culture* ne lui est même pas connue par ouï-dire, il n'a pas besoin de la combattre, — il ne la nie pas... Même chose pour l'*État*, pour tout l'ordre et la société bourgeois, pour le *travail*, la guerre — il n'a jamais eu aucun motif de nier le "monde", il n'a jamais eu la moindre idée de l'idée de monde telle que l'Église l'a forgée... » (38)

Or, si le christianisme n'est pas en vérité cette libération de la Loi par l'Esprit, alors il tombe entièrement sous les coups de Nietzsche : si le christianisme n'est que le « christianisme », il n'est que lettre morte du Dieu mort et Nietzsche n'a plus qu'à laisser les morts enterrer les morts. Mais le texte cité ici évoque une parole connue : « Le lettre tue, mais l'esprit rend

(38) An, § 32. C'est pourquoi Nietzsche, quoique philologue, est toujours méfiant envers les livres, qui tuent la parole comme discours constamment prêt à se contredire et se modifier et enferment l'achèvement, le devenir de la vie. Dans le brouillon [KGW, VIII, 2, 11 (368)], il dit : « Il (Jésus) ne croit qu'à la vie et au vivant — et cela n'"est" pas, cela devient ». Cf. EH, II, § 8 et le poème « Le gai savoir », où Nietzsche dit : « Q'importent les livres, cercueils et linceuls ? » (Mus., XX, p. 148).

vivant » (39). Nietzsche se souvient, dans *l'Antichrist*, pour caractériser le message de Jésus, c'est-à-dire la *vérité du christianisme au sens propre*, d'une formule de... Paul, qui présente la Parole comme contestation du mot (Luther traduit le mot grec par *Wort*) par la vie, du dogme et de la lettre (Nietzsche écrit *Wort* ou *Buchstabe*) par l'esprit et la vie. Que Nietzsche, pour contester le « christianisme » comme déformation du message christique, prenne justement pour cible en lui le mot, la morale, n'est donc nullement fortuit :

« Il (le Sauveur) n'avait plus besoin de formules, de rites (...). Il a rompu avec toute la doctrine juive. » (40)

Et la persistance de cette vision de la parole de Jésus en Nietzsche permet de comprendre pourquoi la guerre anti-« chrétienne » de Nietzsche prend la forme très spécifique d'une guerre sans merci contre un langage, des formules, auxquels Nietzsche reproche de nier la vie et de masquer la réalité.

« C'est contre la formulation de la réalité en morale que je me *dresse* : c'est pourquoi j'abhorre le christianisme d'une haine mortelle, car il a créé les mots et les attitudes sublimes qui, sur une réalité terrifiante, jettent le manteau de la justice, de la vertu, de la divinité... » (41)

(39) II Cor. 3 : 6.

(40) An, § 33. « La doctrine juive » = la loi. Le pharisien est celui qui fige l'application du commandement en une pratique univoque, unilatérale, fixiste. Cf. WzM, § 160 : « Jésus s'adresse directement à la situation, au "royaume des cieux" dans le cœur ; il n'en voit pas les moyens dans l'observation juive — il tient même pour nulle la réalité du judaïsme (sa nécessité de subsister) ; il est purement *intérieur*... De même il ne s'attache pas à toutes les grossières formules qui règlent le commerce avec Dieu ; il se défend contre toute la doctrine de l'expiation et de la rédemption ; il montre comment il faut vivre pour se sentir divinisé — et comment on n'y parvient pas par la pénitence et la contrition au sujet de ses péchés : "peu importe le péché", c'est son principal jugement. Le péché, la pénitence, le pardon — tout cela est importé du dehors... c'est du judaïsme importé ou du paganisme. »

(41) KGW, VIII, 3, 14 (123). Sur la « foi », cf. An, § 50.

On peut ici ajouter une remarque : pour pouvoir contester l'authenticité du discours « chrétien » par rapport au message christique, il faut bien que Nietzsche se réfère à la personne du Christ et à son message, donc à un texte : pour un philologue, c'est la moindre des choses (42). C'est donc encore en protestant luthérien que Nietzsche invoque le texte des Évangiles, faisant toujours sien, dans ses attaques philologiques, la formule « *sola scriptura* ». Pour lui, le « christianisme » est mauvaise interprétation d'un texte, qui seul peut définir la vérité du christianisme *sans guillemets*. Philologue et lecteur de la Bible (43), totalement étranger à la « Tradition » des Pères, Nietzsche ne se donne qu'un recours : le texte, et il fondera une grande partie de ses analyses sur le précepte : « Ce n'est pas le texte, ce n'est que l'interprétation » (44), qui consiste à *distinguer* rigoureusement le texte et l'interprétation, et, en l'occurrence, le Christ du texte et le « christianisme », que les guillemets de l'exégète philologue dénoncent comme « interprétation ».

« Pour moi, il ne fait aucun doute que la bonne dose de fiel (et même d'*esprit*) a d'abord été répandue sur le type du Maître par la surexcitation de la propagande chrétienne : on connaît bien en effet le peu de scrupules qu'ont tous les sectaires à faire leur propre *apologie* au travers de leur maître. Lorsque la communauté primitive a eu besoin d'un théologien pouvant juger, quereller, s'irriter, trouver des pointes méchantes *contre* les théologiens, elle s'est créé un "Dieu" selon ses besoins ; de même qu'elle lui a mis sans hésiter dans la bouche des idées parfaitement contraires à

(42) Et, si Nietzsche est devenu philologue, l'habitude de la lecture quotidienne de l'Écriture dans son enfance protestante n'est pas étrangère à sa « vocation ».

(43) Lucien Febvre, *op. cit.*, p. 130-131, souligne l'insistance, dans la traduction de Luther, des images de l'ouïe et de l'odorat. On retrouve les mêmes traits de style dans la langue de Nietzsche. Ce dernier, lorsqu'il se vante d'être le couronnement d'une grande lignée de stylistes allemands, se dit précédé par Luther et Goethe dans cette voie. Cf. *supra* p. 44, note 15.

(44) PBM, § 22. Cf. PBM, § 20 et WzM, § 479.

l'Evangile et dont elle ne pouvait se passer, "parousie", "jugement dernier", toutes ces d'attentes et de promesses bien temporelles... » (45)

Distinguée du texte, l'interprétation, c'est le mot, la foi, qui se glissent subrepticement entre la réalité et le sujet, entre le texte vivant et son lecteur, entre la Bible et le « chrétien ». Plus encore, c'est le lecteur qui les interpose, comme des interpolations frauduleuses, entre le texte et lui-même. Il n'y a de texte que pour un lecteur, mais celui-ci brime le texte, a tendance à se l'*assimiler*, à réduire la différence et l'altérité du texte à sa propre identité : au texte changeant, *vivant*, le lecteur, le croyant substituent l'identité, l'idole, la lettre morte, cela même qu'un grand texte se propose toujours d'altérer et de démentir. Ainsi, là encore, c'est le « protestant » Nietzsche, défenseur du texte comme l'Autre dérangeant sans cesse l'identité réductrice, qui attaque le « christianisme » comme *tradition*, comme idole cachant, dénaturant le Dieu Tout-Autre et sa Parole vivante (46).

Si donc Nietzsche attaque les « chrétiens » en réduisant à eux, le « christianisme » (47), c'est d'abord en tant que protestant continué. Mais cela entraîne une autre conséquence capitale : confondant, par atavisme, ignorance — ou, au contraire, profonde compréhension (inconsciente) du sens de la parole biblique — le christianisme avec le luthéranisme et le protestantisme allemand *historique*, Nietzsche va s'en prendre surtout au « christianisme » en tant que le luthéranisme a contribué à lui donner, historiquement et théologiquement, une certaine orientation : la doctrine théologique du « *salut par la foi* » et sa « conséquence », sa traduction

(45) An, § 31. Cf. An, § 45 et A, § 84 cité p. 164. Notez les guillemets !

(46) Dieu est Tout-Autre parce qu'il est vivant, et vivant parce que différence, altérité.

(47) On verra plus loin que cette réduction suppose que, comme Hegel, on assimile l'esprit et l'histoire. Kierkegaard dénonçait déjà cette assimilation abusive qui, en revanche, semble aller de soi pour Nietzsche, qu'on prétend pourtant absolument anti-hégélien.

(déformante ?) : le *piétisme*. Et l'on se trouve alors devant un paradoxe : la critique anti-« chrétienne » de Nietzsche est, à certains égards, une critique à la Luther... du luthéranisme ! On ne se refait pas ! C'est presque le retour éternel de l'Identique !

B. Nietzsche protestant contre le protestantisme luthérien allemand : le « salut par la foi »

Si les « chrétiens » se figuraient trouver réconfort dans l'idée que Nietzsche en veut seulement au Christ, ils avaient tort, on l'a vu. Mais les protestants qui pensent pouvoir s'abriter derrière l'inspiration luthérienne de la critique anti-chrétienne de Nietzsche vont au-devant de cruelles déceptions. Car Nietzsche, ici, ne s'attaque plus seulement aux hommes, aux déviations (« chrétiennes », hérétiques, idolâtres, catholiques, etc.), mais au cœur même d'un message apostolique, explicitement développé dans l'Écriture. Plus de dérobade possible, alors : on peut contester ce message de l'extérieur, le minimiser ou l'oublier, comme une certaine tradition (romaine) (48), mais il faut alors franchement renier Paul et lui préférer Ignace de Loyola. Or, comment effacer ce message du texte, sans le mutiler, le rendre idolâtre ou pharisien ? Et qui osera prétendre, contre Nietzsche (et Luther), qu'il n'est pas le centre et la signification ultime du christianisme authentique ? Il faut choisir : ou Nietzsche tape à côté en contestant le salut par la foi, mais il faut alors exclure ce dernier du christianisme ; ou le salut par la foi de Paul (et de Luther) est constitutif du christianisme, et dans ce cas, il faut affronter ouvertement la critique de Nietzsche, sans se soustraire à son impact (49).

(48) Avec sa critique des prêtres, Nietzsche l'a aussi pas mal « gâtée » : on perçoit ici encore l'appartenance de Nietzsche à l'Église luthérienne, encore catholique par son cléricalisme.

(49) Si les catholiques glissent sur la doctrine du « salut par la foi », Nietzsche ne manquera pas (en luthérien) 1° de leur montrer la précarité de leurs œuvres, la réalité non-chrétienne de leur pratique derrière de nobles ali-

Nietzsche oppose donc Jésus (et la Bible, voire l'Évangile) aux « chrétiens », comme l'esprit à la lettre :

« Cette foi (de Jésus) ne se met pas davantage en formules — elle vit, elle se garde des formules. » (50)

C'est pourquoi, bien que (ou parce que ?) adversaire du « christianisme », Nietzsche peut avoir cette intuition prodigieuse, dont la justesse est à double tranchant, sur la parole de Dieu :

« Pour cet anti-réaliste (Jésus), la condition du discours est justement qu'aucun mot ne soit pris à la lettre » (ou : « au mot. ») (51)

Puissant et terrible jeu... de mots ! Parce qu'elle est vivante, donc libre, la Parole de Jésus ne peut être fixée (52), mais elle ne peut non plus être pratiquée. Nietzsche veut dire d'abord que cette Parole vient toujours dégager la parole de ce qui peut en faire une formule morale, une loi emprisonnante. Mais il veut dire aussi — tel est le centre de la critique qu'il développera contre le « christianisme » tout au long de son œuvre —

bis, le risque du pharisaïsme. 2° de leur rappeler d'innombrables textes de l'Évangile et des épîtres. Il écrit dans APZ : « Pour être pharisiens, il ne leur manque que la force ». Il ne faut donc pas séparer ces deux présupposés de Nietzsche : pour lui, il n'y a pas d'autre vrai « christianisme » que le christianisme défini par Paul et Luther (justification par la foi), car le reste n'est pas chrétien (superstition), selon lui ; mais ce christianisme-là, il le conteste, veut le détruire, comme illusion et mensonge. Le « protestant » Nietzsche proteste contre le protestantisme, mais il ne faudrait pas croire que tous les chemins mènent à Rome... Déjà, le danger d'annexion menaçait pour Kierkegaard : l'Église (romaine) n'a le cœur grand que pour avoir le bras long et la main tendue. Sans comprendre (ou pour se cacher) que ce luthérien attaque TOUTE Église, elle a tenté d'en faire un crypto-« catholique ». Quand Nietzsche vous dit que les prêtres sont les ennemis les plus pernicieux... (Cf. la préface tendancieuse de P. Petit aux *Miettes philosophiques* de Kierkegaard).

(50) An, § 32.

(51) Ou encore : « littéralement » (*kein Wort wörtlich genommen wird*) : An, § 32.

(52) Cf. Kierkegaard : « Le Christ ne se mêlait pas d'écrire — il n'a écrit que sur le sable » (Pap., II, A, 675, cité par J. Colette, *Histoire et absolu*, p. 265).

que la parole, comme telle, ne sera pas prise à la lettre, qu'on ne prendra pas Jésus au mot, et donc que le mot, la parole ne seront pas réellement mis en pratique, vécus, resteront, en un autre sens, lettre morte. Contestation d'une pratique moralisante, la parole de Jésus sera tournée par les « chrétiens » en abstention pure et simple de la pratique : récusation du *légalisme* pharisien, elle deviendra *verbalisme*. Jésus, lui, vit ses paroles, mais les « chrétiens » ne la réalisent pas. Le « christianisme », en tant que tel (comme Idéal de ceux qui se réclament abusivement du Christ) consiste à tourner la réalité et à éluder la pratique par la parole, par la foi (53).

« Après s'être laissé défaire de toute la pratique chrétienne, et avoir sanctionné justement la vie dans l'État, cette sorte de vie que Jésus avait combattue et condamnée, l'Église a dû placer ailleurs le sens du christianisme : dans la croyance (foi) aux choses incroyables, dans tout un cérémonial de prières, d'adoration, de fêtes, etc. La notion de "péché", de "pardon", de "châtiment", de "récompense" — tout cela insignifiant et à peu près exclu par le christianisme primitif — passe à présent au premier plan. » (54)

Cette fois, impossible d'esquiver ou de renvoyer le coup : Nietzsche a très bien compris que la Parole de Jésus est, dans son principe, récusation d'une interprétation et d'une application chosistes, mais aussi que c'est, selon Jésus, la pratique qui permet de savoir la vérité de la Parole (55). Pour lui, même si la Parole est mise en cause du moralisme des actes et des formules, sa vérité et sa réalité résident essentiellement dans une pratique (*Praktik, Praxis*). Et quel lecteur de la Bible oserait le démentir, quand il affirme que le christianisme authentique, réel, ne pourrait être qu'« une pra-

(53) « L'état le plus typiquement chrétien, la "foi" » (An, § 52).

(54) WzM, § 169.

(55) Cf. J. Ellul, *L'idéologie marxiste chrétienne*, p. 174-175 et Évangile de Jean 7 : 17-19.

tique, non un système de croyances. Il nous dit comment agir, non ce que nous devons croire » (56), à condition d'ajouter, comme Nietzsche, que la Parole est aussi la mise en cause de la pratique comme référence absolue, ainsi que le voudraient tous les légalismes ?

Or, le « chrétien » ne met pas la Parole en pratique. « Nul de vous n'observe la loi. » (57) Et, comme... Paul (Rom. 3 : 10), Nietzsche a ce terrible verdict :

« Le mot de "christianisme" est déjà un malentendu : au fond, il n'y a eu qu'un seul chrétien, et celui-là, il est mort sur la croix. L'"Évangile" est mort sur la Croix. Ce que, depuis, on appelle "Évangile" était déjà l'antithèse de ce que *lui-même* avait vécu : une "mauvaise nouvelle", un "Dysangile". Il est faux jusqu'au non-sens de voir le signe distinctif du chrétien dans une foi, dans une foi par exemple au salut par le Christ : il n'y a de chrétien que la *pratique* chrétienne (christique), une vie comme celle qu'a vécue celui qui mourut sur la croix... Aujourd'hui encore, une vie *comme la sienne* est possible et même, pour *certain* hommes, nécessaire : le christianisme authentique, le christianisme originel sera toujours possible à n'importe quelle époque. *Ce n'est pas* croire, mais faire, et surtout *ne pas faire* beaucoup de choses, c'est *être* autrement... Les états de conscience, n'importe quelle foi ou conviction-tenant-pour-vrai — tout psychologue le sait —, voilà qui est parfaitement sans importance et tout à fait secondaire comparé à la valeur des instincts : plus précisément, toute idée de causalité spirituelle est fausse. Réduire l'être-chrétien, la "christianité" à une conviction-qui-tient-pour-vrai, à une pure phénoménalité de conscience, c'est nier la christianité. *En réalité il n'y a jamais eu de chrétiens*. Le "chrétien", ce qui (*das*) depuis deux millénaires s'intitule chrétien n'est qu'une erreur de

(56) WzM, § 212.

(57) Jean, 7 : 19.

compréhension psychologique de soi-même. A y regarder de plus près, en dépit de toute sa *foi*, ce sont les instincts seuls qui dominaient en lui — *et quels instincts !* La "foi" n'a été, à toutes les époques, par exemple chez Luther, qu'un manteau, un pré-texte, un *écran*, derrière lequel les instincts jouaient leur jeu ; un *aveuglement* astucieux sur la domination de *certain* instincts !... La "foi", je l'ai déjà appelée la véritable *astuce* chrétienne (*Klugheit*) (58) — ... On a toujours *parlé* de "foi", et toujours *agi* par instinct. Dans le monde des représentations du chrétien, il n'y a rien qui ne ferait même qu'effleurer la réalité : tout au contraire, nous avons reconnu dans la haine instinctive *contre* toute réalité l'impulsion élémentaire, la seule impulsion élémentaire à la base du christianisme. » (59)

Or, si Nietzsche écrit qu'« il est encore POSSIBLE à tout moment » (60), c'est que le christianisme, au moment où il parle, n'est pas RÉEL. A part la pratique du seul Christ, le christianisme n'a de « réalité » qu'en parole, entre guillemets (61). Et, si « le chrétien (sans guillemets) agit, se distingue par une *autre* manière d'agir », si « la vie du Rédempteur ne fut rien d'autre que cette pratique » (62), il faut conclure que seul le Christ est chrétien (63), que le christianisme n'existe pas — ou plutôt qu'il n'existe que comme discours, comme « christianisme », ce qui signifie qu'il est, en ce sens, anti-chrétien ou anti-christique.

Nietzsche est donc clair. Seules les œuvres et la pra-

(58) Allusion à Luther, parlant de la raison comme « astucieuse putain ».

(59) An, § 39. Beaucoup de formules, dans ce texte, comme dans le texte de WzM § 212 cité plus haut, ne sont pas de Nietzsche, mais en réalité de Tolstoï (*Ma Religion*). Nietzsche les note dans ses carnets ou les reprend à son compte dans ses écrits publiés : pourquoi reprend-il les opinions d'un écrivain chrétien (et d'ailleurs hyper-moralisant !) ?

(60) WzM, § 212 et An, § 39. Voir note précédente.

(61) Cf. An, § 33.

(62) An, § 33. C'est encore du Tolstoï repris par Nietzsche.

(63) Nietzsche se rappelle peut-être cette parole : « Pourquoi m'appelles-tu bon ? Nul n'est bon que Dieu seul » (Luc, 18 : 19). Mais il accorde pourtant cette « bonté » à Jésus. Cf. Rom. 5 : 19.

tique de la parole peuvent donner une valeur à la foi. Comme il n'y a pas d'œuvres conformes à cette foi et à la parole de Jésus, la foi n'est qu'un discours creux destiné à masquer l'absence d'œuvres : il n'y a pas de justification par les œuvres, *faute d'œuvres*, et la foi n'est qu'une tentative pour justifier cette carence.

C'est un abus que de se dire « chrétien ». Car les « chrétiens » sont trop faibles pour pratiquer l'enseignement du Christ : « Pour être pharisiens, il ne leur manque que... la puissance » (64).

« La foi ou les œuvres ? Tout comme il est naturel qu'aux œuvres, à l'habitude de certaines œuvres, se joigne une certaine évaluation, et finalement une manière de penser, autant il est anti-naturel que les œuvres naissent d'un simple jugement de valeur. Il faut s'exercer, non à fortifier des sentiments de valeur, mais à agir ; l'important est d'être *capable* de quelque chose... Le *dilettantisme chrétien* de Luther. *La foi est le pont aux ânes*. Il y a, au fond, chez Luther et ses pareils, la conviction profonde qu'ils sont incapables d'œuvres chrétiennes ; c'est là le fait personnel, voilé sous une extrême méfiance, qui leur suggère que peut-être *tout* acte est péché et vient du diable ; si bien que toute la valeur de l'existence se résume en quelques états particuliers de haute tension de l'*inaction* (la prière, l'effusion, etc.). En fin de compte, il pourrait avoir raison : toute la conduite des Réformateurs révèle les instincts les plus brutaux qui soient. Ils n'ont réussi à tolérer l'existence qu'à la condition de se *détourner* d'eux-mêmes, de se plonger dans leur *contraire*, de vivre dans l'*illusion* (la "foi"). » (65)

Mais il faut aller plus loin. Non seulement, il n'y a pas de pratique chrétienne, mais encore les « chrétiens » ont une pratique anti-chrétienne, absolument contraire

(64) APZ, II, des tarentelles (ou tarentules).

(65) WzM, § 192.

aux enseignements et à la pratique du Christ, du seul vrai chrétien.

« Le type du "chrétien" reprend peu à peu ce qu'il avait d'abord nié (*négarion qui était sa condition même*). Le chrétien devient citoyen, soldat, magistrat, ouvrier, commerçant, savant, théologien, prêtre, philosophe, agriculteur, artiste, patriote, politicien, "prince"... il reprend toutes les *activités* qu'il avait abjurées (l'auto-défense, l'activité des tribunaux, le châtement, le serment, la différence de peuple à peuple, le mépris, la colère...). Toute la vie du chrétien n'est plus, finalement, que cette *vie dont le Christ a prêché qu'il fallait s'affranchir...* L'Église participe du *triomphe* de l'anti-christianisme, comme l'État moderne, le nationalisme moderne. L'Église est la barbarisation du christianisme. » (66)

Plus encore : non seulement il n'y a pas de réalité du christianisme, la réalité des « chrétiens » dans leur pratique est antichrétienne, mais, *pour masquer cette contradiction et cette usurpation du nom du Christ, les « chrétiens » se servent de la foi*. La foi sert de substitut à la pratique. Davantage : elle sert à *transformer* en vertus dites « chrétiennes » ce qui, dans la pratique réelle, est en fait tout simplement *antichrétien, anti-chrétien*. La foi est donc

1) une illusion, une façon d'esquiver la réalité et la pratique ; elle est un *néant* de pratique chrétienne (christique), une « échappatoire » (67), un succédané de l'action.

2) un *mensonge* par rapport à la réalité, un travestissement de la pratique : la foi sert à déguiser en « chré-

(66) WzM, § 213. Reprise, souvent littérale, de Tolstoï, ce qui amène Nietzsche à évoquer une sorte d'anarchisme chrétien. Cf. J. Ellul, *op. cit.*, chap. 6, et en particulier, p. 219. Or, Nietzsche abomine encore plus l'anarchisme que le christianisme (cf. An, § 58 et Cld, Flâneries, § 34, et *infra* p. 219).

(67) Cf. A. § 21.

tien » ce qui est anti-chrétien. Elle est « mensonge sacré » (68).

La foi, pour Nietzsche, est donc d'abord un *rien* (le contraire de la pratique, à laquelle on la substitue par impuissance) ; mais elle est aussi un *masque*, une dissimulation de la pratique, *une pratique de la falsification de la pratique !* En un mot, la foi est une *dénégation* : le moyen d'avoir une certaine pratique (non-chrétienne) en niant qu'elle soit non-chrétienne, ou encore une affirmation par dénégalation, sous forme négative, d'une pratique et d'instincts ignobles : ceux de la *haine* et de la *vengeance*. La foi remplace la pratique chrétienne par son contraire, puis elle transforme ce contraire en pratique des « vertus chrétiennes ». Goûtons ce renversement : *la foi n'est qu'une justification*, qu'une ruse de l'antichristianisme pour se présenter comme « chrétien ». Il s'agit, par la foi, de satisfaire à tout prix ses pulsions : faute de pratique christique, on satisfera ses pulsions en prétendant que cette satisfaction est « chrétienne ». « La foi rend heureux : *donc* elle ment » (69). En effet :

« Le bouddhisme ne promet pas, mais tient ; le christianisme promet tout, mais ne tient rien. » (70)

« Les chrétiens n'ont jamais mis en pratique les actes que Jésus leur a prescrits : et le bavardage éhonté sur la "foi" et la "justification par la foi" et de sa suprême et unique importance n'est que la conséquence de ce que l'Église n'a eu ni le courage ni la volonté de se reconnaître aux œuvres que Jésus exigeait. Le bouddhiste agit autrement que le non-bouddhiste ; *le chrétien agit comme tout le monde* et a un christianisme de cérémonies et d'états d'âme. Le profond et méprisable esprit de mensonge du christianisme en Europe. Nous méritons vraiment le mépris (...). Qu'on écoute les

(68) WzM, § 141 = KGW, VIII, 3, 15 (42). « Le christianisme conçu comme l'art de mentir pieusement » (An, § 44).

(69) An, § 50.

(70) An, § 42.

discours du premier homme d'Etat allemand sur ce qui a occupé l'Europe depuis maintenant quarante ans... Qu'on écoute le langage du Tartuffe qui est prédicateur de la Cour. » (71)

La « justification par la foi », c'est une justification tout court. Il s'agit de se justifier (pour se rendre satisfait), de *justifier* les actes par des paroles, après avoir *remplacé* les actes chrétiens par des paroles. Il apparaît alors que la parole « de Dieu », dans la bouche du « chrétien », ce n'est en réalité que la parole de l'homme, et que la foi « en Dieu », la foi en la parole, ce n'est rien d'autre que la foi du « chrétien » en la *morale* telle que la définit Nietzsche : langage faux négateur de la réalité. La foi n'est que la sacralisation de la morale comme réalisation fantasmatique des désirs moraux de « l'homme bon », du « croyant ».

On peut alors s'expliquer pourquoi la foi, *comme la morale*, ne consiste qu'en des incantations, des « états d'âme » *jamais réalisés dans une pratique réelle* : la foi du « chrétien », comme croyance dans le caractère divin de la morale, substitution de mots vides à la réalité, ne peut jamais être qu'un escamotage de la pratique réelle par des paroles, seule façon de s'imaginer la « réalisation » de la morale. Le discours de la foi, conséquence de la logique négatrice de l'Idéal moral est le moyen « moral » qu'emploie l'« homme bon » pour « s'échapper de la réalité par des mensonges (*Weglügen aus der Realität*) » (72). Par la foi, comme par la morale qui en est le principe, on ment :

« "Croire" signifie "*refuser de savoir*" ce qui est vrai. Le piétiste, le prêtre, quel que soit son sexe, est faux *parce qu'il* est malade : son instinct *exige* que la réalité ne voie sur aucun point ses droits reconnus. » (73)

(71) KGW, VIII, 2, 11 (243 à 245). Le « Tartuffe » en question était Stöcker, chapelain de la Cour de Guillaume II, et porte-parole de l'antisémitisme « chrétien » en Allemagne (voir plus haut, chap. I, p. 59 sqq.).

(72) KGW, VIII, 3, 23 (4).

(73) An, § 52. Pour comprendre les analyses ou les partis-pris de

« Le besoin de foi, le besoin d'un oui et d'un non inconditionnels, quels qu'ils soient (...) est un besoin de la faiblesse. L'homme de foi, le "croyant" de tout acabit est nécessairement un homme dépendant — un homme qui ne peut se prendre pour fin et qui ne peut se donner de fins lui-même. Le "croyant" ne s'appartient pas, il ne peut être que moyen, il faut qu'il soit utilisé, il a besoin de quelqu'un qui l'utilise (...). Toute espèce de foi est déjà une forme d'abdication de soi, d'aliénation de soi... Si l'on considère combien est nécessaire à la plupart des hommes un régulateur qui les lie et les fixe de l'extérieur, à quel point la contrainte, ou, en un sens plus élevé, l'esclavage est la seule et dernière condition dans laquelle prospère l'être humain de volonté faible, notamment la femme, on aura compris du même coup la conviction, la "foi". C'est elle qui sert d'épine dorsale à l'"homme de conviction". *Ne pas voir* beaucoup de choses, n'être dépourvu de préjugés sur aucun point, être foncièrement partial, avoir sur toutes les valeurs une optique stricte et nécessaire — cela seul conditionne la perpétuation d'une telle espèce d'hommes. Mais, par là, elle est l'antithèse, l'*antagoniste* de l'homme véridique — de la vérité... Le croyant n'a pas la liberté d'avoir en quoi que ce soit de la conscience touchant le "vrai" et le "faux" : la rectitude là-dessus signifierait incontinent sa perte. Quand son optique est pathologiquement conditionnée, l'homme de conviction se fait fanatique — Savonarole, Luther, Rousseau, Robespierre, Saint-Simon —, l'antithèse de l'esprit vigoureux et libéré. » (74)

Nietzsche, il faut se rappeler qu'en allemand, « foi » se dit « *Glaube* » : ce mot ne signifie pas « confiance » (comme *πίστις*, *fides*, foi), mais plutôt croyance, opinion, conviction, préjugé, presque crédulité (cf. An, § 54). « Superstition » se dit « *Aberglaube* » : Nietzsche exploite cette nuance de sens et ne manque pas d'utiliser la parenté *Glaube-Aberglaube* ! Si « foi » veut dire *confiance*, Nietzsche a foi en la Vie — comme le chrétien en Dieu.

(74) An, § 54.

« Un pas de plus dans la psychologie de la conviction, de la "foi". Depuis longtemps, j'ai émis la suggestion que l'on se demande si les convictions ne sont pas des ennemis plus dangereux de la vérité que les mensonges (*Humain, trop humain*). Cette fois-ci, j'aimerais poser la question décisive : y a-t-il au fond opposition entre le mensonge et la conviction ? Tout le monde le croit, mais que ne croit pas tout le monde ? (...) J'appelle mensonge : *ne pas vouloir* voir quelque chose *que* l'on voit, *ne pas vouloir* voir quelque chose *comme* on le voit : que le mensonge ait lieu devant témoins ou sans témoins, peu importe. Le mensonge le plus fréquent est celui par lequel on se ment à soi-même : mentir à autrui est relativement l'exception. » (75)

Le mensonge moral de la foi permet ainsi une double échappatoire :

a) On échappe à la *pratique* réelle requise par la parole de Jésus, au prix évidemment d'une torsion morale de son message.

b) On échappe à la vérité *immorale*, non christique des actes antichrétiens que l'on commet à la place de ce que Jésus exige. Par exemple : Jésus demande qu'on renonce à la vengeance (Matt., 5 : 38-39). Que fait le « chrétien » ? a) il n'accepte *pas* de renoncer à la vengeance, il se venge (oubliant Matt. 5 : 19) b) il prétend que ses représailles ne sont pas de la vengeance, mais de la « justice », de la « charité », ou de la « saine remontrance », quand il n'invoque pas la « justice de Dieu » ou le « châtiment des païens immoraux par la vertu chrétienne ». Ou bien encore : a) le « chrétien » hait les athées : non-réalité de l'amour christique. b) il appelle cela « combat contre le péché », « amour du prochain et de la vérité », « aider l'autre à retrouver ses racines » (76). Que voit-on par là ? Que « la foi en

(75) An, § 55.

(76) Tous les sadiques, pour se justifier, prétendent que « qui aime bien, châtie bien ». Poil-de-carotte et les incarcérés ne sont pas dupes : en fait, il faudrait dire : « qui S'AIME bien châtie bien ».

Dieu » du « chrétien » n'est que la foi en la morale prise pour un absolu, que la « parole de Dieu », c'est sa parole morale de « chrétien ». La morale, c'est *lui*, et pas Dieu ! La morale, et la foi qui en découle ne sont que le masque de SES intérêts, de SES instincts. La « foi » consiste en ce que l'homme de la morale prend SES désirs (fictions) pour des absolus. Le Tout-Puissant, ce n'est donc pas Dieu, quoi que prétende le rusé « chrétien » : *le tout-puissant, en réalité, c'est le « chrétien » et ses propres désirs*. En Dieu, le « chrétien » affirme la toute-puissance de son propre désir, contre toute réalité, y compris celle que Jésus lui demande dans sa pratique. Par la foi « en Dieu », c'est-à-dire en la morale, donc en son désir et en lui-même, le « chrétien » gagne donc un moyen... idéal d'échapper à la réalité, aux contradictions de la vie (c'est-à-dire aux commandements du Dieu vivant), pour se rendre heureux malgré la réalité terrible de la vie (ou de Dieu).

Nietzsche conclut : c'est antichristique. Puisque seule est vraie la réalité des actes issus de la parole christique, (par exemple, l'abstention de la haine et de la vengeance recommandées par Jésus), il y a opposition entre le Christ et les « chrétiens », et c'est la « foi » qui masque cette opposition. Travestissant haine et vengeance en « justice » et en « loi de Dieu », en vertu d'ordre et de combat « chrétiens » contre le mal « impie », la foi « chrétienne » nie le Christ, renie sa parole, déréalise le message de Jésus : c'est un mensonge éhonté. La foi « chrétienne » n'est ni christique ni réelle. Car la foi reprend et réinterprète, pour fonder la pratique « morale » des « chrétiens », des textes et des notions extraits de l'Évangile : mais elle en tord le sens selon l'orientation des désirs et de la volonté de puissance du « chrétien ». Cette interprétation faible consiste généralement à figer et chosifier le texte en formules. Mais Nietzsche nous fait saisir quel est le sens réel, pulsionnel de la réinterprétation de l'Évangile par la « foi ». Si le « christianisme » est « morale », on voit tout de suite ce qui détermine et oriente sa lecture de la parole, quelle sera la « théologie » proposée à la

foi des chrétiens : une théologie de la *vengeance*, de la *haine* du corps, du mépris de la réalité du monde et de l'histoire (77), dont les notions-clés seront l'« au-delà », la « vie éternelle », le « jugement », le « péché », le « châtiment », la « justice de Dieu », « Bien » et « Mal », « vertu » et « vice », le « salut », etc. Tout est repris en termes de jugement moral. C'est pourquoi Nietzsche peut affirmer : le « christianisme » n'est qu'une certaine manière astucieuse qu'ont les faibles de l'emporter, les « esclaves » de se venger des forts, de leur faire payer leur soumission-renoncement, les souffrances dont ils leur imputent la cause — ce qui les dispense de l'effort réel pour affronter la vie par leurs propres moyens.

« L'homme bon : l'espèce d'homme la plus nuisible. A. Il *invente* des actions *qui n'existent pas*, les non-égoïstes, les saintes ; des facultés qui n'existent pas, "âme", "esprit", "volonté libre" ; des êtres *qui n'existent pas* : "saints", "Dieu", "anges" ; un ordre des événements *qui n'existent pas* : l'ordre *moral* du monde, avec récompense et châtiment — destruction de la causalité naturelle. B. Par ces fictions, il *déprécie* 1) les seules actions, les égoïstes 2) le corps 3) les espèces d'hommes vraiment *précieuses*, les impulsions *précieuses* 4) tout ce qu'il y a de rationnel dans les événements — il empêche qu'on s'en instruisse, il empêche l'observation, la science, tout progrès de la vie par le savoir. » (78)

Réinterprétation de l'Évangile dans le sens de la vengeance de la morale, du jugement qui permettent une illusoire supériorité, le « christianisme », comme « foi » négatrice de l'enseignement et de la pratique du

(77) « La morale chrétienne dit *non* ("Dieu", l'"au-delà", l'"abnégation", autant de négations) (...), appauvrit, décolore, enlaidit la valeur des choses, elle dit *non* au monde. "Monde" est pour les chrétiens un gros mot. » (CW, Epilogue).

(78) KGW, VIII, 3, 23 (5).

Christ, est fondé sur le *ressentiment* des impuissants (79).

Dès lors :

1) La foi apparaît comme une *invention*

Suppression de la pratique christique et satisfaction masquée des pulsions du « chrétien », la foi consiste à opposer des fictions à la réalité. C'est une projection des instincts de vengeance dans une réalité imaginaire. Pour satisfaire la morale du cagot « chrétien », la haine fait fi de toute réalité : c'est la « foi ».

« Dans le christianisme, morale et religion n'ont sur aucun point contact avec la réalité. Des *causes* purement imaginaires ("Dieu", "âme", "moi", "libre-arbitre" — ou même "serf-arbitre"); des *effets* purement imaginaires ("péché", "rédemption", "grâce", "expiation", "rémission des péchés"). Un commerce entre des *êtres* imaginaires ("Dieu", "esprits", "âmes"); une science imaginaire de la *nature* (anthropocentrique; l'idée de cause naturelle fait totalement défaut); une *psychologie* imaginaire (purs malentendus sur soi, interprétations de sensations générales agréables et désagréables, par exemple des états du *nervus sympathicus* au moyen du langage chiffré de l'idiosyncrasie religieuse et morale ("repentir", "remords de conscience", "tentation du diable", "proximité de Dieu"); une *téléologie* imaginaire ("le royaume de Dieu", le "jugement dernier", la "vie éternelle"). Ce monde de pures fictions se distingue par là — tout à son désavantage — du monde du rêve, en ce que ce dernier *reflète* la réalité, tandis que le premier falsifie, déprécie et nie la réalité. Quand on a eu inventé l'idée de "nature" pour faire pièce à l'idée de "Dieu", le mot "naturel" est devenu forcément synonyme de "condamnabile". Tout ce monde de

(79) Cf. An, § 42.

fictions prend racine dans la *haine* du naturel (— la réalité ! —) : c'est l'expression d'un profond malaise face au réel. *Mais par là tout s'explique.* Qui a donc intérêt à *escamoter* la réalité par le *mensonge* ? Celui qui *souffre* de la réalité. Mais souffrir de la réalité signifie qu'on est une réalité *ratée*... La prépondérance des sentiments de déplaisir sur les sentiments de plaisir est la *cause* de cette morale et de cette religion fictives. » (80)

La foi est donc un moyen fantasmatique de *satisfaire* ses instincts, de se *consoler* des « affronts » de la vie, de se rendre *heureux* à tout prix, quitte à sacrifier Dieu, la réalité et la parole de Jésus. Or, dans l'optique (discutable) de Nietzsche, c'est Paul qui est l'auteur de cette réinterprétation fausse de la vie et du message de Jésus, Paul le responsable des inventions de la « foi », Paul qui substitue le « Dysangile » à l'Évangile de Jésus : le premier « chrétien » avec guillemets, le « falsificateur » du « joyeux message » de Jésus, c'est Paul...

« A la "Bonne Nouvelle" succéda immédiatement la *pire de toutes* : celle de Paul. En Paul s'incarne le type contraire du "joyeux messager" : le génie dans la haine, dans la vision haineuse, dans la logique implacable de la haine. Que n'a-t-il pas sacrifié à la haine, ce "Dysangéliste" ! D'abord le Sauveur : il l'a cloué sur sa croix à lui. La vie, l'exemple, l'enseignement, la mort, le sens et le droit de tout l'Évangile — il n'en restait plus rien une fois que ce faussaire eut compris ce qui seul pouvait lui servir. *Pas* la réalité, *pas* la vérité historique !... (...) Il effaça purement et simplement l'"hier" et l'"avant-hier" du christianisme, il *s'inventa une histoire du christianisme primitif*. Mieux : il falsifia une fois de plus l'histoire d'Israël, de façon qu'elle apparaisse comme la pré-histoire de ses actes : tous les Prophètes ont parlé

(80) An, § 15. Que de guillemets !

de son Sauveur... Plus tard, l'Église a même falsifié l'histoire de l'humanité pour en faire la préhistoire du christianisme... Le type du Sauveur, son enseignement, sa mort, le sens de sa mort, même ce qui a suivi sa mort, rien n'est demeuré intact, rien n'est même resté ne serait-ce que semblable à la réalité. Paul a tout simplement transféré le centre de gravité de toute cette existence *derrière* cette existence — dans le *mensonge* de "Jésus ressuscité". Au fond, il ne pouvait exploiter la vie du Sauveur — ce qu'il lui fallait, c'était sa mort sur la croix — *et* quelque chose de plus... Tenir pour honnête un Paul de Tarse (...) lorsqu'il transforme une hallucination en *preuve* de la "survie" du Sauveur, ou simplement lui accorder créance (foi) quand il raconte *qu'il l'a eue*, voilà qui serait véritable *niaiserie* chez un psychologue. » (81)

La foi : pièce maîtresse de la théologie de Paul, puis de la Réforme luthérienne. Pour Nietzsche, ce n'est que le moyen mensonger de se rendre heureux en imagination, et d'éviter les rigueurs et les risques de l'action. Nietzsche met donc d'abord en accusation ce qu'il y a de quietisme, d'abstentionnisme et d'irréalisme dans le piétisme issu de la Réforme :

« Les docteurs protestants continuent de propager cette erreur foncière que seule la foi importe et que de la foi doivent nécessairement découler les œuvres. C'est absolument faux, mais cela a une résonance si séduisante que mainte autre intelligence que celle de Luther (je songe à celles de Socrate et Platon) en a été embobinée, bien que toute l'expérience quotidienne aille évidemment à son encontre. La connaissance ou la foi la plus confiante ne saurait donner la force et l'habileté nécessaires à l'action, elle ne saurait remplacer l'exercice de ce mécanisme fin et compliqué, indispensable au préalable pour qu'un quelconque élé-

(81) An, § 42.

ment d'une représentation puisse se transformer en action. D'abord et avant tout les œuvres ! C'est-à-dire l'exercice, l'exercice, l'exercice ! La foi idoine viendra d'elle-même — soyez-en assurés. » (82)

Mais Nietzsche va plus loin dans sa condamnation et sa généalogie de la « foi ». Pour se rendre heureux, quand on n'a pas la force de changer la réalité, il faut lui échapper, « escamoter la réalité par un mensonge », ce qui est la définition stricte de l'*illusion*. La foi est évasion-négation, projection dans l'imaginaire. Ainsi, l'homme de « foi » est au fond un faible : il ne supporte pas la réalité, il ne peut pas ou ne veut pas la modifier par une pratique, ni renoncer à ses désirs fantasmatiques de « bonheur », quand bien même l'exemple de Jésus l'exigerait. En revanche (c'est le mot !), il trouve beaucoup plus facile de se rendre heureux en imagination tout en pratiquant... ses instincts de vengeance : c'est à cela que servent *en fait* les mensonges de la foi, salut, justification, résurrection, Dieu, jugement, qui permettent d'avoir le bonheur de la vengeance en se cachant la réalité. A ce mensonge béatifique de la « foi », Nietzsche oppose un réalisme qu'il appelle « tragique » : « La foi rend bienheureux : *par conséquent* elle ment. » (83) Et il décrit ainsi, pour en analyser ensuite les conséquences, les principes de la « foi » — « mensonge sacré » :

« Le mensonge sacré a donc inventé : 1) un *Dieu qui châtie et récompense*, qui avalise exactement le code des prêtres et les envoie dans le monde exactement comme ses porte-parole et ses fondés de pouvoir ; 2) un *au-delà de la vie* où on pense que la grande machine à châtier fonctionne pour la première fois — dans ce but l'immortalité de l'âme ; 3) la *conscience morale* dans l'homme, comme l'idée que le bien et le mal sont fixés, que Dieu lui-même parle par sa voix quand elle con-

(82) A., § 22

(83) An, § 50. C'est une réponse à la formule de Luther : « *Christianum oportet semper securum esse* » (Il faut que le chrétien soit toujours sans inquiétude). (Cours de 1517-1518 sur l'épître aux Hébreux.)

seille de se conformer aux prescriptions des prêtres ; 4) la *morale*, comme négation du cours naturel des choses, réduction de tout devenir à un devenir moralement déterminé ; l'action de cette morale (c'est-à-dire de l'idée de châtiment et de récompense) pénétrant l'univers entier, seule puissance, seule créatrice de tout changement ; 5) la *vérité* comme donnée, révélée, coïncidant avec l'enseignement des prêtres, condition du salut et du bonheur dans cette vie et dans l'autre.

En somme : à quel prix se paie l'*amélioration morale* ? Décrochage de la *raison*, réduction de tous les mobiles à la crainte et à l'espérance (châtiment et récompense) ; *soumission* à la tutelle des prêtres, à une rigueur dans les formalismes, qui a la prétention d'exprimer une volonté divine ; implantation d'une "conscience morale", qui met un faux *savoir* à la place de l'examen et de la recherche ; comme si était déjà établi ce qu'il faut faire ou ne pas faire — une sorte de castration de l'esprit chercheur et qui va de l'avant ; en somme, la pire *mutilation* que l'on puisse s'imaginer, infligée à l'homme sous prétexte d'en faire l'"homme bon".

En pratique : toute la raison, tout l'héritage d'intelligence, de finesse, de prudence, qui est le postulat du canon des prêtres se voient après coup arbitrairement réduits à un simple *mécanisme* ; la conformité à la loi passe pour une fin, pour la fin suprême ; *la vie ne comporte plus de problèmes* ; toute la conception de monde est salie par l'idée de châtiment ; pour faire passer la vie des prêtres pour un *nec plus ultra* de perfection, on calomnie et on salit la vie elle-même ; l'idée de "Dieu" représente une façon de se détourner de la vie, de la critiquer, voire de la mépriser ; la vérité est retournée en *mensonge de prêtres*, la recherche de la vérité en *étude de l'Écriture*, en moyen de *devenir théologien*. » (84)

(84) WzM, § 141.

Mais la réalité se venge. S'il faut échapper à la vie pour être heureux, quel piètre bonheur que celui de l'homme « moral » chrétien : il ne peut pas ne pas perdre quelques avantages substantiels en se réfugiant dans son univers imaginaire. Le bonheur par l'illusion : un bonheur illusoire ! La perte de la réalité se traduit dans la conduite et la psychologie du croyant. On ne peut pas toujours, pour vivre, avoir foi en une autre réalité que celle dont on a besoin pour vivre au présent : l'illusion se paie par la frustration, que les représentations béatifiques de la foi sont impuissantes à effacer. Pourquoi y a-t-il tant de « chrétiens » chez les psychanalystes, et la psychanalyse n'est-elle pas la voiture-balai des éclopés de la course entre la foi et le réel ? La névrose n'est-elle pas spécifiquement « chrétienne » (85) ? Dieu et la foi devraient, si l'on en croit les bienfaits que promet la foi, rendre les psychanalystes superflus, ou, en tout cas, les remplacer avantageusement. Or, il faut bien reconnaître qu'ils sont leurs meilleurs pourvoyeurs en clientèle : ingrat Prof. Freud qui dénigre une religion à laquelle lui et ses épigones doivent leur gagne-pain ! La foi est-elle *une* forme particulière de névrose, ou ne serait-ce pas que la névrose, *comme telle*, est le résultat de la foi, loin que la foi résulte de la névrose ? En tout cas, Nietzsche, sans attendre Freud, n'a guère de mal à montrer que la « certitude de la grâce » et la « joie de la résurrection » n'éclatent guère sur les têtes d'enterrement et les airs « souffrants et peïnés » des chrétiens : ils sont « morts à cette vie », ils ne « sont pas de ce monde », mais en attendant ce que la foi promet dans l'au-delà, ils trouvent le temps long... Ni solution réelle, ni remède, ni non plus compensation à la perte des joies de ce monde, la foi n'est même pas un *placebo*, comme on le prétend de la thérapeutique psychanalytique des névroses !

(85) Cf. Dr Solignac, *La névrose chrétienne*. Le « christianisme » fait quand même des heureux : les psychanalystes — ils remplacent les prêtres défaillants. La place est bonne, et on peut même cumuler depuis qu'a été supprimé le port de la soutane. A quand un discret « Ψ » (la croix... du riche !) au revers du veston ?

« Mais vous, si votre foi rend bienheureux, montrez-vous bienheureux aussi ! Votre figure a toujours fait plus de tort à votre foi que nos raisons ! Si la Bonne Nouvelle de votre Bible était écrite sur votre figure, vous n'auriez pas besoin d'exiger aussi opiniâtrement la foi en l'autorité de ce livre : vos paroles, vos actes devraient sans cesse rendre la Bible superflue, une nouvelle Bible devrait continuellement naître grâce à vous ! Mais ainsi, toute votre apologie du christianisme a sa racine dans votre non-christianisme ; avec votre défense, c'est votre propre acte d'accusation que vous rédigez. Si pourtant vous deviez souhaiter sortir de cette insuffisance en christianisme, prenez donc en considération l'expérience de deux millénaires : laquelle, exprimée avec modération sous une forme interrogative, s'énonce ainsi : "Si le Christ avait réellement l'intention de sauver le monde, n'est-ce pas peut-être qu'il a échoué ?" » (86)

Le « chrétien » dit non à la vie : mais c'est la vie qui gagne, en lui faisant sentir ce qu'il perd au change. Si le bonheur du « chrétien » n'est qu'illusoire et s'il se rend compte que la foi, dans ce monde-ci, le réduit à une interminable attente morose, pourquoi s'y agrippe-t-il ? Parce que, répond Nietzsche, la foi n'est pas seulement l'invention de fictions, mais l'invention de fictions négatives permettant, en la masquant, la *satisfaction de désirs négatifs*, tels que vengeance et haine. La pochette-surprise de la foi, c'est ce que Nietzsche appelle, avec Homère, « le miel de la vengeance » (87). L'illusion de la foi *tient* le croyant, et il y tient, parce qu'elle lui permet le bonheur de la condamnation morale. Pour éviter d'avouer son illusion, pour se ren-

(86) OSM, § 98. Seul le prêtre fait semblant d'y croire, pour entretenir cette illusion qui sert, on va le voir, ses intérêts, en étalant « le large sourire onctueux (ou : béat, paternel) du calotin » (CId, Flâneries d'un intempestif, § 2). Nietzsche, dans ce texte d'OSM, pourrait songer à la parabole des noces (Matt. 22 : 2 à 13).

(87) CId, Flâneries d'un intempestif, § 34.

dre heureux au moins négativement, le « chrétien » va dire que, si sa foi ne le rend pas heureux en ce monde, c'est à cause de la vie et des autres (88). Misérable dans ce monde en attendant l'autre, il s'offre la délicieuse gâterie de calomnier ce monde-ci, qui n'en peut mais. Si la foi ne peut être vécue (le contraire serait étonnant, puisqu'elle nie la réalité !), c'est, en un mot qui exprime le fondement pulsionnel de la foi, que le monde est « *pécheur* ». Admirez le raisonnement : le monde persécute sa foi négatrice du monde... parce qu'il est mauvais ! (89).

Si donc le « chrétien » ne peut mettre en pratique la parole de Dieu, c'est la « *faute* » du monde : le monde (la vie, les autres) est corrompu parce que l'homme est *pécheur* (90). Et appréciez ce renversement : si Nietzsche, ce triste individu, reproche au « chrétien » de ne pas pratiquer la parole, c'est par une absurde confiance en la réalité, par un excès de confiance en l'homme, qu'il faut, quand on est « chrétien », appeler « *péché d'orgueil* » (91). L'homme n'est ni Dieu, ni le Christ : son « *péché* » est ce qui l'empêche de mettre la parole en acte.

Objection de *faible*, répond Nietzsche. Le « *péché* », pivot du « christianisme », qui signifie... l'incapacité intrinsèque de la créature à faire le bien par ses seuls moyens, n'est que la projection des infirmités du faible : pure invention, et la plus pernicieuse (92). D'où vient-elle, en fait ?

1) de la faiblesse

2) des prêtres.

(88) « Le pauvre homme ! », dit Orgon de Tartuffe.

(89) Même logique chez Tartuffe : pour lui, Orgon est « mauvais » parce qu'il se refuse à être éliminé pour faire le « bonheur » de Tartuffe !

(90) Le « chrétien » dit surtout : « les hommes » sont pécheurs. Les hommes : c'est-à-dire les autres — pas lui. Pas étonnant : le « *péché* » est l'alibi de sa haine. Là, on peut dire que « l'enfer, c'est les autres » — les chrétiens qui vous figent en destin.

(91) C'est ce que sous-entend l'accusation fautive d'humanisme portée contre Nietzsche. Il n'y a pas de pire injure aux yeux du croyant. Il ne peut supporter les hommes, surtout quand ils voient clair en lui. Et, quand on veut promouvoir une humanité plus noble que la sienne, on se fait traiter par lui d'« humaniste ». Va donc, eh, théiste !

(92) Nietzsche le répète sans cesse. Cf. notamment An, § 49, *in fine*.

D'abord : ou bien la vie et la parole de Jésus sont impraticables — alors, pourquoi en parler, fût-ce en termes de salut par la foi et la grâce ? C'est avouer que l'homme n'y peut rien et que le christianisme n'est qu'un Idéal (93). Fameux prétexte : on se dispense d'agir, en se reposant sur quoi ? Sur la « grâce de Dieu ». Elle ne s'use pas si l'on s'en sert ! Ou bien, la *pratique* de Jésus est réalisable : alors, pourquoi ne la met-on pas en acte ? Le « péché » est une bonne excuse, et la foi qui y remédie en croyant que la non-pratique peut être compensée (« justifiée ») par la... foi n'est qu'un cercle vicieux, une... justification de la paresse et de la faiblesse (94). Nietzsche, ici, pense essentiellement au piétisme, à l'intériorité « renfermée » (le *Stubenrauch*) (95), aux beaux sentiments, à Kant et à « la loi morale *en moi* » (96) — qu'on se garde bien

(93) D'où l'absurdité d'une loi qui n'est posée que pour s'avérer irréalisable, donc désespérante : c'est ce qu'ont compris Jésus, Paul et Luther. Nietzsche, lui, a confondu l'enseignement de Jésus avec une *loi*, des *commandements*. Si le christianisme est loi, idéal moral à mettre en pratique, il n'est qu'illusion, et la critique de Nietzsche est *imparable*. Mais il faut se demander s'il n'est pas d'abord négation de la loi, donc refus d'un *jugement* moral portant sur l'adéquation d'une pratique à cette loi : mais, dans ce cas, la justification n'a pas de sens. De quoi faudrait-il se justifier ? L'abolition de la loi supprime du même coup le « péché », c'est-à-dire le (faux ?) problème de l'impossible conformité de la pratique à cette loi. Alors l'amour de Dieu est plus proche qu'on ne pense de l'innocence du devenir et de l'*amor fati* : innocence de l'homme, suppression de la morale, de la loi. Cf. Cld, les quatre grandes erreurs, § 8.

(94) Question à Nietzsche : sous le nom de « faiblesse », ne restaure-t-il pas ce que la Bible (pas les « chrétiens ») nomme le péché, l'incapacité de l'homme à résoudre par lui seul le problème de la vie, incapacité justement niée par l'Idéal moral « chrétien ». Le péché au sens biblique est la présomption de juger du bien et du mal malgré son incapacité fondamentale : Nietzsche l'exprime en le désignant comme morale qui, dans sa faiblesse, nie son incapacité en jugeant. La morale dont Nietzsche fait la critique, c'est celle du serpent, qui fait que l'homme se prend pour Dieu, et invente un Dieu, convoite et mange les fruits du fameux arbre de la Genèse. Nietzsche ne l'a pas compris conciemment : il conçoit l'interdiction de Gen. 2 : 16-17 comme une interdiction obscurantiste de la science (Cf. le fascinant « commentaire » qu'il donne de la Genèse dans An, § 48). Et pourtant, il comprend inconsciemment ce texte biblique (Gen. 2 et 3) quand il s'en prend au jugement moral. Pour lui, comme pour la Bible, l'homme est innocent : il n'est déchu et pécheur (faible) que lorsqu'il se fait *moral*. La vraie « chute », la « faute » par excellence, c'est la morale, le jugement des « fautes ».

(95) An, § 52 (« L'odeur de renfermé »).

(96) Kant, *Critique de la raison pratique*, Conclusion.

de « laisser s'extérioriser » pour l'inscrire dans la réalité !

Mais surtout, le « péché » est une *invention du prêtre ascétique* (97). C'est en ce cas la vie qu'on accuse de tous les malheurs du « pécheur ». On entend alors ces gémissements d'une résignation hypocrite : « la vie est dure », « cruelle », « factice », « mensongère », « c'est une tempête qui vous brise ». Or, *qui* le dit, *qui* l'a susurré à la complaisante oreille du faible, lequel ne demande pas mieux qu'une dispense d'agir, à défaut d'indulgences ? Le prêtre ascétique. Ce qu'il dit n'est pas tombé dans l'oreille d'un sourd : cela permet à la faiblesse de rester faible. Mais cela vise surtout, sans qu'elle s'en doute, à la rendre *obéissante*. Et à qui ? *Au prêtre !* Car le prêtre veut dominer : faute de dominer les forts, il domine les faibles, son « troupeau », ses « brebis », par l'encouragement de la faiblesse, en prêchant la résignation : la notion de « péché » lui sert à faire croire que la faiblesse humaine est absolue, fatale. Le prêtre n'a de brebis soumises qu'en leur répétant qu'elles ne sont que de pauvres brebis « pécheresses », que, sans lui, elles sont sans défense, que lui seul peut les « sauver ». De quoi ? Du péché. Mais c'est une imposture, puisque le « péché » est son invention et ne sert qu'à couvrir sa domination ! En réalité, le prêtre, sous prétexte du « péché », se prétend « berger », répète que les brebis seraient perdues sans lui, pour ses seuls intérêts : il veut se soumettre les brebis pour l'emporter indirectement sur les forts (98). Pour cela, il faut que les forts apparaissent comme l'incarnation du « mal » : les instigateurs de révolte et les prétendus ennemis de la brebis — qui ne sont, en fait, que les adversaires du prêtre et de sa domination — seront

(97) Du prêtre, mais justement pas de Jésus : « Jésus n'avait-il pas lui-même supprimé l'idée de péché ? » (An, § 41). Pour Nietzsche, le prêtre, l'auteur de l'idée de péché, c'est Paul.

(98) « La désobéissance à Dieu, c'est-à-dire au prêtre, à la "loi", est maintenant appelée "péché" ; les moyens de "se réconcilier avec Dieu" sont, comme il va de soi, des moyens qui ne font qu'assurer une soumission plus profonde au prêtre : seul le prêtre "rachète". » (An, § 26.) Remarquons dans ce texte, et dans la suite, la mise entre guillemets du discours sacerdotal.

calomniés par lui devant les craintives brebis, et dénommés « loups » ou « brebis galeuses ».

Qui calomnie veut *toujours* dominer. Le prêtre domine doublement : il règne sur son troupeau (99) et, par le renversement des valeurs, par l'Idéal et la Foi, il l'emporte sur les forts : qui dit mieux ? Mais la calomnie, dira-t-on, ne donne qu'un pouvoir simplement « moral », « idéal ». C'est vrai : la domination du prêtre n'est pas ouverte, elle est indirecte, ou, comme nous dirions, *idéologique*. Mais elle est efficace et n'est-ce pas là le fondement du seul vrai pouvoir : le pouvoir de domination n'est-il pas essentiellement idéal ? C'est de la morale que tous les pouvoirs dominants tirent fondamentalement leur force.

« Paul voulait la fin, *donc* il voulait aussi les moyens... Ce à quoi lui-même ne croyait pas, les idiots parmi lesquels il sema sa doctrine le crurent. — Son besoin à lui, c'était la puissance : en Paul c'était encore le prêtre qui voulait la puissance — il ne pouvait se servir que d'idées, d'enseignements, de symboles au moyen desquels on peut tyranniser les masses, former des troupeaux. » (100)

Comment s'opère cette main-mise ?

« “Il faut rendre l'homme malheureux” — ç'a été de tout temps la logique du prêtre. — On devine déjà *ce qui*, suivant cette logique, a été par là mis au monde : le “péché”... L'idée de faute et de châtiment, tout “l'ordre moral du monde” a été inventé *contre* la science, contre la possibilité pour l'homme de se détacher du prêtre... Il ne

(99) Ce que Nietzsche découvre, c'est l'exploitation de l'homme par le prêtre, c'est-à-dire par l'Idéal. Ce n'est pas celle de l'homme par l'homme, car, pour lui, le prêtre n'appartient pas à l'humanité, il est même « de sexe ambigu » ! Et ce n'est pas « l'homme » qui domine, c'est l'Idéal. Cf. EH, I, § 7 : « Je suis loin de tenir rigueur à des individus de ce qui n'est qu'une millénaire fatalité ».

(100) An, § 42.

faut *pas* que l'homme regarde hors de lui-même : il ne faut *pas* qu'il regarde au fond des choses pour s'instruire avec intelligence et prudence, il ne doit même pas regarder du tout : il doit *souffrir*. Et il doit souffrir de façon à avoir toujours besoin du prêtre. Au diable les médecins ! *Ce qu'il faut, c'est un Sauveur*. L'idée de faute et de châtiment, y compris la doctrine de la “grâce”, de la “rédemption”, du “pardon”, — mensonges d'un bout à l'autre (...). Cela vient des instincts les plus lâches, les plus rusés, les plus bas ! Un attentat de *prêtre* ! Un attentat de *parasite* ! Un vampirisme de blêmes sangsues souterraines... (...) Encore une fois, le péché, cette forme *par excellence* d'auto-profanation de l'homme, est inventé pour rendre impossibles la science, la culture, toute élévation et toute noblesse de l'homme ; le prêtre domine par l'invention du péché. » (101)

Rendre idiot le troupeau, calomnier les autres, tels sont les moyens de domination du prêtre. Ce pouvoir moral de l'idéal ascétique, pouvoir du faible, règne par la *pression idéologique* de la foi, et il n'est pas sans comporter quelques avantages temporels non négligeables, bien qu'on se donne les gants de le dire « spirituel » (102). L'Idéal est toujours masque : la source du pouvoir est donc dans le masque, et, à découvert, l'exploitation et la domination ne tiendraient pas longtemps. D'où l'importance des manœuvres idéologiques, de la foi et de ses applications dans des jugements : la calomnie, la culpabilisation, l'enfoncement des dominés dans le « péché ». Les adversaires, les forts, on les appellera « impies », « athées », « nihilistes », « criminels », « humanistes ». Quant à la « brebis » le prêtre lui répétera : « il est juste, à cause du péché, que tu restes faible et obéissante : la force et la résistance contre la domination du péché, c'est le mal : cette vie,

(101) An, § 49.

(102) Par exemple : « le prêtre est grand bouffeur de beefsteak » (An, § 26) : les viandes des sacrifices ne sont pas perdues pour tout le monde (cf. Osée, 6 : 6).

et les forts, c'est le mal, et je te protège contre eux ». Traduisez : si vous restez soumis, je règne et votre affaiblissement de « pécheurs » sert mes intérêts. Ainsi, le prêtre dissimule *génialement* que le mal subi par la brebis faible (son asservissement à l'idée de péché) vient surtout *de lui*, tout en proclamant qu'il a été voulu par Dieu. Il entretient le mal qu'il a lui-même inventé, et *c'est lui qui est la vraie cause du mal que subit la brebis !* Car il a intérêt à ce que le faible ne se révolte pas, et il ne règne que si le faible se soumet à la « foi », c'est-à-dire à ses intérêts, au lieu d'affronter et de changer la vie (103). Le mal, ce n'est donc pas le « péché » (qui n'est guère qu'un masque idéologique), ce sont les intérêts et la domination du prêtre par l'Idéal.

« Je condamne le christianisme, j'élève contre l'Église chrétienne la plus terrible des accusations qu'un accusateur ait jamais prononcée. Elle est pour moi la dernière des corruptions concevables, elle veut l'ultime corruption encore possible. L'Église chrétienne n'a rien épargné du contact de sa perversion, elle a fait de toute valeur une non-valeur, de toute vérité un mensonge, de toute rectitude une vileté de l'âme. Qu'on ose après cela me parler de ses bénédictions "humanitaires". Se débarrasser d'une misère quelconque allait contre son intérêt le plus profond : elle a vécu des misères, elle *a créé* des misères, pour se perpétuer... Par exemple le ver du péché : c'est de cette misère-là que l'Église a enrichi l'humanité ! » (104)

On comprend pourquoi Nietzsche combat la faiblesse : d'une façon ou d'une autre, par la morale qu'elle se donne ou se laisse imposer par le prêtre, elle

(103) C'est pourquoi, le faible, le croyant, comme le névrosé, se plaint sans cesse, mais ne change pas, et il se plaint *pour* ne pas changer. Et le prêtre ascétique, la société ont intérêt à entretenir cette résignation plaintive, pour que rien ne change dans leur domination sur les individus. Pour tout ceci, lire GM, III, en particulier § 15.

(104) An, § 62.

se laisse fatalement écraser par une formidable puissance qu'elle ne peut dominer. *La faiblesse tombe toujours dans la soumission* (105) : non pas celle qu'impose la réalité de la vie, mais celle, illusoire mais terriblement efficace, de l'Idéal, de la « foi » et de la « morale » (106).

Mais qui est le prêtre ascétique ? Évitions le piège de la simplification. La guerre à la soutane : trop facile, cela masque les vrais prêtres au sens nietzschéen. On doit appeler prêtre tout personnage, toute entité, toute puissance qui règne par la perpétuation de la culpabilité (même si le « péché » est affublé d'autres noms), de la peur de changer, d'assumer la force de se révolter. Le prêtre, c'est toute puissance de LOI. Ce peut être l'État, qui veut des citoyens soumis, pour qui le péché de la « nature » humaine s'appelle « désordre » et qui calomnie ses adversaires en les nommant « anarchistes » ; ce peut être la Nation, qui veut des patriotes enthousiastes et inconditionnels (la calomnie s'énonce : « bolcheviks », « anti-France », « dissidents », « 5^e colonne », « juiverie cosmopolite », et on peut allonger la liste) ; c'est encore « l'Idéal de l'Occident chrétien », ou l'« Internationale communiste », la morale, les grandes valeurs, l'Ordre, etc. Tout prêtre ascétique se reconnaît à sa puissance fondamentalement morale, idéale (mais réelle, puisqu'elle se matérialise dans certaines réalisations concrètes de la puissance ascétique : camps de concentration, de rééducation, prisons, asiles psychiatriques, exécutions, exils, mais aussi écoles, Églises...) ; à sa distinction stricte entre le « Bien » et le « Mal » (107) ; à sa haine pour la réalité, l'histoire, la

(105) Faiblesse (péché) — idolâtrie — esclavage. Cf. début du Décalogue.

(106) Cela rejoint la problématique paulinienne de la loi, qui conduit à la mort. J.-J. Rousseau dit aussi semblablement que la pire domination qu'on puisse subir n'est pas celle des choses, mais celle de l'homme (donc de son amour-propre et de son idéologie).

(107) D'autant plus stricte qu'elle est fausse ou illusoire, évidemment : toute morale est *nécessairement* « nazie », comme on dit, ou « stalinienne » ou « maccarthyste ». Le nazisme et ses semblables ne font que pousser la logique de la morale à son terme jusqu'à ses dernières conséquences : distinction bien-mal (racisme), ghettos, camps ; invocation de Dieu, « guide » rédempteur, c'est-à-dire un « prêtre » (qui n'a échoué que faute de pouvoir « sourire béatement »).

vie (censure, élimination des gêneurs, monopole des partis, de la presse, etc.) ; à la fureur qui le prend et à la haine qu'il insuffle aux faibles (la « majorité silencieuse » : *qui* l'a rendue muette ?) contre ses « ennemis » (héréditaires, de classe, historiques, religieux, etc.) (108).

L'analyse du prêtre ascétique et de la « foi » qu'il inspire, signifie que la souffrance et la faiblesse humaines viennent moins de la réalité que de l'Idéal. L'« ordre », la « morale », la « foi » meurtrissent et tuent plus que le « désordre », l'« immoralité » et l'« impiété » (109) qu'ils prétendent responsables de la misère. A Marx, pourtant adversaire comme lui de la religion, on peut supposer que Nietzsche répondrait ceci : c'est l'Idéal le vrai fondement de l'exploitation et de l'oppression, loin que ce soit l'inverse ; ensuite, c'est encore de la religion de croire au « péché » d'une classe, qui serait la cause du « mal » de l'exploitation. Une telle explication, selon Nietzsche, est trop partielle, donc religieuse : l'exploitation, la souffrance résultent a) de la vie comme contradiction b) de l'idéologie morale. Or, pour Nietzsche, il y a encore idéologie morale dans le « socialisme », surtout « scientifique », puisqu'il accuse et condamne, sépare « bons » et « méchants » (pourquoi, au fait, faudrait-il prendre le parti des opprimés, sinon par une option morale ?), n'aboutit qu'au renforcement de l'État ou d'un parti plus puissant que Dieu, lesquels possèdent la « Vérité » (c'est le seul mot russe que connaissent les Français) et peuvent seuls « sauver » — mais demain, toujours demain... Et, avant les lendemains qui chantent, combien y a-t-il d'aujourd'hui qui déchantent (110) ?

(108) Les pires, comme chacun sait, sont ceux « de l'intérieur » : ils connaissent la musique et risquent de vendre la mèche.

(109) Pourquoi les guillemets ? Parce que l'ordre moral et religieux est immoral et désordonné en fait : les juges de tout acabit nuisent plus que les « criminels » (encore une calomnie). Comme dit Musil : « Il n'y a plus guère aujourd'hui que les criminels qui osent nuire à autrui sans recourir à la philosophie » (*L'homme sans qualités*, chap. 48).

(110) Cf. CId, *Flâneries d'un intempestif*, § 34 : « Mais également quand le chrétien condamne, calomnie, salit le "monde", il le fait par le même instinct qui entraîne l'ouvrier socialiste à condamner, calomnier, salir la société.

Le prêtre ascétique, c'est toute autorité répressive fondée sur un Idéal dans lequel on demande une foi qui substitue l'illusion à la réalité. Le plus étrange, c'est que l'Idéal de la « foi » fait plus de mal que la réalité (111), par lui-même (répression) et par le fait qu'il enseigne à l'éluder, donc à la subir passivement, ce qui est toujours dangereux : les « brebis » « chrétiennes » sont bien mal armées dans le monde. Et le paradoxe, c'est que, comme pouvoir sur les hommes, l'Idéal des faibles est plus fort que toute la réalité. Le mal radical, pour Nietzsche, c'est donc la foi en l'Idéal du « péché » car, à part le prêtre, il n'y a pas de « responsable » de la souffrance humaine, sauf... la vie (112). Le mal réel, celui qu'il faut combattre et abolir, c'est la foi au « péché », c'est la domination de l'Idéal du « péché » : le « christianisme ».

« C'est pour moi la plus grave malpropreté que l'humanité ait sur la conscience, la duperie de soi devenue instinct, la volonté d'ignorer par principe tout ce qui arrive, toute causalité, toute réalité, c'est le faux-monnayage *in psychologicis* poussé jusqu'au crime. L'aveuglement devant le christianisme est le *crime* par excellence, le crime contre

Le « Jugement dernier » est encore la douce consolation de la vengeance — la Révolution, telle que l'espère l'ouvrier socialiste, seulement pensée dans un avenir un peu plus lointain... L'« au-delà » même... à quoi servirait un « au-delà », si ce n'est à salir l'« en-deçà » ?... »

Cette explication des luttes sociales par Nietzsche est sans doute bien courte. Mais Nietzsche s'intéresse aux instincts qui reprennent en compte des contradictions objectives. Par ailleurs il estime que l'exploitation n'est pas accidentelle, mais essentielle à la vie. Et quels exploiters en effet que certains prétendus ennemis de l'exploitation ! Sur le socialisme, cf. aussi PBM, § 259 et An, § 58.

(111) Cf. KGW, VIII, 2, 11 (135) : « *Critique des grands mots*. — Je suis plein de défiance et de malice envers ce qu'on appelle "Idéal" : mon pessimisme consiste à avoir reconnu que les grands sentiments sont une source de misère, c'est-à-dire de rabougrissement et de dévaluation de l'homme.

On se fait illusion chaque fois qu'on attend un "progrès" d'un Idéal ; la victoire de l'Idéal a été jusqu'ici chaque fois un mouvement rétrograde.

Christianisme, révolution, abolition de l'esclavage, égalité des droits, philanthropie, pacifisme, justice, vérité : tous ces grands mots n'ont de valeur que dans le combat, comme étendards ; pas comme réalités, mais comme formules d'apparat, qui expriment tout autre chose (et même le contraire !).

(112) Cf. sur ce point CId, les quatre grandes erreurs, § 8.

la vie. (...) La morale chrétienne — la plus pernicieuse forme de volonté de mensonge, la vraie Circé de l'humanité : ce qui l'a corrompue. Ce n'est pas l'erreur en tant qu'erreur qui m'épouvante à ce spectacle (...), c'est le fait absolument horrible que la *contre-nature* a, en tant que morale, reçu les plus grands honneurs et est restée suspendue au-dessus de l'humanité comme loi, comme impératif catégorique !... Se méprendre à ce point — *non* en tant qu'individu, *non* en tant que peuple, mais en tant que genre humain !... Que l'on ait enseigné à mépriser les instincts premiers de la vie, qu'on ait inventé le mensonge de l'"âme", de l'"esprit", afin d'abîmer le corps ; que l'on enseigne encore à éprouver ce qui conditionne la vie : la sexualité, comme quelque chose d'impur (...). La morale de l'abnégation est *par excellence* la morale du déclin, c'est le fait : "je dépéris" traduit par l'impératif : "Vous devez tous dépérir !" (...) Maintenant, il est encore possible que ce ne soit pas l'humanité qui soit en plein déclin, mais seulement cette engeance de parasites que constituent les *prêtres*, qui, grâce à la morale, ont su, par le mensonge, s'instituer juges des valeurs — et qui ont pressenti dans la morale chrétienne le moyen d'accéder à la *puissance*. Et, de fait, c'est bien ma conception : les maîtres, les guides (*Führer*) de l'humanité, y compris les théologiens, tous tant qu'ils sont, ont été des *décadents* : de là vient le renversement de toutes les valeurs en valeurs hostiles à la vie, de là vient la morale... *Définition de la morale* : l'idiosyncrasie de *décadents*, avec l'intention cachée de *se venger de la vie* — et cela avec succès ! J'attache du prix à cette définition. » (113)

De ce point de vue, il est très remarquable que Nietzsche oppose au « péché » non seulement l'innocence, mais aussi la pratique (de même que le Nouveau

(113) EH, IV, § 7.

Testament oppose au péché et à la faute la grâce et la nécessité des actes accomplis selon la Parole), car, pour Nietzsche, le « péché » est un obstacle à l'action transformatrice : la pratique seule peut sauver, c'est-à-dire éliminer l'Idéal, avec son refus de la réalité.

C'est la version que Nietzsche, quant à lui, donne de la foi et de l'espérance : l'innocence vraie consiste à avoir foi dans le monde et la vie, sans condamner l'action par l'idée de péché et les autres par celle de faute et de responsabilité. Nietzsche veut qu'on ne *juge* pas ; et c'est sa définition à lui de *l'ἀγάπη*, qui implique les deux autres vertus demandées par Paul. Juger du « Bien », affaiblir par le « péché », accuser les « méchants », tel est pour Nietzsche le contraire de l'innocence — que d'autres peuvent appeler, s'ils veulent, foi en Dieu. Mais, si celle-ci a son sens perverti par le « péché », foi, espérance, sans charité, ne sont plus, comme il le dit, que haine typiquement « chrétienne » — en d'autres termes : « cymbale qui résonne et airain qui retentit. » (114) Il est donc significatif — mais peut-être pas inattendu — que Nietzsche, récusant la haine « chrétienne », parle dans les mêmes termes de sa propre conception et de la *pratique* de Jésus :

(114) Cf. An, § 33. Noter en particulier ces phrases que Nietzsche, à sa manière, fait siennes : « Le "péché" comme tout sentiment de distance entre l'homme et Dieu est (par Jésus) aboli — la "Bonne Nouvelle", c'est précisément cela (...). La conséquence d'un tel état se projette dans une nouvelle pratique, la pratique proprement évangélique. Ce n'est pas une "foi" (croyance) qui distingue le chrétien : le chrétien agit, il se distingue par une autre manière d'agir. »

Là-dessus, il faudrait se demander pourquoi le message christique ou chrétien tourne si facilement à l'idéologie du péché, ce que Nietzsche pour sa part attribue à Paul. Or, cette thèse ne résiste ni aux faits, ni aux textes des épîtres, et, par l'attribution du renversement « chrétien » à un seul homme, est aussi simpliste que contraire à la vision nietzschéenne de l'histoire. De même pour l'explication que Nietzsche donne de la Réforme. Mais il faut bien que Nietzsche trouve une explication (ou... un responsable — lui aussi !) de l'écart entre message de Jésus et « christianisme ». Si le « christianisme » est masque, qui l'a transformé en « couverture » ? S'il résout le problème de travers, Nietzsche a au moins le mérite de le poser. Si Dieu est Tout-Autre, le « christianisme », aplanissant la différence entre l'homme et Dieu ou réintroduisant Dieu en l'homme sous forme de surmoi, n'est qu'une hérésie, une idéologie. Mais, historiquement, généalogiquement, psychologiquement, quels sont les conditions de cet aplanissement : quels instincts sont à l'œuvre pour tourner le « vin nouveau » de Jésus en acide... « ascétique » ?

« Ce "joyeux Messenger" est mort comme il a vécu, comme il a *enseigné*, — certes *pas* pour "racheter" les hommes, mais pour montrer comme on doit vivre. C'est la *pratique* qu'il a léguée à l'humanité : son comportement devant les juges, devant les bourreaux, devant le Sanhédrin, et devant les calomnies et railleries de toute sorte — son comportement sur la *croix*. Il ne résiste pas, il ne défend pas son droit, il ne fait rien pour éloigner de lui la coupe suprême, bien plus, il la *provoque*... Et il supplie, il souffre, il aime *avec* ceux qui lui font du mal (...). Ne pas se défendre, ne pas se mettre en colère, ne pas rendre responsable... Mais au contraire ne pas résister, même au méchant : — l'*aimer*... » (115)

« Ma formule pour la grandeur dans l'homme, c'est *amor fati* (116) : ne rien vouloir autrement, ni dans le passé, ni dans l'avenir, ni au siècle des siècles. Non pas seulement supporter l'inéluctable, encore moins le dissimuler — tout idéalisme est attitude mensongère devant l'inéluctable — mais l'*aimer*. » (117)

Le message de Jésus, c'est justement de renoncer au « péché », et il n'y a que Jésus qui vit ce message. Donc, tout homme qui se réclame de Jésus sans agir comme lui et en proclamant sa foi dans le « péché » est « chrétien », donc anti-christ au sens propre. Par rapport à Jésus, tout « chrétien » est un prêtre ascétique en herbe ou, pour mieux dire, « en puissance » (oh combien !). Mais, pour éviter d'être reconnu comme ce

(115) An, § 35.

(116) Expression reprise au stoïcisme avec un sens différent : aimer le destin.

(117) EH, II, § 10. Cf. le 10^e commandement du Décalogue. Cf. PBM, § 164 : « Jésus disait à ses compatriotes juifs : "La loi était pour les esclaves — aimez Dieu comme je l'aime, en fils : que nous importe la morale, à nous, fils de Dieu ?" » et K., XII, p. 266, § 153 : « Jésus de Nazareth aimait les méchants, pas les bons : le spectacle de l'indignation morale de ces derniers l'a même amené à les maudire. Partout où on jugeait, il prenait parti contre ceux qui jugeaient : il voulait être le négateur de la morale. »

qu'il est, le « chrétien » de la foi au « péché », idéaliste, incapable de pratiquer une transformation forte ou préférant s'enivrer de domination, va continuer de « changer » la réalité faiblement, c'est-à-dire en imagination : en parole. A l'aide de la parole de la « foi », puissance évocatrice de l'imaginaire, il va travestir sa pratique anti-chrétienne en « force » et en « vertu » « chrétiennes ».

2) La foi est une justification falsificatrice : la puissance du mot

Le « péché » empêche d'agir comme Jésus l'a demandé. Ce sera donc par des notions imaginaires qu'on va transformer la non-pratique chrétienne en « vertu chrétienne », la haine en « amour du Christ », le non-christianisme ou l'anti-christianisme en « christianisme ». Cette transformation qui, pour Nietzsche, est *constitutive du « christianisme » comme tel, et non un de ses avatars aberrants ou hérétiques*, s'opère comme *substitution* et *retraduction*. A la pratique, va être substituée la « foi » comme discours du « péché ». Mais on a vu que cette foi conduit en revanche à une certaine pratique : celle du jugement moral et de la condamnation. On va alors retraduire les actes réels fondés sur l'Idéal du péché et du jugement en formules qui les feront paraître le contraire de ce qu'ils sont.

« Coup de maître : nier et condamner la pulsion dont on est l'expression, faire constamment parade, en acte et en parole, du contraire de cette pulsion. » (118)

Foi au lieu de pratique :

« Le salut par la foi, à savoir qu'il n'y a aucune autre voie vers la filiation de Dieu que la *pratique de la vie* enseignée par le Christ — retournée dans la foi selon laquelle il faudrait

(118) KGW, VIII, 2, 11 (240) = WzM, § 179.

croire à un quelconque miraculeux *paiement* du *péché*, exécuté, non par l'homme mais par l'action du Christ : de la sorte il fallait que fût réinterprété le "Christ en croix". » (119)

« Après s'être laissée défaire de *toute la pratique chrétienne* et avoir sanctionné justement la vie dans l'État, cette sorte de vie que Jésus avait combattue et condamnée, l'Église a dû placer ailleurs le sens du christianisme : dans la croyance (foi) aux choses incroyables, dans tout un cérémonial de prières, d'adoration, de fêtes, etc. La notion de "péché", de "pardon", de "châtiment", de "récompense" — tout cela insignifiant et à peu près exclu par le christianisme primitif — passe à présent au premier plan. Effroyable mic-mac de philosophie grecque et de judaïsme ; l'ascétisme ; jugement et condamnation perpétuels ; hiérarchie, etc. » (120)

Mais la retraduction du message de Jésus, qui aboutit à une pratique du jugement, est doublée d'une autre retraduction, celle de cette pratique elle-même. Quand on a falsifié l'Évangile, il est facile de prétendre « évangélique » la pratique qui découle des pulsions qui ont suscité cette falsification ! D'où les guillemets qu'impose Nietzsche, pour marquer le décalage du discours « chrétien » par rapport a) au texte, au langage propre ; b) à la réalité de la pratique analysée psychologiquement, généalogiquement. Les guillemets signalent et dénoncent un double mensonge, philologique et généalogique. A la Sainte Écriture (*heilige Schrift*) et à la pratique christique est substitué le « saint mensonge » (*heilige Lüge*).

Corrélativement, donc, Nietzsche se donnera pour tâche : a) comme *philologue*, de décrypter cette parole, de la retranscrire et de lui substituer, en retour, son appellation authentique, c'est-à-dire non chrétienne,

(119) KGW, VIII, 2, 11 (295).

(120) WzM, § 169.

montrant que ce qu'on appelle « parole de Dieu » n'est pas la parole de Dieu, mais la parole mensongère *de l'homme*. b) comme *généalogiste*, de dévoiler la pulsion de haine et de vengeance qui parle dans les mots, quel type de vie s'exprime, euphémisé, dans les grands mots : le ressentiment, la volonté de dominer par le jugement moral, l'incapacité à agir par amour (de la vie). La généalogie est la discipline qui entend détecter quel type d'homme, quelles pulsions s'expriment dans « ce qui s'appelle "chrétien" ». Elle réfère la prétendue « parole de Dieu » du « christianisme », non plus à l'Écriture, à l'Évangile, mais à la pratique et aux pulsions qui sont elles-mêmes sources de falsification de l'Évangile. Le « christianisme » n'est plus seulement ici un mensonge, mais une *pulsion* masquée, une déformation, l'alibi idéologique d'une pratique contre-évangélique.

« Tout ce qui, jusqu'ici s'appellait "vérité", je l'ai reconnu comme la forme la plus nuisible, la plus sournoise, la plus souterraine de mensonge : le saint prétexte de "réformer" l'humanité, comme la ruse permettant de sucer le sang de la vie, de la rendre anémique. La morale comme *vampirisme*... Qui met la morale à découvert a du même coup mis à découvert la non-valeur de toute valeur en laquelle on croit ou a cru jusqu'ici ; dans les types humains les plus vénérés et même *canonisés*, il ne voit plus rien d'honorable, mais l'espèce la plus funeste d'avortons, funestes *parce qu'ils fascinaient*... La notion de "Dieu" inventée comme notion antithétique de la vie — et, dans cette notion, ramassé en une épouvantable unité, tout ce qui est nuisible, vénéneux, calomniateur, toute la haine mortelle contre la vie ! La notion d'"au-delà", de "monde vrai", inventée pour dévaluer le *seul* monde existant, et ne plus laisser aucune tâche pour notre réalité terrestre. La notion d'"âme", d'"esprit" et, pour couronner le tout, d'"âme" immortelle inventée pour mépriser le corps et le rendre malade — "saint !" —, pour

opposer une effrayante insouciance à tout ce qui mérite sérieux dans la vie (...). La notion de "péché" inventée, avec l'instrument de torture correspondant, la notion de "libre-arbitre", pour faire de la méfiance envers les instincts une seconde nature (...). Enfin, et c'est le plus terrible, dans la notion d'homme *bon*, on prend le parti de tout ce qui est faible, malade, mal dans sa peau, de tout ce qui est *voué à dépérir* — c'est la loi de la *sélection* biffée, c'est un idéal provenant du contrepied de l'homme fier et accompli, de l'homme qui dit oui, qui est sûr d'un avenir, qui porte en lui un avenir, et qu'on appelle dès lors *le méchant*... Et, sous le nom de *morale*, on a cru à tout ça ! *Écrasez l'infâme !* » (121)

C. Nietzsche philologue et généalogiste

1) Généalogie

Attaquer le « christianisme », montrer son imposture ne consiste pas à réfuter ses arguments : il n'y a pas de preuves de l'existence de Dieu, ni par la raison, ni par la conviction (122), et, de toute façon, les arguments du « christianisme » ne sont que de grands mots, destinés à masquer la réalité pratique et pulsionnelle du « chrétien » — la vengeance, le jugement, la haine.

« Il n'est pas à nos yeux d'adversaires plus irréductibles que les théologiens qui continuent, par leur concept de l'"ordre moral universel", à infecter de "punition" et de "faute" l'innocence du devenir. Le christianisme est une métaphysique de bourreau... » (123)

(121) EH, IV, § 8. L'imprécation de Voltaire est citée en français par Nietzsche.

(122) An, § 54. Cf. p. 153-154, le texte de WzM, § 251.

(123) CId, Les quatre grandes erreurs, § 7. Lire aussi le § 8.

Ce qui est dangereux et pervers, dans le « christianisme » — outre qu'il trahit celui dont il se réclame —, ce n'est pas ses pulsions, car il n'a assurément pas le monopole de la haine, mais une certaine façon de faire violence à la réalité par son désir en donnant ses pulsions violentes pour autre chose que ce qu'elles sont (124).

« Les grands crimes en psychologie :

1° toute douleur et tout malheur ont été faussés par l'idée de tort (faute). — on a enlevé à la douleur son innocence ;

2° tous les *sentiments de plaisir forts* (l'exubérance, la volupté, le triomphe, l'orgueil, l'audace, la connaissance, l'assurance et le bonheur qu'on prend à soi-même) ont été stigmatisés comme coupables, égarants, suspects ;

3° les *sentiments de faiblesse*, les lâchetés intimes, le manque de courage pour soi-même ont été affublés de noms sanctificateurs et enseignés comme des qualités hautement souhaitables ;

4° tout ce qui est *grand* dans l'homme a été réinterprété comme abnégation, sacrifice de soi-même pour autre chose, pour les autres ; même chez l'homme de la connaissance, chez l'artiste, on a prétendu que la *dépersonnalisation* était cause du savoir et des capacités ;

5° *l'amour* a été travesti en dévouement (et en altruisme), alors qu'il est conquête ou don résultant de la surabondance de la personnalité. Seules les personnalités *les plus complètes* savent aimer ; les gens impersonnels, "objectifs" font les pires amoureux — qu'on interroge là-dessus les charmantes ! Cela vaut également pour l'amour de Dieu ou l'amour de la "patrie" ; il faut être solidement posé en soi-même (...)

6° la vie conçue comme châtiment, le bonheur

(124) Cf. les ouvrages de R. Girard : *La violence et le sacré* et *Des choses cachées depuis la fondation du monde*.

comme une tentation ; les passions, diaboliques, la confiance en soi, impie.

Toute cette psychologie est une psychologie de l'inhibition, une façon de nous emmurer par peur ; d'une part la grande masse (des ratés et des médiocres) veut par là se défendre contre les forts (et les détruire dans leur développement...), d'autre part elle veut sanctifier et faire respecter toutes les pulsions qui la font le mieux prospérer. » (125)

La première chose à faire est donc de dévoiler cette réalité pulsionnelle, puisque la négation de la vie prend son origine dans un voilement de cette négation pulsionnelle (126). La valeur d'un idéal réside dans ce qui le détermine, dans son rapport avec la vie, négatif ou affirmatif, c'est-à-dire dans ce qu'il *veut*, dans ce qui veut en lui : affirmation ou négation de la vie (127). La valeur des actes ne se mesure donc pas à l'intention qu'ils se donnent ouvertement, mais au décalage, au masque qui séparent ses principes avoués et son vouloir ou sa pratique. La valeur d'une morale réside dans le rapport entre la pulsion et son expression, sa reprise ou sa « récupération ».

« Jadis, on disait de toute morale : "Vous la reconnaîtrez à ses fruits" ; moi, je dis de toute morale : elle est le fruit auquel je reconnais le *sol* qui l'a nourrie. » (128)

(125) WzM, § 296.

(126) Voir le texte de la p. 154, note 2 (WzM, § 251).

(127) D'où cette remarque importante de Nietzsche que la pensée la plus neuve et la plus vivante peut être reprise, « détournée » de sa volonté, « récupérée » par une autre volonté. Cela rend possible la perversion de message du Christ par Paul et Luther... et celle de l'œuvre de Nietzsche, entre autres, par les nazis. Mais, vivre, c'est récupérer, même si, par la récupération, une intention peut être rendue mortelle. Seuls les *morts* ne récupèrent rien. *Il n'y a donc pas de « vérité » unique d'une doctrine VIVANTE.*

(128) KGW, VIII, 3, 14 (76). Cf. Matt. 12 : 33 et 7 : 16, ainsi que Jean 7 : 17 et Luc 6 : 46. « Pourquoi m'appellez-vous Seigneur... ? » A ce pourquoi de Jésus, Nietzsche entend donner une réponse : vous m'appellez Seigneur *pour* ne pas faire ce que je dis, pour cacher vos désirs sous ce que je dis. Lire Clid, Flâneries d'un intempestif, § 32 : « Ce qui justifie l'homme, c'est sa réalité — elle le justifiera éternellement. L'homme réel ne vaut-il pas cent fois mieux, comparé à n'importe quel homme désiré, rêvé, inventé de toutes pièces ? Que n'importe quel homme *idéal* ? »

La formule de Jésus visait à contester la valeur réelle des intentions sans actes, mais Nietzsche veut montrer, en outre, que la morale est précisément une organisation pulsionnelle commandant une certaine façon d'agir, une substitution des « intentions » aux actes, une volonté de pratiquer le travestissement de la pulsion dans un Idéal dénégateur. Il est vrai qu'une morale se reconnaît à ses fruits : mais Nietzsche ajoute que la ruse du « christianisme », c'est que l'arbre *cache un sol pourri* qui ne peut donner naissance qu'à des... « nêfles », au lieu de fruits. D'où la tâche de la généalogie comme « mise à découvert » (129) :

« La question de l'*origine de nos évaluations* et de nos tables des biens ne coïncide pas du tout avec leur *critique*, comme on le croit souvent : encore que la découverte de quelque *pudenda origo* (130) amène à notre sentiment une dévaluation de la chose qui en est issue et prépare un état d'esprit et une attitude critiques à son égard.

Que valent en elles-mêmes nos évaluations et nos tables morales des biens ? *Quel est le résultat de leur domination ?* Pour qui ? En relation avec quoi ? — Réponse : pour la vie. Mais *qu'est-ce que la vie ?* Il faut ici une nouvelle détermination, plus définie, de la notion de "vie". Ma formule pour cela est : la vie est volonté de puissance (...). L'évaluation morale est une *interprétation*, une manière d'exégèse. L'interprétation elle-même est un *symptôme* de certains états physiologiques déterminés, ainsi que d'un niveau intellectuel déterminé de jugements dominants : *Qui interprète ?* Nos affects. » (131)

(129) La généalogie veut « sonder les reins et les cœurs » (cf. EH, III, CW, § 4). Comme la Bible, Nietzsche veut mesurer la valeur des actes à leur vouloir pulsionnel (ce qui s'appelle aussi, ailleurs, *mesurer leur valeur à l'ἀγάπη qui s'y manifeste*. Et celle-ci consiste peut-être d'abord à renoncer au « christianisme » comme *Idéal*, « foi ».)

(130) Origine honteuse.

(131) WzM, § 254.

Que démasque donc la généalogie dans le « christianisme » ? Des affects orientés selon la logique de la dissimulation, qui cachent *et* expriment certaines pulsions. Ainsi le « christianisme », selon Nietzsche, est :

a) dissimulation, lâcheté : il n'a pas le courage de ses pulsions violentes, il les travestit en Idéal-masque ; il est mensonge hypocrite, qui les affuble en « morale » ;

b) expression de certaines pulsions déterminées : maladie, renoncement, peur, esprit de troupeau et volonté de vengeance, calomnie, haine envers autrui et la vie : le ressentiment — travestis en vertus morales.

« Cette "contre-nature" qu'est la morale qui conçoit Dieu comme antithèse et condamnation de la vie n'est elle-même qu'un jugement de valeur de la vie — de *quelle* vie ? de *quelle sorte* de vie ? Mais la réponse, je l'ai déjà donnée : de la vie déclinante, affaiblie, épuisée, condamnée. La morale, telle qu'on l'a comprise jusqu'ici — telle que Schopenhauer en dernier lieu, l'a encore formulée, en tant que "négarion du vouloir-vivre" — cette morale est *l'instinct* même de la décadence qui se donne en impératif : elle dit "péris !" . Elle est le verdict prononcé par des condamnés. » (132)

En un mot, le « christianisme » est a) haine, négation de la réalité b) mensonge sur la vérité réelle de cette haine et de cette négation (133).

« Un idéal qui veut l'emporter ou s'affirmer cherche à s'appuyer : a) sur une origine *controuvée* ; b) sur une parenté prétendue avec de puissants idéaux déjà existants ; c) sur le frisson du mystère, comme si une puissance indiscutable

(132) CId, la morale comme contre-nature, § 5.

(133) Le péché n'est pas tant dans ce qu'on fait que dans la façon dont on divinise ce qu'on fait (cf. Gen. 3), en contrefaisant ses actes en actes « moraux » et « justes ». La morale dualiste du « bien » et du « mal » fait partie des moyens destinés à se justifier, à se prendre pour Dieu. Ce n'est certes pas le privilège des « chrétiens »...

parlait ici ; d) sur la calomnie des idéaux adverses ; e) sur une doctrine mensongère de l'avantage qu'il apporte, par exemple le bonheur, le repos de l'âme, la paix ou l'assistance d'un Dieu puissant, etc.

Une fois qu'on a dévoilé toutes les mesures défensives et protectrices grâce auxquelles un idéal se conserve : est-il pour autant *réfuté* ? Il a usé des moyens par lesquels tout vivant vit et grandit — tous sont "immoraux".

Ma découverte, c'est que toutes les forces et les instincts qui rendent possibles la vie et la croissance sont *mis au ban de la morale*. La morale comme dénégation de la vie. Il faut anéantir la morale pour libérer la vie. » (134)

Après la négation de la vie, les recettes pour s'imposer en transformant ses vices en vertus :

« *Astuce du castratisme moral*. — Comment fait-on la guerre aux affects et aux valeurs virils ? Faute de moyens de pression matériels, on ne peut faire qu'une guerre de ruse, de maléfice, de mensonge — bref une guerre "de l'esprit". Première recette : on s'arroge la vertu au bénéfice de son idéal, on *nie* l'idéal antérieur, jusqu'à en faire le *contraire de tout idéal*. De cela relève un certain art de la calomnie.

Deuxième recette : on érige son propre type en *échelle absolue des valeurs* ; on le projette dans les choses, derrière les choses, derrière la destinée des choses — en l'appelant Dieu.

Troisième recette : on présente les adversaires de son idéal comme des adversaires de Dieu ; on se forge le *droit* d'user de pathos et de violence, de maudire et de bénir.

Quatrième recette : toute souffrance, tout ce que l'existence a d'inquiétant, de terrible et de fatal, on le fait dériver de ce que l'existence est en

(134) WzM, § 343.

contradiction avec *son* idéal ; toute douleur est donc la conséquence d'un châtement, même chez les adeptes de l'idéal (ne serait-ce que comme épreuve, etc.).

Cinquième recette : on va jusqu'à concevoir la nature comme opposée à l'idéal ; on tient pour une grande épreuve de patience, comme une sorte de martyre, d'avoir à supporter si longtemps ce qui est naturel ; on s'exerce au *dédain* des "choses naturelles" en faisant des mines et des manières.

Sixième recette : la victoire de la contre-nature, du castratisme, la victoire du monde des purs, des bons, des sans-péché, des bienheureux est projetée dans l'avenir sous forme d'achèvement, de finale, de grande espérance, de "venue du Royaume de Dieu".

J'espère qu'on est encore capable de *rire* quand on voit une petite espèce se pousser du col jusqu'à se poser en mesure de la valeur absolue des choses. » (135)

Vue sous cet angle, la « foi » n'est pas autre chose qu'un moyen au service d'une pulsion d'agressivité, ou plutôt cette pulsion elle-même, une pulsion négative : et Nietzsche oppose à cet égard la passion comme affirmation à la conviction de la foi, négation emprisonnante parce qu'issue de la faiblesse :

« Un esprit qui veut quelque chose de grand, qui en veut aussi les moyens, est par nécessité un sceptique. Le *propre* de la force, c'est l'affranchissement des convictions de tous ordres, la *capacité* de regarder librement... La grande passion, fondement et puissance de son être, encore plus éclairée, plus despotique qu'il n'est lui-même, requiert tout son intellect ; elle chasse tout scrupule : elle lui donne même le courage de moyens impies : le cas échéant, elle lui *octroie* des convictions. La conviction comme *moyen* : il y a beaucoup de choses

(135) WzM, § 204.

que l'on n'obtient qu'au moyen d'une conviction. La grande passion se sert des convictions, les exploite, elle ne s'y soumet pas — elle se sait souveraine. » (136)

La « foi », en réalité, c'est un certain type de pulsions pas bien propres, qui émettent des jugements de valeurs négatifs :

« Ce jugement de valeur se traduit, selon la culture de ces couches sociales, en jugement moral ou religieux (la prédominance de jugements religieux ou moraux est toujours un signe de culture inférieure) (...). L'interprétation par laquelle le pécheur chrétien croit se comprendre est la tentative de *justifier* son manque de puissance et d'assurance. Il préfère se trouver coupable plutôt que de se sentir mal pour rien ; c'est en soi un symptôme de déclin que d'avoir besoin de ce genre d'interprétations. » (137)

« Tout dépend finalement du *but* dans lequel on ment. Que les buts "saints" fassent défaut dans le christianisme, c'est ce que *moi* j'objecte à ses moyens. Que des buts *mauvais* : l'empoisonnement, la calomnie, la dénégation de la vie, le mépris du corps, le dénigrement, l'outrage envers soi au moyen de la notion du péché — *par conséquent* ses moyens sont eux aussi mauvais. C'est avec des sentiments inverses que je lis le Code de *Manou* (...) : ce serait pécher contre l'*esprit* que de le *nommer* d'un même souffle avec la Bible (...). Toutes les choses à propos desquelles le christianisme laisse éclater son insondable vulgarité, par exemple la procréation, la femme, le mariage, sont traitées (dans *Manou*) avec sérieux, respect, amour, confiance. Comment peut-on laisser entre les mains des enfants et des femmes un

(136) An, § 54.

(137) WzM, § 373.

livre qui contient cette parole abjecte : "Pour éviter l'impudicité, que chacun ait sa femme, et que chaque femme ait son mari... Il vaut mieux se marier que de brûler" (138) ? Et est-il permis d'être chrétien tant que la notion d'"*immaculata conceptio*" christianise, c'est-à-dire *salit* la naissance de l'homme ?... » (139)

« J'ai honte de rappeler ce que l'Eglise a fait de ce symbolisme : n'a-t-elle pas placé une histoire d'Amphitryon au seuil de la "foi" chrétienne ? Et un dogme de l'"Immaculée conception" par-dessus le marché ?... Mais, par là, elle a maculé la conception — . » (140)

« Je donne quelques échantillons de ce que ces minables se sont mis dans la tête, de ce qu'ils ont fait dire à leur maître : pures confessions de "belles âmes".

"Et s'il y a quelque part des gens qui ne vous reçoivent ni ne vous écoutent, retirez-vous de là et secouez la poussière de vos pieds, afin que cela leur serve de témoignage. En vérité je vous le dis : au jour du Jugement, le pays de Sodome et Gomorrhe sera traité moins rigoureusement que cette ville-là" (Marc 6 : 11) (141)... Comme c'est *évangélique* !

"Mais si quelqu'un scandalisait un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on lui mît au cou une grosse meule de moulin, et qu'on le jetât dans la mer" (Marc, 9 : 42). — Comme c'est *évangélique* !

"Et si ton œil est pour toi une occasion de chute, arrache-le ; mieux vaut pour toi entrer dans

(138) I Cor, 7 : 2 et 9. Version de Nietzsche, beaucoup moins délicate que... celle de Luther !

(139) An, § 56.

(140) An, § 34.

(141) La deuxième phrase se trouve en fait dans Matthieu (10 : 15). Nietzsche cite de mémoire, en changeant certains mots, d'où certains glissements dus à l'homophonie. Il connaissait les parallèles. Je cite la version Segond.

le royaume de Dieu n'ayant qu'un œil que d'avoir deux yeux et d'être jeté dans la géhenne, où le ver ne meurt point et où le feu ne s'éteint point" (Marc 9 : 47). — Ce n'est pas précisément de l'œil qu'on veut parler... (...)

"Ne jugez point, afin que vous ne soyez point jugés. Car on vous jugera du jugement dont vous jugez" (Matt. 7 : 1). — Quelle conception de la justice, d'un juge "juste" !...

"Si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense méritez-vous ? Les publicains aussi n'agissent-ils pas de même ? Et si vous saluez seulement vos frères, que faites-vous d'extraordinaire ? Les publicains aussi n'agissent-ils pas de même ?" (Matt. 5 : 46) (142) ? — Principe de l'"amour chrétien" : il veut en fin de compte être bien payé... (...)

(Matt. 6 : 33) Un peu avant, Dieu apparaît comme tailleur, au moins dans certain cas...

"Réjouissez-vous en ce jour-là et tressaillez d'allégresse, parce que votre récompense sera grande dans le ciel ; car c'est ainsi que leurs pères traitaient les prophètes" (Luc 6 : 23). — *Impudente* racaille ! ça se compare déjà aux Prophètes !

"Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu et que l'esprit de Dieu habite en vous ? Si quelqu'un détruit le temple de Dieu, Dieu le détruira ; car le temple de Dieu est saint, et c'est ce que vous êtes" (Paul, I Cor. 3 : 16). — On ne saurait avoir assez de mépris pour de telles billevesées.

"Ne savez-vous pas que les saints jugeront le monde ? Et si c'est par vous que le monde est jugé, êtes-vous indignes de rendre les moindres jugements ?" (Paul, I Cor. 6 : 2) —

Malheureusement, ce n'est pas un simple fou interné qui parle !... Cet effroyable imposteur

(142) Dans la deuxième phrase, c'est des païens qu'il est question. J'ai respecté les erreurs de Nietzsche (et c'est lui qui souligne).

poursuit, littéralement : « Ne savez-vous pas que nous jugerons les anges ? Et nous ne jugerions pas, à plus forte raison, les choses de cette vie ? » ... » (143)

Ainsi, ce n'est pas la foi qu'il faut combattre, en tant qu'ensemble de doctrines, mais ce dont elle est le symptôme (144). Car, et tel est le principe de la généalogie,

« il n'y a pas de phénomènes moraux, il n'y a qu'une interprétation morale de ces phénomènes, et cette interprétation elle-même est d'origine extra-morale » (la pulsion) (145).

Or,

« dans la moralité chrétienne-européenne, nos jugements moraux sont des signes de déclin, de méfiance envers la vie, une préparation au pessimisme ». (146)

Et c'est pourquoi Nietzsche n'oppose pas au « christianisme » une vérité contraire — ce qui serait inutile — mais une passion de la réalité et de la vie.

Le « christianisme » : principe d'un jugement péjoratif sur la réalité au nom d'un idéal qui n'est que l'envers d'une pulsion de négation, d'une « réalité man-

(143) An, § 45. Ce texte est un excellent témoignage de la façon qu'a Nietzsche de lire l'Évangile. Nous pourrions lui reprocher un certain nombre d'erreurs philologiques (exégétiques), en particulier son ignorance de la valeur de la conjonction traduite par « afin que » dans Matt. 7 : 1. C'est ainsi que lui-même a figé le texte. Mais qui est responsable de son manque de philologie exégétique ? Et n'est-ce pas lui qui a obligé nos contemporains à lire le texte évangélique autrement ? Il y aurait aussi un long et passionnant commentaire à faire sur An, § 48, réinterprétation *génialement*... fausse de Gen. 1 à 3 et 7 à 11.

(144) Cf. WzM, § 343 : « Une fois que l'on a dévoilé toutes les mesures défensives et protectrices grâce auxquelles un idéal se conserve, est-il pour autant *réfuté* ? (...) Il faut détruire la morale pour libérer la vie ». Nietzsche dit « détruire » et pas seulement critiquer avec des arguments, car « la morale est l'instinct négateur de la vie » (*ibid.*) : plus un instinct qu'un ensemble d'arguments.

(145) WzM, § 258, repris dans PBM, § 108.

(146) WzM, § 258.

quée », d'une « vie décadente ». S'agit-il, pour autant, avec Nietzsche, d'avaliser ou défendre l'état de fait ? Une certaine forme de conservatisme, de réalisme politique a pu s'appuyer sur sa pensée pour confondre la réalité dont parle Nietzsche avec telle ou telle forme d'exploitation et de domination. On peut même objecter à Nietzsche — et il se l'est dit lui-même — que la domination des faibles, le « christianisme » font aussi partie de la réalité et que c'est alors lui qui est idéaliste ! Ce qu'il faut voir, c'est que la réalité que Nietzsche défend contre les instincts de décadence qui veulent la réduire à leur impuissance, est une réalité constamment en devenir, négatrice d'elle-même, au sens d'une volonté de puissance ascendante d'accroissement et de création, une réalité sans identité essentielle (147). La réalité, c'est l'altérité. On ne peut donc pas prêter à Nietzsche l'idée que la réalité à accepter et aimer est celle de l'exploitation, la domination de la faiblesse, l'écrasement des petits par les puissants, ni non plus la « nature idéale », le salut de l'Homme avec un H majuscule par la Révolution ou la Grâce. Nietzsche récuse aussi bien le conformisme et le conservatisme que l'Idéal révolutionnaire (« anarchiste »), précisément parce qu'au regard de la réalité changeante de la vie (qui ne se conserve jamais semblable, jamais paisible), les deux attitudes contraires sont également conservatrices, irréalistes.

Ainsi Nietzsche combat ce qu'il nomme « socialisme » ou « anarchisme » (nous dirions communisme ou esprit révolutionnaire) de la même façon que le « christianisme ». Malgré leurs différences extérieures (les anarchistes ne veulent « ni Dieu ni maître » (148),

(147) Cela n'exclut pas une réalité, où, sans aucun alibi moral, l'opprimé, rejetant l'idée de péché, sa faiblesse et ses « plaintes », renverserait *réellement* à son profit un rapport de forces sociales, politiques, économiques. Mais le socialisme apparaît souvent plus comme une idéologie de la condamnation que comme une pratique réelle. Car, ici, ce que le faible veut, c'est plus exercer sa rancune, extérioriser ses pulsions agressives par l'idéal que changer la réalité. Son but, c'est éluder la réalité, en substituant l'esprit de vengeance morale à l'action. Il veut se donner une supériorité morale en attribuant aux autres la responsabilité de SA médiocrité. La morale, ici, est encore masque conservateur.

(148) PBM, § 202.

« christianisme » et « esprit révolutionnaire » sont profondément complices dans l'idéalisme, la foi au péché et la volonté de vengeance. Persuadé de l'abolir, le second prend la relève du premier : même haine de la réalité comme création, violence, souffrance et contradictions. Dans « revendication », n'y a-t-il pas le *vindicare* qui a donné « vengeance » ? Et ne peut-on, généalogiquement, assimiler « jugement dernier », et « jugement de l'histoire », « salut » et « révolution », « amour de Dieu » et « idéal égalitaire », « peuple de Dieu » et « solidarité sociale », « troupeau » et « masses », etc. ?

« Nos socialistes, même MM. les utilitaristes ne sont guère allés plus loin. Par là, un *but* semble se profiler dans l'évolution de l'humanité : en tout cas, la croyance en un *progrès vers l'idéal* est la seule forme dans laquelle on pense aujourd'hui une sorte de *but* dans l'histoire de l'humanité. En résumé : on a reporté l'avènement du "Royaume de Dieu" dans l'avenir, sur la terre, dans l'humain, — mais dans le fond on a maintenu la croyance dans l'ancien idéal... » (149)

« La vie *déclinante* dans l'Europe d'aujourd'hui formule (dans la sociologie) ses idéaux sociaux ; tous ressemblent à s'y méprendre à l'idéal des *vieilles races sur leur fin*... (...) Toute notre sociologie ne connaît aucun autre instinct que celui du troupeau, c'est-à-dire celui des zéros additionnés — où tous les zéros ont des "droits égaux", où il est vertueux d'être un zéro... » (150)

« Le christianisme, *dénaturation* de la morale du troupeau (...). Maintenant c'est l'*instinct grégaire*, la nature médiocre à tous égards précieuse, qui reçoivent leur sanction suprême grâce au christianisme. Cette médiocrité naturelle prend finale-

(149) KGW, VIII, 2, 11 (226), § 3.

(150) WzM, § 53.

ment si bien conscience d'elle-même (a le courage de s'avouer) qu'elle se confère aussi *politiquement la puissance*. La démocratie est un christianisme *re-naturé*, une sorte de "retour à la nature" ». (151)

« L'Évangile, la nouvelle que les humbles et les pauvres ont accès au bonheur, que l'on n'a rien à faire qu'à se dégager de l'institution, de la tradition, de la tutelle des classes supérieures : en cela le christianisme n'est rien de plus que la *doctrine socialiste-type*. Propriété, profit, patrie, classe, rang, tribunaux, État, police, Église, instruction, art, institution militaire : autant d'empêchements du bonheur, d'erreurs, de filets, d'œuvres diaboliques auxquels l'Évangile annonce le Jugement... Tout cela est typique de la doctrine socialiste. » (152)

« Dans d'autres cas, le mal-partagé ne cherche pas le motif de sa déchéance dans sa "faute" (comme le chrétien), mais dans la société : le socialiste, l'anarchiste, le nihiliste — en ressentant leur existence comme une chose dont la *faute* incombe à quelqu'un, ils sont encore les plus proches parents du chrétien qui, lui, arrive à mieux supporter d'être mal dans sa peau et raté s'il a trouvé quelqu'un qu'il peut en rendre *responsable*. L'instinct de vengeance et de *ressentiment* apparaît dans les deux cas comme un moyen de se supporter, comme un instinct de conservation (...) Enfin, comme je l'ai indiqué, le ressentiment qui se décharge dans le fait de juger, de rejeter, de châtier l'égoïsme (chez soi et les autres) est encore un instinct d'auto-conservation chez les mal-venus (...) Le socialiste qui exige avec une noble indignation la "justice", le "droit", l'"égalité" ne fait que subir sa culture insuffisante, qui ne lui permet pas

(151) WzM, § 215.

(152) WzM, § 209. Ici, Nietzsche se retourne contre Tolstoï, après lui avoir emprunté sa conception du christianisme, laquelle était effectivement anarchisante.

de comprendre pourquoi il souffre ; aussi bien, ça lui fait plaisir ; s'il se trouvait mieux, il se garderait de crier comme ça, il trouverait son plaisir ailleurs. Il en est de même du chrétien : il condamne, calomnie, maudit le "monde" — sans s'en excepter lui-même. Mais ce n'est pas une raison pour prendre au sérieux ses criaileries. Dans les deux cas, nous nous trouvons parmi des malades à qui crier *fait du bien*, pour qui la calomnie est un soulagement. » (153)

« Le socialisme — *tyrannie* des minables et des imbéciles, c'est-à-dire de superficiels, des envieux, des quasi-histrions, poussée à son terme — est en fait la conséquence des idées modernes et de leur anarchisme latent ; mais, dans l'atmosphère tiède du bien-être démocratique, la faculté de conclure, de *clorre*, se relâche. On est sectaire sans être conséquent (154). Aussi le socialisme est-il, en définitive, une cause désespérée et aigrie ; et rien n'est plus drôle que la contradiction entre les grimaces venimeuses et désespérées que font nos socialistes — et de quels pitoyables sentiments meurtris leur style même ne témoigne-t-il pas ! — et l'inoffensif bonheur moutonnier de leurs espérances et de leurs vœux. Toutefois, il est encore possible qu'en de nombreux endroits d'Europe ils causent à l'occasion des coups de main et des surprises ; le siècle prochain connaîtra de ci de là de violents "tapages" intestins(...). Avoir, vouloir avoir davantage, en un mot *croître*, c'est la vie même. La doctrine socialiste a du mal à dissimuler une "volonté de nier la vie" ; ce sont des malvenus, hommes ou races, qui ont à coup sûr inventé une pareille doctrine. En fait, je souhaiterais que quelques grandes expériences démontrent

(153) WzM, § 373.

(154) Jeu de mots entre *folgen* (suivre, obéir) et *folgern* (conclure, avoir l'esprit de suite). On pourrait traduire : « on suit sans suite dans les idées ».

que, dans une société socialiste, la vie se nie elle-même, arrache ses propres racines. » (155)

« Qui est-ce que je hais le plus parmi la canaille d'aujourd'hui ? La canaille socialiste, les apôtres tchandala, qui sapent l'instinct, le plaisir, le sentiment qu'a le travailleur d'être satisfait de sa petite existence, ceux qui le rendent envieux, qui lui inculquent la vengeance... L'injustice n'est jamais dans l'inégalité, elle est dans la prétention à l'"égalité"... Qu'est-ce donc qui est *mauvais* ? Mais je l'ai déjà dit : tout ce qui provient de la faiblesse, de l'envie, de la *vengeance*. — L'anarchiste et le chrétien sont de même souche... » (156)

« Le chrétien et l'anarchiste : tous deux *décadents*, tous deux incapables de faire autre chose que décomposer, empoisonner, faire languir, *vampiriser*, tous deux instinct de *haine mortelle* contre ce qui se dresse bien droit, contre tout ce qui a de la durée, contre tout ce qui promet un avenir à la vie... » (157)

Une dernière remarque, pour répondre à Karl Barth, sur l'« amour du prochain ». Le « christianisme » le

(155) WzM, § 125. Nietzsche a peut-être tort dans l'abstrait, mais il se trouve malheureusement que certaines « expériences » ultérieures semblent confirmer cruellement son hypothèse. Après l'Inquisition, les « procès »...

(156) An, § 57.

(157) An, § 58. (On peut aussi lire le long texte de PBM, § 202, puis *Autopsie de la révolution*, d'Ellul.) Evidemment, ça fait mal et ça paraît gros. Mais, bien que le « socialisme » n'en ait pas le privilège, il n'est que de penser à Rostropovitch, Sakharov, etc., après G. Bruno ou Galilée. Naturellement, on va s'empresse de répondre en « chrétien », par la calomnie : on va crier que Nietzsche est « réactionnaire », « contre-révolutionnaire ». C'est ce qu'a fait Lukacs — stalinien notoire. Mais attendez un peu : si, dans les textes de Nietzsche cités ci-dessus, on remplaçait « socialiste » par « stalinien », le miracle se produirait : tout le monde, y compris les révolutionnaires, serait d'accord, le péché ayant changé de nom... Alors, la question (de Nietzsche) se pose, encore actuelle : y a-t-il une autre *réalité* du « socialisme », dans *l'histoire*, que ce que, de nos jours, on appelle communément stalinien ? Sinon, le socialisme est-il autre chose qu'une religion, permettant aux faibles, *non pas de se révolter, mais d'accuser des responsables* du « péché » ? Après le capital. L'impérialisme, les chrétiens, c'est le tour des staliens...

prône et le pratique à *sa* manière, et il se retrouve aussi, quoi qu'on en pense, dans l'Idéal socialiste — sous le nom de « solidarité », de « sens de l'homme », de « valeurs humanitaires », de philanthropie (et pas seulement celle des ouvriers charpentiers...) —, et continue à y masquer les mêmes instincts négateurs, l'esprit de troupeau. Nietzsche critique cet idéal en psychologue et généalogiste. Il a vu quels instincts parlent dans cet idéal, donc, sous le masque débonnaire, sa valeur réelle. La pratique de l'amour du prochain montre qu'on saisit dans le prochain quelqu'un qui n'est pas l'*autre*, mais avant tout celui qu'on cherche à rendre proche de soi, à emprisonner dans sa propre identité, qu'on veut enrégimenter. Le prochain, c'est un double (158). Or, aimer, pour Nietzsche (et c'était la pratique de Jésus), c'est, non pas seulement respecter, mais encourager la différence de l'autre, l'éloigner de son propre idéal : non pas se donner le plaisir de la confirmation de l'identique, mais admettre la contradiction avec son point de vue, reconnaître la différence perspectiviste du vivant. En ce sens, c'est toujours aimer le « lointain » (159). Mais à supposer, comme disent les « chrétiens », qu'on « respecte » l'altérité de l'autre, un autre soupçon vient : aimer le prochain, n'est-ce pas aussi voir en lui ce qu'on *n'est pas*, pour lui demander ce qu'on *n'a pas*, pour combler son propre manque ? On aime alors les autres, on s'efface, on « sert », parce qu'on n'est qu'un appel du vide, quand on ne cherche pas à s'enorgueillir de son altruisme. D'où la superficialité de cet amour des autres qui est désir de s'échapper à soi-même : on est « pour et par les autres » parce qu'on n'est pas non plus soi-même. Or, pour Nietzsche, aimer n'est pas s'effacer, se nier : il faut d'abord être vraiment soi, être quelque chose soi-même pour avoir à

(158) D'où le pouvoir qu'on prend sur le prochain : on veut sa reconnaissance, sa soumission, son obéissance aux mêmes valeurs (« vous pensez : "ils" mettent le charbon dans la baignoire », « "ils" vont boire l'argent qu'on leur donne »). Qui n'a fait payer au prochain l'« amour » qu'il lui a porté, ne s'en est payé par cet éloignement compensateur : le reproche, la vengeance ?

(159) APZ, I, de l'amour du prochain.

donner — non pas ses misères, mais son abondance, son surplus. Pour donner ne serait-ce que le superflu, encore faut-il être « riche », et seule cette richesse peut alors rendre le prochain riche, c'est-à-dire « lointain » par rapport à lui-même, changer l'autre, faire qu'il se crée au lieu, lui aussi, de persister dans son ego statique. Si l'amour du prochain est donc de sa pauvreté, c'est donc encore l'amour du « lointain » qu'il faut enseigner : donner au lieu de demander, modifier au lieu de conserver. C'est ce que Nietzsche nomme la « vertu qui donne » (160), celle qui veut que l'autre devienne capable d'être à son tour soi et autre que soi, riche de sa *propre* richesse, de telle sorte qu'enfin, éventuellement, il puisse *s'éloigner* de celui qui l'a aidé à le devenir, voire le renier. Le Samaritain estimait, lui, que le blessé ne *lui* devait rien (161).

« Seul maintenant je m'en vais, mes disciples. Vous aussi, allez-vous-en loin d'ici, et seuls. Telle est ma volonté. En vérité, je vous le conseille : éloignez-vous de moi et défendez-vous contre Zarathoustra. Et mieux encore, ayez honte de lui. Peut-être vous a-t-il trompés. L'homme de la connaissance doit pouvoir non seulement aimer ses ennemis, mais haïr ses amis. On récompense mal un maître en restant seulement son disciple. Et pourquoi ne voulez-vous arracher des fleurs à ma couronne ? Vous me vénériez ; mais qu'arrivera-t-il si un jour votre vénération s'effondre ? Gardez-vous d'être écrasés par la chute d'une statue. Vous dites que vous avez foi en Zarathoustra ? Mais qu'importe Zarathoustra ? Vous êtes mes croyants ? Mais qu'importent tous les croyants ! Vous ne vous étiez pas encore cherchés : c'est alors que vous m'avez trouvé. Ainsi font tous les croyants, c'est pourquoi toute croyance compte si peu. Maintenant je vous ordonne de me perdre et de me trouver ; et quand vous m'aurez tous renié,

(160) APZ, I, de la vertu qui donne.

(161) Comme l'a montré F. Dolto dans *L'Évangile au risque de la psychanalyse*.

alors seulement je vous reviendrai. En vérité, c'est avec d'autres yeux, mes frères, que je chercherai alors ceux que j'avais perdus, c'est d'un autre amour que je vous aimerai. Et une fois encore, vous redeviendrez mes amis et les enfants d'une *unique* espérance. » (162)

Nietzsche n'a pas dit de rejeter le prochain, ni de haïr ses ennemis. Il écrit : « *Aimer* le lointain », « haïr ses *amis* ». Il a, ici, un prédécesseur illustre (163), et il est difficile de l'appeler « prophète de l'humanité sans prochain », comme Barth. Aimer, dans l'autre, le lointain, ce n'est pas rejeter le prochain, c'est se donner la possibilité de l'aimer autrement qu'un semblable du « troupeau », dans ce qu'il a d'irréductible à son propre désir. (164)

2) Philologie

Comment déchiffrer la réalité pulsionnelle cachée sous les « grands mots » le « tam-tam de la vertu » (165) ? Précisément en s'attachant, en philologie, au langage « chrétien » et, en fait, à toute la culture occidentale, y compris l'« athéisme », la « libre-pensée », le « socialisme », etc.

Ce langage est codé. Il m'est apparu que Nietzsche met toujours entre guillemets les mots-clefs de la morale et de la foi. (166) Que signifie cette précaution

(162) APZ, I, de la vertu qui donne, § 3. On aura noté, outre la citation significative de Pascal, la reprise de textes évangéliques, et en particulier des expressions évoquant la parabole dite du « fils prodigue ». En allemand, on dit « le fils perdu » : le père du fils perdu accepte qu'il *se perde*, qu'il aille « au loin », il est amour du lointain en son fils avant d'être amour du prochain.

(163) Luc 14 : 26 et 14 : 12 à 14 ; Matt. 10 : 33. Ceux qui disent Nietzsche chanter de l'égoïsme peuvent-ils alors se dire chrétiens ? Sa conception rappelle celle de Jésus. Ils la rejettent sans doute par amour du prochain... Nietzsche écrit dans PBM, § 104 : « Ce n'est pas leur charité, c'est l'impuissance de leur charité qui empêche les chrétiens d'aujourd'hui... de nous brûler vifs ».

(164) Cf. GM, III, § 18.

(165) GM, III, § 14 et GS, § 359.

(166) Pour plus de détails sur ce point, je renvoie le lecteur intéressé à mon essai : « Les guillemets de Nietzsche. Philologie et généalogie », in : *Nietzsche aujourd'hui ?* tome 2, *Passion*, 10/18, p. 153-182.

maniaque de philologue dont Nietzsche, qui écrivait en marchant, aurait pu faire l'économie ? Les guillemets signifient :

a) que les mots ne recouvrent *rien*, sont impropres, ou plutôt, comme disent les linguistes, *postiches* (comme « il » dans « il pleut » ou « il y a »). Exemples : « moi », « sujet », « substance », « Dieu », « anges », « jugement », « saints », « royaume de Dieu », « vérité », « grâce », « Providence », « révolution », « société sans classes », « homme » etc. Ces mots n'ont pas de référent : « Dieu », par exemple encore, n'a pas plus de corrélat réel que le très commode « on » du français ou de l'allemand. Ou encore, ces mots recouvrent une réalité, mais mal perçue : par rapport à un langage de la réalité, ils apparaissent comme des barbarismes, des contresens. D'où, surtout dans ce dernier cas, l'idée

b) qu'il y a un certain rapport déterminé entre le signifié du mot et ce qu'il désigne en fait (improprement) : la pulsion. Ce rapport est de négation quand le mot est postiche, il est plus généralement de traduction, de distorsion, analysable selon certaines lois de *déformation* (167), qui sont la plupart du temps de dénégation (168) justificatrice.

Quelques exemples suffiront ici à guider le lecteur dans les analyses philologiques de Nietzsche, qui apparaissent alors comme des *retraductions* démystificatrices dans un langage « propre » : celui « de la réalité » :

« *Le prêtre* abuse du nom de Dieu : il appelle « royaume de Dieu » une situation où c'est le prêtre qui détermine les valeurs. » (169)

« « Dieu pardonne à qui fait pénitence » : tra-

(167) J'emprunte ce mot au vocabulaire freudien ; il désigne les procédés par lesquels le rêve (p. ex.) exprime en les travestissant des pensées et des pulsions inconscientes.

(168) Le même mot et ses équivalents se trouvent également chez Freud comme chez Nietzsche (*Verneinung*).

(169) An, § 26. Cf. An, § 34. Nietzsche emploie ici l'expression du troisième Commandement.

duction allemande : à qui se soumet au prêtre. » (170)

« La "foi" : cela signifie : ne rien *vouloir* savoir de ce qui est vrai. » (171)

« "Le monde vrai" et le "monde de l'apparence" — traduction allemande : le monde *fictif* et la réalité. » (172)

Le « christianisme » n'a d'autre réalité qu'une certaine façon de parler. Celui qui condamne ce monde sera dit « pur », le refoulé « innocent », le rancunier « juste », l'âne soumis « vertueux » ou « discipliné », l'exploiteur sera « un chef-né », un « génie de la libre entreprise », le cagot « respectueux » et « humble », le propagandiste, l'assassin, le tyran, le tartuffe seront appelés « défenseurs des valeurs de l'occident chrétien », les instigateurs de génocides seront nommés « pères des peuples », « inspireurs de l'humanité révolutionnaire » ou « guides » (allemand *Führer*), le troupeau des béniooui-oui sera « la majorité silencieuse » et la répression ou le carnage s'appelleront « ordre ». Quant aux adversaires, ce seront tous des « criminels », des « saboteurs », des « contestataires excités », des « irresponsables », des « nihilistes », des « intellectuels judéo-marxistes », des « vipères lubriques », des « monstres », des « traîtres »... Qu'ils soient appelés « juifs », « communistes », « bourgeois », « philosophes », ou « fonctionnaires bureaucrates », tous n'ont qu'un tort : d'une façon ou d'une autre, ces « mécréants » risquent d'empêcher qu'on croie à la « vérité » de la morale.

Mais ce langage est un leurre, puisqu'il désigne *ce qui n'est pas*, et ne désigne pas *ce qui est et le fait être*, déplacé : les pulsions. Le « christianisme » n'est rien d'autre que ce *déplacement de la réalité vers le langage, déplacement qui définit précisément le type de ses pulsions* : le refus de la réalité, le manque, la haine, la vengeance. Ce n'est donc pas seulement une façon

(170) *Ibid.*

(171) An, § 52.

(172) EH, Préface, § 2. Noter les guillemets que met Nietzsche aux expressions qu'il traduit.

d'exercer sa domination en ennoblissant les pulsions, c'est aussi un langage, parce c'est un déplacement par rapport à la réalité, une réalité manquée. Le degré de force d'un esprit, dit Nietzsche,

« se mesure précisément à la dose de "vérité" qu'il pourrait exactement supporter, plus précisément, au degré auquel il lui *serait nécessaire* qu'elle fût délayée, voilée, édulcorée, étouffée, faussée. » [*verdünnt, verhüllt, versüsst, verdumpft, verfälscht*] (173)

Mais l'idéaliste, comme la Diotime de *L'Homme sans qualités*, a besoin surtout de « grands mots », de la « langue pathétique de la vertu » — quelqu'un dira, après Nietzsche, d'un « supplément d'âme ».

Or un « supplément d'âme », comme disent tous les nostalgiques des valeurs traditionnelles, qu'est-ce, sinon un supplément de néant ?

Et en réalité, sous ce néant, il y a une volonté de domination et de vengeance : le « chrétien », l'homme « moral » *euphémisent* leurs pulsions pour les rendre dominantes et inversement *calomnient* leurs adversaires pour l'emporter sur eux. Quant à Nietzsche, il retranscrit, pour révéler, « découvrir » la réalité cachée des pulsions vindicatives du « christianisme » moral — et nombre de ses retraductions rendent un son étonnamment actuel. L'Évangile, dit-il, sert de masque au « Dysangile » (174), et cette falsification s'étend bien plus loin que le strict domaine théologique — le « christianisme » se retrouve encore là où on le croyait disparu et même ses prétendus adversaires le perpétuent :

« Dévergondage (ou indiscipline) de l'esprit moderne sous toutes sortes de toilettes morales. — Les grands mots [*Prunkworte*], sont : la tolérance (mis pour "inaptitude au oui et au non"), la lar-

(173) PBM, § 39.

(174) An, § 39.

geur de sympathie [sic : en français dans le texte] (= un tiers d'indifférence, un tiers de curiosité, un tiers d'excitabilité morbide) ; l'"objectivité" (manque de personnalité, manque de volonté, inaptitude à l'"amour") ; la "liberté" contre la règle (romantisme) ; la "vérité" contre la fausseté et la menterie (naturalisme) ; la "scientificité" [*Wissenschaftlichkeit*] (le "document humain" [en français dans le texte] : traduction en allemand : le roman-feuilleton [*Colportage-Roman*] et l'accumulation — au lieu de la composition) ; la "passion", mis pour le désordre et la démesure ; la "profondeur", pour la confusion et le tohu-bohu de symboles. » (175)

Apprécions ces petits glossaires bilingues « morale-réalité » :

« Vous devez dire "ennemi" [*Feind*] et non "scélérat" [*Bösewicht*] ; vous devez dire "malade" [*Kranker*] et non "gredin" [*Schuft*] ; vous devez dire "insensé" [*Tor*] et non "pécheur" [*Sünder*] » (176)

« Compassion Cruauté
Amour Luxure
Envie Ambition Émulation
Vengeance Esprit de justice
Ridicule Original
Lâcheté Humilité
Dissimulation Comédien
Meurtre Guerre
Rapine Tromperie Marchand
Esclave Soldat Fonctionnaire
Détraqué Poète Saint
Sagesse "Intelligence" » (177)

(175) KGW, VIII, 2, 9 (165) = WzM, § 79.

(176) APZ, I, du blême criminel.

(177) A, 8 (3).

Pour Nietzsche philologue, traduire, ici, c'est démasquer, donc réduire, s'il est vrai que le « christianisme » ne tient que dans le déplacement vers les mots (178) :

« On a toujours *parlé* de foi, mais on a toujours *agi* seulement par instinct... Dans l'univers mental du chrétien, il ne se trouve rien qui ne ferait ne serait-ce qu'effleurer la réalité ; tout au contraire, nous avons reconnu dans la haine instinctive *contre* toute réalité l'élément moteur, l'*unique* élément moteur à la racine du christianisme. Qu'est-ce qui s'ensuit ? Qu'*in psychologicis*, l'erreur est ici radicale, c'est-à-dire détermination de l'être, *substance*. Enlevez ici rien qu'un seul concept, mettez une seule réalité à sa place, et tout le christianisme roule dans le néant ! » (179)

Car : « L'humanité, avec une fougue toujours croissante, a étreint ce qui n'était que des nuages : pour finir, son désespoir, son impuissance, elle les a APPELÉS "Dieu". » (180)

Et la foi n'est-elle qu'un langage où le manque de la faiblesse se masque en « Parole de Dieu » ?

(178) Cf. le texte cité p. 176-177 (An, § 39).

(179) An, § 39.

(180) WzM, § 336.

III NUANCES DE NIETZSCHE

A. Nietzsche contre les « athées »

On le voit maintenant, avec Nietzsche, rien n'est simple, et l'on ne peut l'enfermer, ni dans l'amalgame, ni dans un système de dichotomies. Il n'est ni athée contre le christianisme, ni convaincu de l'adéquation entre « christianisme » et message de Jésus. Bien plus, à ses yeux, pas plus que de vrais chrétiens, il n'y a de vrais athées : il n'y a que des idolâtres, car tout le monde continue à vivre et penser comme si le Dieu moral de la « foi » et de la Loi n'était pas mort... C'est dans la même catégorie que Nietzsche classe ces apparents adversaires irréductibles, les « chrétiens » et les « athées » (il nomme ceux-ci « libres-penseurs ») pour les opposer, *ensemble*, à la réalité de la vie telle que doit la percevoir le « libre esprit », celui qui s'affranchit des idoles. Les « athées » mettent du vieux vin, le vinaigre « ascétique » dans des outres neuves, et inversement, les « chrétiens » sont athées au sens propre, puisqu'ils n'adorent pas Dieu, mais une idole. « Nous nous sentons » écrit Nietzsche,

« l'obligation de dissiper un préjugé et un malentendu stupides et invétérés qui, trop longtemps, comme un brouillard, ont rendu opaque la notion d'« esprit libre ». Dans tous les pays d'Europe, ainsi qu'en Amérique, il y a maintenant quelque chose qui abuse de ce nom : une sorte d'esprits étriés, prisonniers, enchaînés, qui veulent à peu près le contraire de nos intentions et de nos instincts (...). En un mot, ce sont des *niveleurs*, ces gens faussement dénommés « esprits libres » — des esclaves diserts, des pisse-copie du goût démocratique et de ses « idées modernes » ; tous des hommes sans solitude qui leur soit propre, de braves gars lourdauds à qui il ne faut dénier ni le courage, ni les mœurs respectables : il n'y a qu'une chose, c'est qu'ils ne sont justement pas libres, mais ridiculement superficiels (...). Ce que, de toutes leurs forces, ils aimeraient réaliser, c'est le bonheur universel du troupeau au vert pâturage, dans la sécurité, l'absence de danger, le bien-être, l'allègement de la vie pour chacun (...). Et quant à la signification de la dangereuse formule « par-delà Bien et Mal », qui nous sert au moins à nous garder des confusions : nous sommes tout autre chose que des « *libres penseurs* », des « *liberi pensatori* », des « *Freidenker* », comme aiment à s'appeler tous ces braves porte-parole des « idées modernes ». (1)

« Jusqu'aujourd'hui, rien ne m'est plus éloigné et plus étranger que toute l'espèce américaine et européenne des *libres-penseurs*. Comme ce sont d'incorrigibles têtes plates et guignols des « idées modernes », je me sens même plus profondément en désaccord avec eux qu'avec aucun de leurs adversaires... Eux aussi, à leur façon, veulent « réformer » l'humanité « à leur image ». Ils feraient une guerre impitoyable à tout ce que moi je suis, à tout ce que je veux, si jamais ils le com-

(1) PBM, § 44.

prenaient... — Ils croient encore tous à l'« Idéal »... Je suis le premier *immoraliste*. » (2)

Si l'on rejette la « foi » des « chrétiens » et des « libres-penseurs », faut-il alors se fier, contre le « christianisme » polymorphe, à la science ? Non, répond Nietzsche : *l'idéal de « scientificité » est encore un idéal moral*.

« (On dit que) cette science moderne, véritable philosophie de la réalité, n'a visiblement foi qu'en elle-même, qu'elle seule croit en soi, a le courage, la volonté d'être soi et (que) jusqu'ici elle s'en est fort bien tirée en se passant de Dieu, de l'au-delà et des vertus de la négation. Cependant, avec tout ce tapage et ce bavardage d'agitateurs, on ne m'impressionne pas du tout (...). Tous ces blêmes athées, antichrétiens, immoralistes, nihilistes, ces sceptiques, éphectiques et *hectiques* (3) de l'esprit (...), ces derniers idéalistes de la connaissance chez qui seuls aujourd'hui subsiste et s'est incarnée la conscience intellectuelle, — ils se croient en effet aussi affranchis que possible de l'idéal ascétique, ces « libres, très libres esprits » : et pourtant, laissez-moi leur révéler une chose qu'ils ne peuvent eux-mêmes voir — faute de la distance nécessaire : cet idéal ascétique est précisément aussi leur idéal à eux, ils en sont eux-mêmes aujourd'hui les représentants comme personne peut-être ; ils en sont le rejeton le plus spiritualisé (...). Non, ils sont loin d'être des esprits *libres* : car ils croient encore à la vérité... (...) Rien n'est plus étranger à ces soi-disant esprits libres, à ces esprits inconditionnels mais conditionnés sur un seul point, que la liberté, l'affranchissement de toute entrave (...) Non, qu'on ne vienne pas avec la science, quand je cherche l'antagoniste naturel de l'idéal ascétique, quand je demande : « Où est la volonté

(2) EH, III, Co I, § 2.

(3) Jeu de mots barbare dans le texte même : « éphectique » signifie « qui pratique la suspension sceptique du jugement » ; « hectique » signifie « fiévreux chronique ».

adverse en qui s'exprime l'idéal adverse ?" (...) Ses rapports avec l'idéal ascétique ne sont nullement antagoniques (...). Son opposition et son combat contre lui, à y regarder de plus près, ne visent pas l'idéal même, mais ses avant-postes, son déguisement, son jeu de masques, son endurcissement, son raidissement, sa dogmatisation — elle libère en lui la vie, tout en niant ce qu'il a d'exotérique. Tous deux, la science et l'idéal ascétique, se tiennent sur le même terrain — je l'ai déjà laissé entendre — : une identique surestimation de la vérité (plus exactement une foi commune qui veut que la vérité soit *inestimable, incritiquable*), et c'est ce qui fait d'eux *nécessairement* des alliés —, de sorte que, s'il faut les combattre, c'est toujours ensemble qu'on peut le faire et les mettre en question. (...) Regardez les époques où le savant se met sur le devant de la scène : ce sont des époques d'épuisement, souvent de fin du jour, de déclin — c'en est fait de la force surabondante, de la certitude de vie, de la certitude d'*avenir*. La suprématie du mandarin ne signifie jamais rien de bon : tout aussi peu que l'avènement de la démocratie, que les tribunaux de la paix au lieu de la guerre, que les droits des femmes, la religion de la pitié et autres symptômes d'une force vitale déclinante. Cette "science moderne" est pour l'instant la meilleure alliée de l'idéal ascétique. » (4)

Comment s'explique cette assimilation des « athées », des « libres-penseurs » (la science, le matérialisme, etc.) au « christianisme » ?

C'est que, comme le « christianisme », l'athéisme est aussi une appellation usurpée qui recouvre le même jeu d'instincts, la même négation de la vie comme métamorphose, énigme. L'Idéal se répète encore dans l'« athéisme », où la science (réelle ou prétendue : et qui ne dit, de nos jours, avoir une « vision scientifique du monde » ?) recouvre le besoin de sécurité. Les

(4) GM, III, §§23, 24 et 25. Cf. GS, § 344.

« athées » sont des croyants, d'autant plus sournois qu'ils masquent leurs croyances sous des « noms abusifs ». Sans doute, ils ne croient pas (pas plus que les « chrétiens », à qui ils ressemblent comme deux gouttes d'eau) en Dieu, mais, en revanche ils croient au Progrès, au sens de l'histoire, à l'homme, à la science, à la structure, à la révolution, à la patrie, à la société, à l'individu, à la libération... Sous d'autres labels, ce sont là des synonymes des idéaux « chrétiens », qui reposent sur la *même* peur du chaos, de l'étrange, des problèmes sans solution — c'est-à-dire de la vie. Le véritable athéisme serait la mort de la morale, son abolition, et la mort de toute identité idéale de la vie, de toute dichotomie. Or, qui ne voit que les « athées » conservent le vrai et le faux, le bien et le mal (ne serait-ce que dans leurs appréciations politiques) et continuent de juger moralement (tout en prétendant qu'il n'y a plus de morale) ? Et même : on *masque* l'usage des notions morales de vrai et de faux, de bien et mal, en parlant, maintenant, d'idéologie. Les autres ne sont plus « dans l'erreur », ils ne commettent plus de « fautes » : ils font « de l'idéologie » ! L'idéologie n'est que le nom « athée » du « péché », de l'« hérésie » et de l'« irréligion ». De même, « homme » ou « société » est l'autre nom de Dieu ; « révolution » transpose « jugement de Dieu », « progrès » égale « histoire du salut », « science » égale « vérité », « progressistes matérialistes » et « réactionnaires chrétiens » prend la place de « bons » et « méchants » ou « croyants » et « païens »...

Il n'y a donc pas d'athées : les athées « ont droit aux guillemets », comme disait Nietzsche en parlant de la philosophie allemande de son temps (5). L'athéisme des « esprits libres » est donc à inventer.

On peut même oser dire que Nietzsche est le seul à l'avoir vécu jusqu'au bout : dans ce que, nous autres hommes moraux, nous appelons la « folie », folie qui, comme Nietzsche l'a signalé, ressemble beaucoup à une Crucifixion. Nietzsche « fou », Jésus crucifié : n'est-ce

(5) PBM, § 11.

pas l'athéisme où l'homme et le fils de Dieu, de même que Job, sont « abandonnés » de Dieu ?

Cette mort de la morale, de Dieu peut s'énoncer symboliquement soit comme Dionysos, Dieu de la Vie, soit comme Dieu Vivant, éclatement de l'homme (car la mort de cette illusion est la mort de l'homme comme identité idéale).

Mais on peut également se demander si cette mort n'est pas aussi l'éclatement de la Vie qui, à force d'éclater, d'être autre, pourrait bien être Mort. C'est une question que Nietzsche s'est posée. Et il exprime souvent cette idée que la réalité est mortelle, et que l'illusion, qu'il combat pourtant de toutes ses forces, est nécessaire à la Vie. Mais quelle vie conserver ? La vie faible ? C'est alors la religion et la morale qui sont requises.

Le remède et stimulant de la vie forte contre la mort, pour Nietzsche, c'est l'art :

« L'art, nous l'avons pour ne pas aller au fond (ou : ne pas périr — *zugrunde gehen*) de la vérité ».

L'antithèse n'est donc pas entre la science et la morale de l'idéal ascétique, puisqu'ils sont parents, mais entre la vérité de la réalité et l'art :

« Platon *contre* Homère : voilà l'antagonisme total, réel. » (6)

B. L'athée chrétien

Ainsi, pour résumer les oppositions et les rapprochements qu'il opère, Nietzsche *distingue* :

Guillemets	Réalité
Foi	Œuvres
« chrétiens »	Christ
« Christianisme »	Bible
Paul (Luther)	Jésus

(6) GM, III, § 25.

Justice de Dieu
Cagots
« Libres-penseurs »

Jésus dans ce monde
Prophètes
athéisme de la mort de Dieu

Mais on peut *rapprocher* :

Message christique	Nietzsche
Loi	Morale
Homme nouveau	Übermensch
idolâtrie	nihilisme
Tout-Autre	Selbstüberwindung (acte de surmonter le soi et le même.)
critique du pharisien et du vieil homme	critique de la morale, des cagots
Résurrection	Überwindung
Grâce	innocence du devenir
péché	« christianisme », idéal du prêtre
Noël	jeu innocent de l'enfant
Crucifié	Dionysos

Mais au nom de quoi Nietzsche attaque-t-il les idolâtries pour les opposer à une vie conçue comme divinité tout-autre ? Il n'est pas possible de découvrir le sens plein de la critique nietzschéenne du « christianisme-athéisme » sans prendre en compte ses affirmations d'une altérité, dont on a vu qu'elle pourrait prendre sa source, au moins historiquement, dans l'affirmation biblique du Dieu Tout-Autre. S'il n'y a pas filiation, il y a au moins coïncidence, et il serait cagot de la passer sous silence. Les polémiques de Nietzsche rappellent en tout cas les invectives des Prophètes et le message de Jésus, et il serait malhonnête de l'ignorer, sous prétexte que Nietzsche a attaqué le « christianisme » : car, précisément, dans ses attaques, *ce que Nietzsche épargne*, c'est la Bible prophétique et le message spécifique de Jésus. Le langage dont il se sert pour accuser les « chrétiens », c'est le langage biblique. Et ce qu'il retourne contre ceux qu'il considère surtout comme des « usurpateurs » c'est le message chrétien. On pourrait alors y voir plus clair dans cette

étrange coïncidence, et montrer qu'elle est reprise réformatrice, bien plus qu'opposition dualiste : il pourrait s'agir, non pas seulement d'une guerre contre le christianisme, mais d'une *critique christique* (ou *biblique*) du « christianisme », le christianisme comme *retournement critique et anti-idolâtrique contre soi*.

Il faut bien déterminer *quel* est et, en termes généalogiques, *d'où vient* l'anti-« christianisme » de Nietzsche. Il ne suffit pas de dire qu'il a souffert de son enfance « chrétienne », seul homme confronté à une piété féminine ! Il n'est pas sûr, pour parler plus sérieusement, que son hostilité anti-chrétienne soit surdéterminée, comme me le suggérait P. Ricoeur, par le *ressentiment*. Car il faudrait alors expliquer ce qui fait que Nietzsche passe sa vie et consacre presque la *totalité de son œuvre* à s'affronter au christianisme, et expliquer pourquoi les attaques sont « sélectives », pourquoi les plus dures d'entre elles ne vont pas au Dieu de l'Ancien Testament ni au Christ, mais aux « chrétiens » entre guillemets, et à ceux que Nietzsche tient pour leurs « meneurs », Paul et Luther.

Alors, faut-il reconnaître Nietzsche (ou plutôt ses écrits) comme chrétien, ou plus précisément christique et biblique *malgré lui*, dans son inspiration ? Faut-il refuser de le dire parce que Nietzsche se dit athée — ce qui peut signifier « sans Dieu » (mais il y a Dionysos) ou « anti-idolâtre » (et la Bible l'est avant lui) ? En revanche, dire que l'œuvre de Nietzsche est déterminée, même secrètement, par la parole biblique, n'est-ce pas risquer de tomber dans l'ignominie — selon lui typiquement « chrétienne » — de la *récupération* (7) ? N'est-ce pas encore, comme la sœur abusive, faire parler les morts, faire parler, en lui et dans son langage à lui, ses propres pulsions ? N'est-ce pas faire preuve de la « répugnante tolérance de l'estomac » que Nietzsche stigmatisait (8) ?

Pas question de récupérer ou assimiler Nietzsche. II

(7) Cf. *supra* sur la récupération de l'A.T. par les premiers chrétiens, de la mort et de la résurrection de Jésus par Paul, de la Bible et des épîtres de Paul par Luther.

(8) EH, III, CW, § 1.

doit rester le lointain. Mais ce n'est pas une raison pour l'ignorer et laisser la religion nietzschéenne l'assimiler à sa façon, le réduire à un vulgaire mangeur de curés. Qu'est-ce que récupérer ? C'est :

a) utiliser un discours autre afin de s'en servir pour soi, y inscrire sa volonté, récuser sa différence.

b) se servir d'une doctrine, d'un mot, d'un nom pour camoufler la satisfaction de ses propres pulsions *faibles*, donc réductrices.

Or, il se pourrait que Nietzsche ait déjà été récupéré par l'« athéisme », et si les « chrétiens » ne l'ont pas encore fait, cela peut encore arriver, puisque ces deux religions n'en font qu'une. C'est même déjà arrivé : Nietzsche a déjà été récupéré par les nazis, les idéalistes, les métaphysiciens, les savants, les personnalistes, les structuralistes : tous « chrétiens » ! *Nietzsche a été pourvu, malgré lui, d'une identité* : il a donc été « christianisé ». Il faut ainsi maintenir l'*altérité*, les *nuances*, voire les contradictions de Nietzsche : seule façon de le reconnaître comme lointain, non-« chrétien », de faire valoir sa spécificité sans tomber dans l'amalgame ou le dualisme moral. Nietzsche est irrécupérable : il n'est « Nietzsche » qu'en tant qu'il diffère interminablement de lui-même. La puissance du texte de Nietzsche, la vie de sa parole, c'est d'être constamment inassimilable.

Or, si l'on veut éviter cette récupération, il faut montrer en l'occurrence que Nietzsche ne peut être annexé, *ni par l'« athéisme », ni par le « christianisme »*, et maintenir *dans tous les sens* son hostilité envers la morale : c'est cela, être irrécupérable. Car *c'est la morale qui est la récupération par excellence* (9). Enfin, est-ce récupérer Nietzsche pour le « christianisme » que de montrer qu'il l'a contesté comme récupération au nom de la Bible, texte qui conteste précisément toute identification, toute récupération ?

(9) On ne peut récupérer Nietzsche pour le christianisme qu'en les moralisant « l'un et l'autre » (comme dit la fable !). C'est toujours possible, mais c'est rigoureusement démenti par les *deux textes*. Tel est le sens de deux formules de Jésus : « mon royaume n'est pas de ce monde » (je ne fais pas partie du *système* : kosmos) et : « Je suis venu pour contester ce monde » Jean 18 : 36 et 9 : 39). Cela peut signifier : je suis l'irrécupérable principe de la non-récupération par un système quelconque.

Résumons donc — et *nuançons* !

— Nietzsche n'est pas un écrivain « fou ». Cette alliance de mots n'a pas de sens, c'est une *contradictio in adjecto*. Devenu dément, Nietzsche n'écrit plus. Et l'on n'est pas fondé à utiliser des silences, à extrapoler rétroactivement.

— Nietzsche n'est pas un « précurseur » du nazisme, ni un incondtionnel du nationalisme allemand, ni un héraut de l'impérialisme occidental, ni un antisémite.

— Nietzsche n'est pas un partisan d'une quelconque domination violente par les « puissants » de ce monde, qui sont, pour lui, sauf rares exceptions historiques connues, des faibles. Partout, « ce sont les faibles qui l'emportent » : la morale triomphe, tout pouvoir politique repose sur la morale (séparation physique ou morale des « bons » et des « méchants », répression et vengeance, foi en l'idéal, calomnie et censure, grégairisme, puissance du « prêtre ascétique » sous divers uniformes) (10).

— Nietzsche n'est pas un conservateur (dans sa philosophie). Conserver, c'est figer la créativité, non finalisée, de la vie. Restaurer des idéaux n'a pas de sens : l'idéal ne donne pas de force, il en manque, et tous les idéaux, selon l'évolution de la vie, naissent et meurent. La vie étant surprise, vouloir (se) conserver est une ruse de la volonté de puissance faible, incapable de se dépasser.

— Nietzsche n'est pas un révolutionnaire, ni au sens général (l'idée de « libération » — des femmes, des tabous, de la sexualité — amuse ou horrifie ce protestant !), ni au sens politique du mot. D'abord, la solution politique lui paraît de mauvais aloi (11), parce

(10) « Nous n'admettons pas un état de choses où le *cagot* a le dessus. Il m'est tout à fait indifférent de savoir s'il arbore aujourd'hui d'autres couleurs, s'il se drape d'écarlate et porte un uniforme de hussard » (EH, II, § 5).

(11) Cf. Co I, III, § 4 : « Toute philosophie qui croit que le problème de l'existence peut être modifié ou même résolu par un événement politique est une philosophie pour plaisantins et de seconde zone ».

qu'elle consiste à tenter de résoudre les problèmes au niveau de la masse, (la morale vaut pour la conservation d'un type de vie qui est celui de l'animal de troupeau), qui prend le pas sur l'individualité forte, alors contrainte de se rapetisser en pion interchangeable, en « grain de sable » dont on brime la différence prodigieuse et enrichissante : « Ainsi apparaît nécessairement le sable de l'humanité : tous très semblables, très petits, très ronds, très accommodants, très ennuyeux. Jusqu'à présent, ce sont le christianisme et la démocratie qui ont conduit l'humanité le plus loin sur la voie de cette transformation en sable » (12). C'est « la société » qui joue maintenant le rôle du Dieu (créateur, juge, bourreau) « chrétien ». Nietzsche alors réclame l'inégalitarisme, qui insiste, selon lui, sur l'irréductibilité des individus (forts). Ensuite, la « révolution » est un idéal moral de type « chrétien » : contestation du présent au nom d'une vie future (le « sacrifice des générations à la construction de la société à venir »), volonté de vengeance du médiocre envers ceux qui ont pu réussir à s'accomplir (13). La révolution n'étant plus qu'un objet de foi, un Idéal dont le but n'est pas la pratique révolutionnaire, mais le jugement moral, le « révolutionnaire » ne vit pas le présent, il refuse l'affrontement réel (non simplement idéologique) des contradictions présentes, et reporte leur solution (à supposer qu'il y en ait) dans un futur fantasmatique. Nietzsche, au contraire, estime que, si l'on veut parler de révolution, c'est dans la vie elle-même qu'elle se produit : la vie est « révolutionnaire », et c'est précisément cela que l'on refuse en elle. La vie défait les structures morales (et « révolutionnaires »), pour inventer. Comme retour éternel, comme inattendu, elle est la révolution permanente, tandis que l'Idéal moral veut conserver et ne fait

(12) A, 3 (98).

(13) Qui ne sont pas seulement, comme l'Idéal cherche à le faire croire, les capitalistes ou la classe dominante : ces derniers sont des faibles. « Ces princes, commerçants, fonctionnaires, agriculteurs, soldats, qui se croient peut-être supérieurs à vous — ce sont tous des esclaves (...) Laissez-leur donc leurs opinions et illusions, grâce auxquelles ils justifient et masquent à leurs propres yeux leur travail servile » (K., XII, p. 205, § 439).

qu'affaiblir la vie (14). La force, c'est la révolution en acte.

Mais surtout, pour ce qui nous intéresse ici :

— *Nietzsche n'est pas « chrétien »* : comment pourrait-il entériner la substitution d'une illusion, d'un rien (la foi, la morale) à la réalité, la « foi » en l'irréel masquant la réalisation de la négation de la vie et la vengeance contre la vie et les créateurs ? Mais Nietzsche n'est pas non plus chrétien sans guillemets. Et, si l'on peut mettre en évidence certaines parentés cachées, il ne faut pas non plus masquer ou atténuer les oppositions. Ainsi pour l'inégalitarisme de Nietzsche : même si l'on peut parfois trouver inique le YHWH de l'Ancien Testament (Abel contre Caïn, Jacob contre Esaü, etc.), la justice de Dieu ne semble pas faire d'acception de personnes. Et, devant Dieu, il n'y a « ni Juif, ni Grec, il n'y a plus ni esclave ni libre, il n'y a plus ni homme ni femme. » (15) Chez Nietzsche, la dureté de l'exigence, inhumaine plutôt que surhumaine, aboutit à un aristocratie hiérarchique, à un élitisme des hommes supérieurs qui ne laisse guère de place pour le salut des « mal partagés ». Pour lui, il y a des réprouvés : plus rigoureux que le terrible Dieu de l'A.T., plus impitoyable que Jésus pour les « marchands du temple » de la morale, inexorable et inaccessible au pardon (faute de père ?), Nietzsche ne saurait être dit chrétien sans réserve. Et qui s'en plaindrait ? Il y a déjà Pascal et Kierkegaard.

— *Nietzsche n'est pas « athée »* : l'« athéisme » prolonge le « christianisme » et substitue à l'Idéal moral des Idéaux équivalents du point de vue généalogique : la science notamment (« vérité » et « objectivité » : et pourquoi après tout vouloir l'objectivité ? Pourquoi devrait-on être objectif ? Et pourquoi pas l'illusion et

(14) Inversement : « Quelque forme d'Etat ou de société qu'il puisse y avoir, toutes ne seront jamais que des formes d'esclavage » (*ibid.*).

(15) Gal., 3 : 28. Cf. Col., 3 : 11.

les perspectives ? Parce qu'on a peur de la vie comme perspectivisme « contradictoire », mais aussi la « vertu républicaine », l'« héroïsme », le « progrès », la « révolution », le « sens de l'histoire », la « raison » (ou les « structures »), les « valeurs de l'Occident », l'« internationalisme », la « démocratie », le « nationalisme », l'État ou la « société sans classes ». Idoles, selon Nietzsche. Mais, derrière l'alibi des idoles, une réalité pulsionnelle que chacun connaît : le pouvoir absolu de l'État, le moralisme répressif (« réalisme politique »), les camps, la poursuite acharnée des « déviants » et des « marginaux », des « criminels » (ceux qui mettent en question la morale des idoles et la foi en elles), les dichotomies simplistes (l'autre fait toujours « de l'idéologie », est un agent de l'étranger ou un valet de l'impérialisme, quand il n'est pas une « vipère lubrique »), le racisme de la pensée, la torture et la ségrégation : en un mot, l'« amour du prochain ». Un prochain tellement aimé qu'on veut son bien à sa place et que, s'il ne veut être prochain, c'est-à-dire moralement semblable, on l'éloigne... de force : l'« amour du prochain » finit presque toujours par la « relégation », géographique ou morale (16). Sans « foi », on n'est plus homme !

Alors, contre les idoles dont on se rend esclave pour ne pas affronter la réalité :

— *Nietzsche est athée* : son athéisme a nom *crépuscule des idoles*. Il n'idéalise pas la réalité, ne la « divinise » pas : il maintient le caractère Tout-Autre de la Vie. La réalité a toujours le dernier mot — comme le Dieu Vivant — et Nietzsche a *confiance* en elle, il *espère* en elle, il l'*aime*, en tant qu'elle est l'Autre.

— Mais, du même coup, Nietzsche est athée *par christianisme biblique* (17). Car, d'où tire-t-il ses criti-

(16) Cf. R. Girard, *La violence et le sacré*.

(17) Voir le très profond petit livre de K. Jaspers : *Nietzsche und das Christentum*. P. Chazel écrivait dans *Figures de proue* (p. 62) : « L'accent biblique des versets du Zarathoustra n'est ni rhétorique, ni parodie, c'est la conscience d'une filiation, l'aveu d'une nostalgie ».

ques contre les idoles, ses accents et son langage violent contre la méconnaissance du Tout-Autre ? Certes pas du « christianisme », qui veut ramener à soi et à l'identité l'Altérité ! Mais de cela même que le « christianisme » usurpe, de cela que *nie* le « christianisme » : la Bible, comme *parole du Tout-Autre*.

Naturellement, Nietzsche l'ignore ou ne veut pas le savoir. Il admet tout au plus qu'en lui c'est le christianisme qui se dépasse ou se nie lui-même (*Selbstaufhebung*). Mais la Parole biblique et christique est précisément ce qui se nie et se dépasse soi-même, « délégalise » la loi, abolit les formules (le péché de la justification) qui conduisent à la « mort », à la « faiblesse » négatrice du Tout-autre (Dieu ou la Vie). Il faudrait en tout cas se demander pourquoi Nietzsche, dans le *Zarathoustra*, cite constamment la Bible, et se sert de ce texte pour contester la morale et la foi des « chrétiens ». Et pourquoi, quand il formule l'intention de sa philosophie, l'appelle-t-il d'une expression qui, pour traduire le « gay saber » des jeux du Moyen-Age, n'en évoque pas moins la « bonne nouvelle » (*frohe Botschaft*) : le « gai savoir », la « bonne nouvelle du savoir » (*fröhliche Wissenschaft*) ? Qu'est-ce donc qui le pousse à appeler son *Ainsi parlait Zarathoustra* le « cinquième "Évangile" » (18) ? Contre-évangile, d'accord, mais, selon lui, év-angile quand même, puisqu'il veut récuser le « dys-angile », la « mauvaise nouvelle » du « christianisme » — c'est-à-dire le péché ou la corruption si constamment mis en cause avant lui par... les Prophètes, Jésus, Paul, Luther, Pascal (19) ! Et pourquoi précisément l'œuvre de Nietzsche est-elle truffée des expressions de ceux-là, justement ? *Et le christianisme qu'ils représentent, eux, celui de la Parole Vivante, qu'ils invoquent contre le « christianisme », n'est-il pas anti-moral, anti-idéaliste, anti-« chrétien » ?* Semblablement, le christianisme de Nietzsche, si l'on est fondé à en parler — sauf à tomber dans la foi et le refus de l'histoire et du texte —, est (et ne peut être

(18) Lettre à Schmeitzner du 14 février 1883.

(19) Et Kierkegaard ! Brandes a suggéré à Nietzsche de le lire, mais la folie ne lui en a pas laissé le temps.

que) un christianisme anti-« chrétien », un christianisme anti-idoles, et, en ce sens un christianisme A-« Thée » : un christianisme irrécupérable, de la contestation de soi, de la *Selbstüberwindung* — entendons par là un christianisme qui conteste son identité et celle de Dieu. Vrai chrétien, faux « athée », Nietzsche pourrait être appelé *athée-chrétien*. Il y a donc moins de parodie qu'il ne le pense et moins d'opposition qu'on ne le croit dans son affirmation : « Je suis *par excellence* l'annonciateur de bonne nouvelle » (*Ich bin der frohe Botschafter par excellence*) (20).

Je sais bien qu'ici, ces croyants que sont les soi-disant « athées » vont grincer des dents. A ce compte-là, me dira-t-on, ne vous gênez pas : avec l'inconscient, tout est dans tout et réciproquement, Nietzsche est chrétien comme Messaline est une rosière, Don Juan un homosexuel et Pinochet un intellectuel (de gauche !) — sans s'en douter ! J'en conviens. Mais il me semble qu'il faut quand même s'expliquer l'*obstination* de Nietzsche dans sa lutte anti-chrétienne, reconnaître ce qu'elle a de profondément ambivalent et comprendre comment il peut ignorer ce qui l'y détermine. Que les « athées » m'expliquent pourquoi Nietzsche ne cesse de parler, et de plus en plus, du christianisme : il aurait pu tout simplement le rejeter et se taire. Ce qu'on méprise ne mérite pas davantage. Mais Nietzsche dit qu'il *hait* le christianisme. Or, il l'a dit,

« on ne hait pas, tant que l'on éprouve encore du mépris ; on ne hait que lorsqu'on estime une chose égale ou supérieure. » (21)

En outre, il faudrait comprendre ce qui contraint Nietzsche à cette haine et à ce combat : au nom de quoi combat-il le christianisme ? Il n'est guère d'entêtement dans la haine qui ne s'apparente à l'amour ou à la sujétion non surmontés. Or, Nietzsche « oppose » au christianisme une conception de la vie et de l'altérité

(20) KGW, VIII, 3, 25 (5). Nietzsche le répète dans EH, IV, § 1.

(21) PBM, § 173.

qui ne lui viennent pas du ciel ni par génération spontanée : des catégories relevant de ce qu'il ne sait que très confusément être profondément biblique. Nietzsche est pris par la Bible. On peut le regretter et voir là son secret talon d'Achille ou... sa hanche de Jacob, mais il est difficile d'en faire abstraction. Cette emprise est d'autant plus forte qu'il ne s'en rend pas compte : on est surtout déterminé par ce qu'on ignore. Et la question est de savoir, cette fois, si, du fait de cette détermination, on peut encore continuer d'invoquer Nietzsche contre la Bible et s'il ne faut pas que l'éventuelle contestation de la Bible englobe la Bible et Nietzsche *ensemble*. Mais alors, vers qui se tourner ?

Mais d'où vient l'ignorance qui soumet Nietzsche à ce qui le détermine ? Avant tout de la débilité exégétique de la théologie et de l'histoire biblique de son temps, du rationalisme hégélien de la seconde moitié du XIX^e siècle (22). C'est elle qui fait que Nietzsche, contestant les interprétations « chrétiennes » de la Bible, ne peut s'apercevoir que sa critique du « christianisme », telle qu'elle est orientée, se trouve déjà dans le texte biblique, dont il reprend le langage en croyant le parodier, alors qu'il ne fait que le répéter. Il utilise les expressions bibliques, mais, faute d'exégèse, il ne reconnaît qu'implicitement leur sens biblique, chrétien. *Il se croit antichrétien : il (n') est (que) prophète*. Confondant la Parole et l'histoire, en fonction de l'équation hégélienne histoire = Esprit, il ne peut distinguer la parole biblique du « christianisme » de la « foi ». Mais *Zarathoustra*, par exemple, citant la Bible, dédouble cette unité : la Bible y revient sous forme de langage biblique (prophétique) contestant le « christianisme » (23). Et Nietzsche alors, apparent adversaire,

(22) Kierkegaard a compris, lui, à qui il fallait s'en prendre : au « christianisme » hégélianisé, au « christianisme » historique. Il vise les mêmes cibles que Nietzsche, mais il fait la distinction que Nietzsche n'a pas faite entre l'histoire et l'absolu.

(23) Ouvrez APZ au hasard : pas une seule page sans allusion biblique. Il est piquant de voir que ce qui séduit les adolescents dans ce livre, c'est, à leur insu, la Bible, à la sauce Nietzsche. Il faut avouer que parfois Nietzsche n'a pu surpasser son modèle : ça sent le réchauffé et le Kitsch. Tout le monde ne peut pas être Job ou Esaïe. Ou alors, c'est que Nietzsche a trouvé

devient le meilleur ami : celui comme il l'a dit, qui sait être le « meilleur ennemi ». Ennemi, il l'a été obstinément. Mais c'est comme s'il ne parvenait pas à se dégager de ce qu'il attaque, comme s'il ne combattait que pour rester proche. Critiquer, c'est encore en un sens aimer, et, comme il l'a lui-même dit, maintenir, affermir :

« Nous les immoralistes, *nuisons-nous* vraiment à la vertu ? Aussi peu que les anarchistes aux princes. Ce n'est que depuis qu'on leur tire dessus que ceux-ci sont raffermis sur leurs trônes. Moralité : *il faut tirer sur la morale*. » (24)

L'aversion de Nietzsche manifeste l'opposition, dans le texte biblique, de la Parole à la Loi.

Il faut donc plutôt dire que c'est Nietzsche qui apparaît pour ainsi dire piégé par le texte biblique, que croire, par une naïve illusion antihistorique et un réflexe de « foi » partisane, qu'il s'agit ainsi de le récupérer. Les textes de Nietzsche, comme la Bible elle-même, sont toujours récupérables : mais ils ne le sont que si on oublie leur altérité, si l'on oublie l'histoire des textes de Nietzsche, leur préhistoire déterminante, c'est-à-dire précisément la Bible comme contestation de la récupération par les idoles de la Loi (25). Séparer Nietzsche de la Bible, c'est donc le « fétichiser », l'abstraire de ce qui l'a produit : le récupérer, et donc l'aplatir, effacer ses nuances.

Si Dieu est mort, étouffé par les « croyants », Nietzsche, sous le nom de la vie et de Dionysos, n'est pas loin de le ressusciter comme Parole vivante et réalité Tout-Autre. Comment ? Esquissons, en nous effor-

un moyen de propagande clandestine pour faire lire la Bible et ôter aux lecteurs un préjugé qui leur coûte cher ! Cette unité du christianisme est aussi dédoublée par rapport à l'image *schopenhauérienne* (qui a fortement marqué Nietzsche) d'un christianisme comme religion de la *pitié*.

(24) Cld, Maximes et pointes, § 36.

(25) La question est alors de savoir si c'est le christianisme qui affaiblit, ou si ce n'est pas la *faiblesse*, première (péchés), qui justement affaiblit la parole, la transforme en « christianisme » où l'homme se prend pour Dieu qui connaît le Bien et le Mal.

cant de ne pas trop encourager l'aplatissement récupérateur, cette retranscription nietzschéenne de la parole biblique :

— combat contre les idoles (« athéisme », « christianisme », « morale »)

— affirmation d'un au-delà de l'homme : l'*Übermensch*, qui ne soit pas transcendant, hors de ce monde, mais garde « le sens de la Terre ». Mais cet « homme nouveau », n'est-ce pas le « nouvel Adam », dont précisément le nom signifie « terre » ?

— valorisation de la vie : « *haec vita sempiterna* » (26), insistance sur l'affirmation, le conflit libérateur des forces, la contestation, la « guerre » comme « *diamerismos* ».

— glorification du corps, des affects : à quoi correspond la résurrection de la chair, du corps (27).

— critique du pharisaïsme ; récusation de la vengeance ; contestation de la morale (la Loi), du jugement humain, de l'abus du nom de Dieu pour nuire, de la distinction bien-mal (la poutre et la paille) ; insistance sur la pratique dans ce monde-ci, sur la libération (liberté des enfants de Dieu ; « tout est permis »), sur l'altérité de Dieu, inconnaissable, caché et inutilisable comme alibi ; valorisation de l'innocence (négation du « péché »), de la grâce, du don, de la naïveté de l'enfant (Noël).

— insistance sur la non-identité de la vie, de la parole et de Dieu, voire du christianisme de la parole altérante, contestation du dogme et de la loi par la vie (la grâce).

(26) GS, 13 (52), éd. Gallimard. (Cette vie-ci est éternelle.)

(27) Et non pas, comme on le dit souvent, l'immortalité de l'âme, totalement ignorée par la tradition juive, laquelle ne se soucie nullement de l'au-delà. Et il est à remarquer que l'immortalité de l'âme est une notion grecque, thématique par Platon, et que Nietzsche condamne le « christianisme » comme « platonisme » (PBM, Préface).

Les cagots, les « chrétiens », les légalistes répondront :

— que Nietzsche est « fou », « nihiliste », « immoral ». Mais Dieu l'est aussi, face à la « morale » des « chrétiens » : car, s'il pardonne à Ninive, à Sodome, à David, et aux offenseurs au pied de la croix, il pardonne donc à Staline, Pinochet et consorts. C'est sans doute aberrant, mais « c'est lui qui commande. Pas de questions ? »

— que Nietzsche vise à côté, que le « vrai christianisme », « ce n'est pas cela » (air connu de ceux qui, devant la réalité, ont toujours une « foi », c'est-à-dire une esquivé, en réserve pour se consoler).

a) soit qu'ils prétendent que Nietzsche attaque le « christianisme » de son temps, une époque du christianisme dans l'histoire. A quoi Nietzsche répond : si cela signifie que j'attaque une déformation, le « christianisme » n'est-il pas *toujours* et *en tant que tel* une déformation, comme croyance ? Et la croyance n'est-elle pas *toujours* faiblesse ? Quel « christianisme » historique ne nie pas la vie, par la « foi » ? N'est pas « moral » ? *Ne nie-t-on pas la réalité en situant le christianisme hors de ses déformations historiques* ? Dire que la foi est *autre chose* que le christianisme historique, c'est encore nier le réel, reporter la vérité dans un *autre* monde : la « foi ». Aussi bien les « chrétiens » ne sont-ils pas seuls visés : il ne manque pas non plus de cagots athées, qui renvoient chaque jour à demain la réalisation de l'Idéal, niant en attendant la réalité présente de ce monde-ci. Si le « stalinisme » est une erreur, où est la vérité ? Dans la réalité historique ou dans le non-réel de l'espoir en l'« avenir radieux » et de la « foi » ?

b) soit qu'ils détournent la critique de Nietzsche, en disant qu'il attaque, non la parole, mais les « mauvais chrétiens ». Mais alors, y a-t-il de « bons » chrétiens hormis ceux qui précisément, par leurs discours et surtout leurs actes, contestent le « christianisme » ? Et où est la pratique chrétienne (sans guillemets) de cette

parole biblique qui, sans elle, est un alibi ? Et la Bible elle-même ne condamne-t-elle pas, comme Nietzsche, cette non-pratique ? Qui osera se dire chrétien selon la pratique de la parole, et non pas seulement selon la parole qui tient lieu de pratique ? Que celui qui a pratiqué la Parole jette à Nietzsche la... pierre suivante !

— que Nietzsche ignore l'incapacité humaine à s'égaliser à la Parole de Dieu ou de Jésus par une pratique, qu'il croit à une justification par les œuvres, qu'il nie le *péché*, comme faiblesse insurmontable de l'homme.

Nietzsche répondrait : le « péché » — qui n'est que faiblesse — n'est pas une fatalité métaphysique, et le vrai péché, c'est l'affaiblissement de l'homme par l'idée de péché, de culpabilité, que prêche le prêtre ascétique. Le péché, c'est la foi en la morale et au péché. Donc, selon Nietzsche, ce qu'il faut détruire, ce n'est pas le mal qu'on assimile au « péché », mais *la faiblesse de croire au « péché »*, donc le prêtre ascétique. Car le mal, c'est la domination du « péché », l'affaiblissement par l'idée culpabilisante de péché.

Mais qui peut surmonter cette faiblesse, ce péché par excellence, ce surmoi, ce prêtre ascétique ?

Est-ce Dieu, par la Grâce ? Ou est-ce ce que l'homme porte en lui de capacité à la *Selbstüberwindung* ? Est-ce la grâce de Dieu ou l'innocence du devenir ? Si l'homme peut être maître de la vie et de la réalité comme manque et contradiction, autrement qu'en illusion, d'où pourrait lui venir une *réelle* maîtrise de cette réalité ? Chez Nietzsche, comme dans la Bible, ce ne peut être annoncé ou promis que par une PAROLE, surprenante et contestatrice (28), qui est en tout cas,

(28) « Je suis venu dans le monde (ou : dans le système) pour le contester, afin que ceux qui ne voient pas voient, et que ceux qui voient deviennent aveugles (...). A l'écoute de ces paroles, quelques pharisiens lui dirent : serait-ce que nous aussi nous sommes aveugles ? Jésus leur dit : si vous étiez aveugles, vous seriez sans péché, mais en fait vous prétendez que vous voyez : c'est en cela que votre péché subsiste » (Jean 9 : 39 à 41).

d'où qu'elle vienne, parole et promesse de vie : de nouveauté, de création, d'innocence.

Mais, pour que la Parole ne soit pas confondue illusoirement avec la réalité, pour qu'elle puisse ne pas devenir idole, il faut des prophètes — et même des prophètes anti-« chrétiens », comme Nietzsche (29).

(29) Et il y aura toujours des cagots pour les « crucifier ». Freud, autre athée contestant les idoles, posait au pasteur Pfister cette gênante et belle question : « Pourquoi la psychanalyse n'a-t-elle pas été créée par l'un de tous ces hommes pieux, pourquoi a-t-on attendu que ce fût un Juif tout à fait athée ? » (Lettre du 9-10-1918 à O. Pfister).

Il est à noter que Nietzsche, Freud et Marx ont au moins ceci de commun avec le christianisme qu'ils rejettent le jugement moral de la Loi et du péché, et veulent substituer l'innocence ou la grâce au péché et à la loi — et d'autre part, qu'ils veulent détruire les idoles (Idéal ou idéologie).

Enfin, la morale, comme tentative pour régler et rendre plus aisés les rapports humains, n'est pas fausse en soi : elle ne l'est que si on la prend pour un absolu, dicté par « Dieu ». Mais elle est faillible, contrairement à ce que laissent croire ses sanctions. Elle n'a pas de fondement « transcendant ». Or, pour être efficace, il faudrait justement qu'elle apparaisse comme fondée. C'est pourquoi elle se donne abusivement une « vérité » qui est meurtre de la vie même qu'elle a normalement pour but de préserver. Mais, s'il n'y a pas de Loi, quelle pratique ? Le christianisme n'est que Parole de Dieu. Faut-il penser que la vraie pratique de cette parole est la pratique sans loi, sans jugement, sans idéal, sans morale, puisque le jugement appartient à Dieu ? La pratique, mais sans loi ni justification idéale d'une morale ou d'une foi (haineuses toujours), puisque le vrai péché est de se croire justifié, c'est cela qui définit l'amour envers Dieu qui seul peut justifier. Agir sans se justifier, c'est contester par la Parole l'action qui cherche à la pratiquer. Si le christianisme réel peut être vraiment amour, il consiste justement à renoncer au « christianisme » comme Idéal vengeur et condamneur.

CONCLUSION-OUVERTURE

J'ai simplifié ; je n'ai pu tout dire, et j'ai sans doute été infidèle aux textes, à la vérité, aux nuances de Nietzsche. Mais comment restituer les nuances vivantes d'un texte dans un écrit, sinon en continuant indéfiniment à écrire ? Or, il fallait bien s'arrêter, abréger, sans attendre le retour éternel...

Alors, si l'on veut, maintenant, qu'on abandonne ce livre, qui n'est pas de Nietzsche, mais de moi — et qu'on lise Nietzsche, lui, dans son texte vivant, en y faisant « éternellement » retour...

APERÇU BIOGRAPHIQUE SUR NIETZSCHE

Nietzsche, prénommé Friedrich-Wilhelm en l'honneur du roi de Prusse, est né le 25 octobre 1844, à Röcken, près de Leipzig, dans une famille respectable et traditionaliste. Son père était pasteur luthérien, de même que son grand-père maternel et de nombreux autres ascendants. Sa sœur Elisabeth naît en 1846. Le père meurt en 1849 (tumeur au cerveau, ou bien accident, comme Elisabeth a essayé de le faire croire ?). De santé précaire (maux de tête et d'yeux), Nietzsche est un élève très brillant, un garçon solitaire et hautain. Il est pensionnaire à la célèbre Schulpforta (1858-1864), collège de l'aristocratie. Se destinant d'abord à la ... théologie, puis se tournant vers les études classiques (philologie), Nietzsche s'inscrit à l'université de Bonn, puis à celle de Leipzig. Il est passionné de musique, bon pianiste et a même composé quelques œuvres. En 1865, au cours d'une visite touristique à Cologne, un guide (malicieux ou entremetteur ?) le fait entrer dans un bordel : la légende (?) veut qu'il y ait contracté la syphilis qui, mal soignée, l'aurait conduit à la paralysie générale (Th. Mann a magnifiquement raconté cet épisode dans *le Docteur Faustus*, en l'attribuant à son héros Leverkühn). Très apprécié pour ses recherches sur la philolo-

gie grecque, il est, à vingt-cinq ans, nommé professeur de philologie classique à Bâle (1869). Il y nouera des amitiés solides (l'historien Burckhardt, l'historien de l'Église Overbeck) et se lie avec Wagner (amitié passionnée et de plus en plus orageuse). Devenu suisse par ses fonctions, il s'engage en 1870 du côté allemand comme infirmier volontaire. Mais il est profondément déçu par le triomphalisme allemand après la guerre.

Son premier ouvrage, *La naissance de la tragédie*, essai philosophico-philologique inspiré de Schopenhauer, fait un éclat scandaleux : déjà Nietzsche apparaît comme un marginal. Mais malade, et surtout déçu par l'Université, dans laquelle il croyait pouvoir mettre des espoirs pour la promotion d'une culture nouvelle inspirée des Grecs et de Hölderlin, il demande et finit par obtenir sa retraite anticipée en 1876. Il a déjà publié les *Considérations intempestives*, œuvres de pamphlétaire génial, et prépare les deux volumes de *Humain trop humain* (y compris *Opinions et sentences mêlées* et *Le voyageur et son ombre*), recueil d'un psychologue et d'un moraliste déjà proche de la philosophie. Il rompt avec Wagner, atterré par son nationalisme, son cabotinage et son conformisme.

Désormais, il va vivre une existence errante, cherchant un lieu favorable à sa santé : car il est continuellement malade (« psychosomatique » ?). A partir de 1879, il séjournera, l'hiver, en Italie ou sur la Côte d'Azur et, l'été, à Sils-Maria, près de St-Moritz, ne faisant que de brefs séjours (démoralisants !) en Allemagne, à Naumburg, pour voir sa mère. Ses livres (*Aurore* : 1881 ; *Le gai savoir* : 1882) n'ont aucun succès : « certains naissent posthumes ». Avec *Ainsi parlait Zarathoustra* (1883-1885), dont l'impression est retardée par celle d'un... recueil de cantiques, il construit le « péristyle » de sa philosophie, dont *Par-delà Bien et Mal* et *La généalogie de la morale* sont les premières œuvres explicites (1885 et 1887).

L'année la plus tourmentée est 1885 : il a cru trouver en Lou Salomé, jeune Russe intellectuelle, brillante, « émancipée » et que certains disent jolie (elle sera la maîtresse de Rilke et l'amie de Freud), une disciple à sa

mesure, et peut-être une compagne. Mais Elisabeth veille : jalouse de son « Fritz », hostile à l'étrangère qui heurte ses réflexes bourgeois, elle s'acharne à envenimer des relations déjà troubles, entachées de quiproquo et dès le départ faussées, à l'insu de Nietzsche, par les assiduités plus explicites de son ami Paul Rée, rival insoupçonné que Nietzsche avait chargé de ses intérêts. S'estimant trahi, et même désespéré (sous des protestations hautaines), Nietzsche se renferme encore davantage dans la solitude, escomptant toujours une reconnaissance de la grandeur exceptionnelle de son œuvre par quelques esprits européens avec lesquels il esquisse une correspondance (Brandes, Taine...). Décidé à édifier une somme qu'il n'achèvera pas (« La volonté de puissance », qui sera frauduleusement « reconstituée » par Elisabeth par collage de fragments posthumes censurés), il rédige, dans la seule année 1888, cinq ouvrages (*Le cas Wagner* ; *Crépuscule des idoles* ; *L'antichrist* ; *Ecce Homo* ; *Nietzsche contre Wagner*), violentes critiques de la métaphysique, du christianisme et de la « morale », mais aussi sortes de pamphlets ou d'apologies de son œuvre. Il oscille entre la dépression et une euphorie à la fois puérile et tragique.

Au début de Janvier 1889, à Turin, après une période de surexcitation pendant laquelle ses lettres témoignent de troubles psychiques (il signe « le Crucifié » et prétend « faire fusiller le Kaiser »), il se jette un beau jour au cou d'un cheval que frappait son cocher et s'effondre, victime d'une crise d'exaltation. Son ami Overbeck, alerté par le ton des dernières lettres, vient le chercher et le ramène en Allemagne. Il est d'abord interné à Iéna dans une clinique psychiatrique. Ensuite, Elisabeth le ramène chez sa mère, où il continuera de survivre : il est incapable de penser, définitivement plongé dans la nuit mentale, reconnaît à peine ses amis et demeure inerte, calme et doux la plupart du temps.

Personne ne saura jamais la nature ni l'étiologie de sa maladie : psychose progressive, infection syphilitique évoluant vers la paralysie générale, séquelles de violents chocs nerveux, épuisement intellectuel, tumeur au cer-

veau ? La plupart des documents ont été détruits ou falsifiés par Élisabeth. Celle-ci tirera profit du prestige (?) que la « folie » confère à l'œuvre, après avoir tenté de la dissimuler, et prétendra toujours, pour « sauver » la réputation familiale et la respectabilité de la parentèle ecclésiastique, qu'elle était causée par un empoisonnement médicamenteux (drogue ?). Cependant, Nietzsche ignore que sa renommée grandit, qu'on publie ses livres et ses carnets (plus ou moins trafiqués), que sa sœur vit grassement de ces publications, et qu'elle offrira la canne du philosophe au Chancelier du Reich Hitler venu s'incliner en 1934 devant le buste de Nietzsche.

Nietzsche achève sa survie le 25 août 1900, pendant un orage.

BIBLIOGRAPHIE

On a écrit des milliers de livres sur Nietzsche, sa vie, son œuvre. Il ne saurait donc être question que la liste ci-dessous soit exhaustive, et il serait bien insolent de présenter une sélection, même pour une initiation à la lecture de Nietzsche. Pour une bibliographie générale sur Nietzsche, se reporter au livre de Jean Granier et à l'*International Nietzsche Bibliography*, éditée par Herbert W. Reichert, Karl Schlechta et David S. Thatcher, Walter de Gruyter Co, Berlin, New York. Sur Nietzsche et le christianisme, voir l'ouvrage de Paul Valadier et sa bibliographie.

Je me borne donc ici exclusivement à mentionner les titres d'ouvrages évoqués dans cet essai.

- I. Ouvrages sur Nietzsche (monographies ou portant partiellement sur Nietzsche)
 - Karl Barth, *Dogmatique*, III, tome II, p. 250-263, Labor et Fides, Genève, 1961.
 - Camus, *L'homme révolté*, Paris, Gallimard, 1951.
 - Camus, *Le mythe de Sisyphe*, Paris, Gallimard, 1942.
 - P. Chazel, *Figures de proue*, Delachaux et

- Niestlé. (« Solitude de Nietzsche », « Procès de Nietzsche »)
- Eugen Fink, *La philosophie de Nietzsche*, Paris, Ed. de Minuit, 1965. (Trad. Hildenbrand et Lindenberg)
 - Jean Granier, *Le problème de la vérité dans la philosophie de Nietzsche*, Paris, Seuil, 1966. (Pour comprendre Nietzsche, en totalité)
 - Heidegger, *Chemins qui ne mènent nulle part*, trad. Brokmeier, Paris, Gallimard, 1962 (« Le mot de Nietzsche "Dieu est mort" »)
 - K. Jaspers, *Nietzsche und das Christentum*, R. Piper und Co Verlag, München, 1952.
 - K. Jaspers, *Nietzsche. Introduction à sa philosophie*, trad. H. Niel, Paris, Gallimard, Tel, 1950. (réédition 1978).
 - Walter A. Kaufmann, *Nietzsche : Philosopher, Psychologist, Antichrist*, New York, Vintage Books, 1950. (Une « somme » : naturellement, et c'est dommage, ignorée en France.)
 - P. Köster, *Der sterbliche Gott*, Meisenheim am Glan, Verlag A. Hain, 1972.
 - *Nietzsche aujourd'hui ?*, tome 2, Passion, Paris 10/18, 1973 (textes d'E. Biser : « Ni Antéchrist ni à la recherche de Dieu » et d'E. Blondel : « Les guillemets de Nietzsche. Philosophie et généalogie », au Colloque Nietzsche du Centre Culturel International de Cerisy-la-Salle en 1972).
 - *Nietzsche, Rée, Salomé. Correspondance*, trad. Ole Hansen-Løve et J. Lacoste, Paris, P.U.F., 1979.
 - J.-L. Marion, *L'idole et la distance*, Paris, Grasset, 1977. (J'ai lu ce livre après avoir rédigé le présent essai. Il avance beaucoup, mais il est bloqué par Heidegger et l'ignorance de la problématique luthérienne de Nietzsche).
 - H.F. Peters, *Nietzsche et sa sœur Elisabeth*, Paris, Mercure de France, MCMLXXVIII (trad. M. Pouban).
 - H.F. Peters *Ma sœur mon épouse*, Paris, Gal-

- limard, Tel, réédition 1978 (biographie de Lou Salomé : évoque Nietzsche et sa sœur).
- P. Valadier, *Nietzsche et la critique du christianisme*, éd. du Cerf, Paris, 1974. (Ouvrage magistral, de fond. Je lui dois beaucoup, mais mon propre essai veut surtout nuancer : je pars d'un autre lieu).
- P. Valadier, *Nietzsche, l'athée de rigueur*, Paris, Desclée de Brouwer, 1975.
- P. Valadier, *Essais sur la modernité. Nietzsche et Marx*, Paris, Cerf-Desclée, 1974.
- P. Valadier, *Jésus-Christ ou Dionysos*, Paris, Desclée, 1979 (paru après la rédaction de mon livre).

II. Autres ouvrages cités.

- J. Bollack et H. Wismann, *Héraclite ou la séparation*, Paris, Minuit, 1972.
- P. Bourdieu, *La distinction*, Paris, Minuit, 1979.
- A.-M. Dardigna, *La presse "féminine"*, Paris, Maspero, 1978.
- F. Dolto, *L'Évangile au risque de la psychanalyse*, tome 1, Paris, J.-P. Delarge, 1977.
- J. Ellul, *Autopsie de la révolution*, Paris, Calmann-Lévy, 1969.
- J. Ellul, *L'idéologie marxiste chrétienne*, Paris, Le Centurion, 1979.
- R. Girard, *La violence et le sacré*, Paris, Grasset, 1972.
- R. Girard, *Des choses cachées depuis le commencement du monde*, Paris, Grasset, 1978.
- Kant, *Critique de la raison pratique*, trad. Picavet, Paris, P.U.F., 1943.
- Kierkegaard, *Crainte et tremblement*, trad. Tisseau, Paris, Aubier, s.d.
- Kierkegaard, *La répétition*, trad. Tisseau, Bazoges-en-Pareds, 1948.
- Kierkegaard, *Traité du désespoir*, trad. Ferlov et Gâteau, Paris, Gallimard, 1949.

- L. Febvre, *Un destin : Martin Luther*, Paris, P.U.F., 1928.
- A. Maillot, *Pour rien. Job*, Cahiers de Réveil, Lyon, 1966.
- A. Maillot, *Les paraboles de Jésus aujourd'hui*, Genève, Labor et Fides, 1973.
- A. Maillot, *Jonas ou les farces de Dieu*, Paris, Neuchâtel, Montréal, Delachaux et Niestlé, 1977.
- A. Maillot, *L'Église au présent. Commentaire de la première épître de St Paul aux Corinthiens*, Tournon, Ed. Réveil, 1978.
- Thomas Mann, *Gesammelte Werke in XIII Bänden*, Frankfurt am Main, S. Fischer Verlag, 1960, (tomes III, VI et IX : *Der Zauberberg* ; *Doktor Faustus* ; *Dostojewski mit Maszen* : La montagne magique ; Le Docteur Faustus ; Dostoïevski).
- Thomas Mann, *Noblesse de l'esprit*, trad. F. Delmas, Paris, A. Michel, 1960.
- Pascal, *Pensées et opuscules*, éd. Brunschvicg, Paris, Hachette, 1959.
- Dr. P. Solignac, *La névrose chrétienne*, Paris, éd. Trévisé, 1976.
- Fritz Zorn, *Mars*, Paris, Gallimard, 1979, trad. G. Lambrichs.

